EX LIBRIS DOMUS
Bibliotheca
- artium -
SANCTI STANISLAI

D
1975

DE L'ESPRIT.

..... Undè animi conſtet natura videndum,
Quâ fiant ratione & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. De rerum natura Lib. I.

TOME I.

A PARIS,

Chez DURAND, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PREFACE.

L'OBJET que je me propose d'examiner dans cet Ouvrage, est intéressant; il est même neuf. L'on n'a jusqu'à présent considéré l'esprit que sous quelques-unes de ses faces. Les grands Ecrivains n'ont jete qu'un coup d'œil rapide sur cette matiere; & c'est ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoissance de l'esprit, lorsqu'on prend ce mot dans toute son étendue, est si étroitement liée à la connoissance du cœur & des passions de l'homme, qu'il étoit impossible d'écrire sur ce sujet, sans avoir du moins à parler de cette partie de la Morale commune aux hommes de toutes les Nations, & qui ne peut avoir, dans tous les Gouvernemens, que le bien public pour objet.

Les Principes que j'établis sur cette Matiere, sont, je pense, conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'est par les faits que j'ai remonté aux Causes. J'ai cru qu'on devoit traiter la

Morale comme toutes les autres Sçiences, & faire une Morale comme une Phyſique experimentale. Je ne me ſuis livré à cette idée que par la perſuaſion où je ſuis que toute morale dont les Principes ſont utiles au Public, eſt néceſſairement conforme à la Morale de la Réligion, qui n'eſt que la perfection de la Morale humaine. Au reſte, ſi je m'étois trompé, & ſi, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt géneral, ce ſeroit une erreur de mon Eſprit, & non pas de mon Cœur; & je déclare d'avance que je les déſavoue.

Je ne demande qu'une grace à mon Lecteur, c'eſt de m'entendre avant que de me condamner; c'eſt de ſuivre l'enchaînement qui lie enſemble toutes mes idées; d'être mon Juge & non ma Partie. Cette demande n'eſt pas l'effet d'une ſotte confiance; j'ai trop ſouvent trouvé mauvais le ſoir, ce que j'avois crû bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumieres.

Peut-être ai-je traité un Sujet au-deſſus de mes forces : mais quel homme ſe connoit aſſez lui-même pour n'en

pas trop préſumer ? je n'aurai pas du-moins à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour meriter l'approbation du Public. Si je ne l'obtiens pas, je ſerai plus affligé que ſurpris : il ne ſuffit point, en ce genre, de deſirer, pour l'obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai eſt utile aux hommes. Si je m'en ſuis écarté, je trouverai dans mes erreurs même des motifs de conſolation. *Si les hommes*, comme le dit Mr. de Fontenelle, *ne peuvent en quelque genre que ce ſoit, arriver à quelque choſe de raiſonnable, qu'après avoir, en ce même genre, épuiſé toutes les ſottiſes imaginables* ; mes erreurs pourront donc être utiles à mes Concitoiens : j'aurai marqué l'écueil de mon naufrage. *Que de ſottiſes*, ajoute Mr. de Fontenelle, *ne dirions nous pas maintenant, ſi les Anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous, & ne nous les avoient, pour ainſi dire, enlevées* !

Je le répete donc : je ne garantis de mon Ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant, quel-

que assuré qu'on soit de ces intentions, les cris de l'envie sont si favorablement écoutés, & ses fréquentes déclamations sont si propres à séduire des Ames plus honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainsi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, souvent calomnieuses, ont jeté les hommes de génie, semble déjà préſager le retour des siécles d'ignorance. Ce n'est, en tout genre, que dans la médiocrité de ses talens qu'on trouve un azile contre les poursuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection, & cette protection, je me la suis vraisemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le desir de blesser aucun de mes Concitoiens. Le genre de cet Ouvrage, où je ne considere aucun homme en particulier, mais les Hommes & les Nations en géneral, doit me mettre à l'abri de tout soupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en lisant ces discours, on s'appercevra que j'aime les hommes, que je desire leur bonheur, sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier.

Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être hazardées. Si le Lecteur les juge fauſſes, je le prie de ſe rappeller, en les condamnant, que ce n'eſt qu'à la hardieſſe des tentatives qu'on doit ſouvent la découverte des plus grandes vérités ; & que la crainte d'avancer une erreur, ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En-vain des hommes vils & lâches voudroient la proſcrire, & lui donner quelquefois le nom odieux de licence ; en vain répetent ils que les vérités ſont ſouvent dangereuſes. En ſuppoſant qu'elles le fuſſent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne ſeroit pas expoſée la Nation qui conſentiroit à croupir dans l'ignorance? Toute Nation ſans lumieres, lorſqu'elle ceſſe d'être ſauvage & féroce, eſt une Nation avilie, & tôt ou tard ſubjuguée. Ce fut moins la valeur que la Sçience militaire des Romains qui triompha des Gaules.

Si la connoiſſance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvéniens dans un tel inſtant ; cet inſtant paſſé, cette même vérité redevient utile à tous les ſiécles & à toutes les Nations.

Tel eſt enfin le ſort des choſes humaines : il n'en eſt aucune qui ne puiſſe devenir dangereuſe dans de certains momens ; mais ce n'eſt qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit, par ce motif, en priver l'humanité.

Au moment qu'on interdiroit la connoiſſance de certaines vérités, il ne ſeroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puiſſans & ſouvent même mal intentionnés, ſous prétexte qu'il eſt quelquefois ſage de taire la vérité, la banniroient entierement de l'Univers. Auſſi le Public éclairé qui ſeul en connoit tout le prix, la demande ſans ceſſe : il ne craint point de s'expoſer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il eſtime le plus, eſt cette élevation d'ame qui ſe refuſe au menſonge. Il ſait combien il eſt utile de tout penſer & de tout dire ; & que les erreurs même ceſſent d'être dangereuſes, lorſqu'il eſt permis de les contredire. Alors elles ſont bientôt reconnues pour erreurs ; elles ſe dépoſent bientôt d'elles-mêmes dans les abimes de l'oubli, & les verités ſeules ſurnagent ſur la vaſte étendue des ſiécles.

DE L'ESPRIT

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

ON diſpute tous les jours ſur ce qu'on doit appeller *Eſprit* : chacun dit ſon mot ; perſonne n'attache les mêmes idées à ce mot, & tout le monde parle ſans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juſte & préciſe de ce mot *Eſprit* & des differentes acceptions dans leſquelles on le prend, il faut d'abord conſidérer l'Eſprit en lui-même.

On regarde l'Eſprit comme l'effet de la faculté de penſer (& l'Eſprit n'eſt en ce ſens, que l'aſſemblage des penſées d'un

homme); où l'on le conſidere comme la faculté même de penſer.

Pour ſavoir ce que c'eſt que l'Eſprit, pris dans cette derniere ſignification, il faut connoitre quelles ſont les cauſes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, ſi j'oſe le dire, deux puiſſances paſſives, dont l'exiſtence eſt généralement & diſtinctement reconnue.

L'une eſt la faculté de recevoir les impreſſions différentes que font ſur nous les objets extérieurs; on la nomme *ſenſibilité phyſique*.

L'autre eſt la faculté de conſerver l'impreſſion que ces objets ont faite ſur nous; on l'appelle *Mémoire* : & la mémoire n'eſt autre choſe qu'une ſenſation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les cauſes productrices de nos penſées, & qui nous ſont communes avec les animaux, ne nous occaſionneroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, ſi elles n'étoient jointes en nous à une certaine organiſation exterieure.

Si la nature, au lieu de mains & de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les

hommes ſans art, ſans habitations, ſans défenſe contre les animaux, tout occupés du ſoin de pourvoir à leur nourriture & d'éviter les bêtes féroces, ne fuſſent encore errans dans les forêts comme des troupeaux fugitifs (*a*)?

(*a*) On a beaucoup écrit ſur l'ame des bêtes : on leur a, tour à tour, ôté & rendu la faculté de penſer; & peut-être n'a-t'on pas aſſez ſcrupuleuſement cherché, dans la différence du Phyſique de l'homme & de l'animal, la cauſe de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1. Toutes les pattes des animaux ſont terminées ou par de la corne, comme dans le Bœuf & le Cerf, ou par des ongles, comme dans le Chien ou le Loup; ou par des griffes comme dans le Lion & le Chat. Or, cette différence d'organiſation, entre nos mains & les pattes des animaux, les prive non ſeulement, comme le dit M. de Buffon, preſque en entier du ſens du tact, mais encore de l'adreſſe néceſſaire pour manier aucun outil, & pour faire aucune des découvertes qui ſuppoſent des mains.

2. La vie des animaux en général plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'obſervations, ni, par conſequent, d'avoir autant d'idées que l'homme.

3. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de beſoins, & doivent par conſéquent avoir moins d'invention : Si les animaux voraces ont en général plus d'eſprit que les autres animaux, c'eſt que la faim toujours inventive, a dû

Or dans cette ſuppoſition, il eſt évident que la police n'eût, dans aucune ſociété,

---

dû leur faire imaginer des ruſes pour ſurprendre leur proie.

4. Les animaux ne forment qu'une Société fugitive devant l'homme ; qui, par le ſecours des armes qu'il s'eſt forgées, s'eſt rendu redoutable au plus fort d'entr'eux.

L'homme eſt d'ailleurs l'animal le plus multiplié ſur la terre : il naît, il vit dans tous les climats, lorſqu'une partie des autres animaux, tels que les Lions, les Elephans & les Rhinoceros, ne ſe trouvent que ſous certaine latitude.

Or plus l'eſpece d'un animal, ſuſceptible d'obſervation, eſt multipliée, plus cette eſpece d'animal a d'idées & d'eſprit.

Mais, dira-t'on, pourquoi les Singes, dont les pattes ſont, à peu près, auſſi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme? c'eſt qu'ils lui reſtent inférieurs à beaucoup d'égards ; c'eſt que les hommes ſont plus multipliés ſur la terre ; c'eſt que, parmi les différentes eſpéces de Singes, il en eſt peu dont la force ſoit comparable à celle de l'homme ; c'eſt que les Singes ſont frugivores, qu'ils ont moins de beſoins, & par conſéquent moins d'invention, que les hommes ; c'eſt que d'ailleurs leur vie eſt plus courte, qu'ils ne forment qu'une Société fugitive devant les hommes & les animaux tels que les Tigres, les Lions, &c. ; c'eſt qu'enfin la diſpoſition organique de leur corps les tenant, comme les enfans, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs beſoins ſont ſatisfaits, les Singes ne ſont pas

ſuſ-

été portée au degré de perfection où maintenant elle eſt parvenue. Il n'eſt aucune Nation qui en fait d'eſprit, ne fût reſtée fort inferieure à certaines Nations ſauvages qui n'ont pas deux cens idées (*b*),

---

ſuſceptibles de l'*Ennui* qu'on doit regarder, ainſi que je le prouverai dans le troiſiéme Diſcours, comme un des principes de la perfectibilité de l'eſprit humain.

C'eſt en combinant toutes ces différences, dans le phyſique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la ſenſibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne ſont, pour ainſi dire, dans ces derniers, que des facultés ſtériles.

Peut-être, m'objectera-t'on, que Dieu, ſans injuſtice, ne peut avoir ſoumis à la douleur & à la mort des créatures innocentes, & qu'ainſi les bêtes ne ſont que de pures machines: Je répondrai à cette objection que l'Ecriture & l'Egliſe n'aiant dit nulle part que les animaux fuſſent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, & ſuppoſer ces motifs juſtes. Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours au bon mot du P. Malebranche, qui, lorſqu'on lui ſoûtenoit que les animaux étoient ſenſibles à la douleur, répondoit, en plaiſantant, qu'*apparemment ils avoient mangé du foin défendu.*

(*b*) Les idées des nombres, ſi ſimples, ſi faciles à acquerir, & vers leſquelles le beſoin nous porte ſans ceſſe, ſont ſi prodigieuſement bornées dans certaines Nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que juſqu'à trois, & qui n'expriment les nombres qui vont ou-delà de trois, que par le mot de *beaucoup.*

deux cens mots pour exprimer leurs idées, & dont la langue, par conſéquent, ne fût réduite, comme celle des animaux, à cinq ou ſix cris (*c*), ſi l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*arcs*, de *flêches*, de *filets*, &c. qui ſuppoſent l'uſage de nos mains. D'où je conclus que, ſans une certaine organiſation extérieure, la ſenſibilité & la mémoire ne ſeroient en nous que des facultés ſtériles.

Maintenant il faut examiner ſi, par le ſecours de cette organiſation, ces deux facultés ont réellement produit toutes nos penſées.

Avant d'entrer à ce ſujet dans aucun examen, peut-être me demandera t'on ſi ces deux facultés ſont des modifications d'une ſubſtance ſpirituelle ou matérielle. Cette queſtion autrefois agitée par les Philoſophes (*d*), & renouvellée de nos jours,

---

(*c*) Tels ſont les Peuples que Dampierre trouva dans une Iſle, qui ne produiſoit ni arbre ni arbuſte, & qui, vivant du poiſſon que les flots de la mer jettoient dans les petites bayes de l'Iſle, n'avoient d'autre Langue qu'un glouſſement ſemblable à celui du Coq-d'Inde.

(*d*) Quelque Stoïcien décidé que fût Sénéque, il n'étoit pas trop aſſuré de la ſpiritualité de l'ame.

„ Votre

n'entre pas néceſſairement dans le plan de mon Ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'Eſprit, s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypothèſes. J'obſerverai ſeulement à ce ſujet que, ſi l'Egliſe n'eût pas fixé notre croyance ſur ce point, & qu'on dût, par les ſeules lumieres de la raiſon, s'élever juſqu'à la connoiſſance du principe penſant, on ne pourroit s'empê-

---

„ Votre Lettre, écrit-il à un de ſes amis, eſt arrivée „ mal-à-propos : lorſque je l'ai reçûe, je me prome- „ nois délicieuſement dans le Palais de l'eſpérance ; „ je m'y aſſurois de l'immortalité de mon ame, mon „ imagination, doucement échauffée par les diſcours „ de quelques grands hommes, ne doutoit déjà plus „ de cette immortalité qu'ils promettent plus qu'ils „ ne la prouvent ; déjà je commençois à me déplaire „ à moi-même, je mépriſois les reſtes d'une vie mal- „ heureuſe, je m'ouvrois avec délices les portes de „ l'Eternité. Votre Lettre arrive : je me reveille ; & „ d'un ſonge ſi amuſant il me reſte le regret de le „ reconnoître pour un ſonge. ”

Une preuve, dit M. Deſlandes dans ſon *Hiſtoire critique de la Philoſophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité, ni à l'immaterialité de l'ame, c'eſt, que, du tems de Néron, l'on ſe plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énervoit le courage des ſoldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale conſolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles ſouffrances après cette vie,

cher de convenir que nulle opinion en ce genre n'eſt ſuſceptible de démonſtration; qu'on doit peſer les raiſons pour & contre, balancer les difficultés, ſe déterminer en faveur du plus grand nombre de vraiſemblances; & par conſéquent ne porter que des jugemens proviſoires. Il en ſeroit, de ce problême comme d'une infinité d'autres qu'on ne peut réſoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités (*e*). Je ne m'arrête

---

(*e*) Il ſeroit impoſſible de s'en tenir à l'axiome de Deſcartes, & de n'acquieſcer qu'à l'évidence. Si l'on repéte tous les jours cet axiome dans les Ecoles, c'eſt qu'il n'y eſt pas pleinement entendu; c'eſt que Deſcartes n'aiant point mis, ſi je peux m'exprimer ainſi, d'enſeigne à l'hôtellerie de l'évidence, chacun ſe croit en droit d'y loger ſon opinion. Quiconque ne ſe rendroit réellement qu'à l'évidence, ne ſeroit gueres aſſuré que de ſa propre exiſtence. Comment le ſeroit-il, par exemple, de celle des corps? Dieu, par ſa toute puiſſance ne peut-il pas faire ſur nos ſens les mêmes impreſſions qu'y exciteroit la préſence des objets? Or, ſi Dieu le peut, comment aſſurer qu'il ne faſſe pas à cet égard uſage de ſon pouvoir, & que tout l'Univers ne ſoit un pur phénomene? D'ailleurs, ſi dans les rêves nous ſommes affectés des mêmes ſenſations que nous éprouverions à la préſence des objets, comment prouver que notre vie n'eſt pas un long rêve;

Non que je prétende nier l'exiſtence des Corps, mais ſeu-

donc pas davantage à cette queſtion ; je viens à mon ſujet : & je dis que la ſenſibilité phyſique & la mémoire, ou, pour parler plus exactement, que la ſenſibilité ſeule produit toutes nos idées. En effet, la mé-

---

ſeulement montrer que nous en ſommes moins aſſurés que de notre propre exiſtence. Or, comme la vérité eſt un point indiviſible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité, *qu'elle eſt plus ou moins vraie*, il eſt évident que ſi nous ſommes plus certains de notre propre exiſtence que de celle des corps, l'exiſtence des corps n'eſt, par conſéquent, qu'une probabilité, Probabilité qui ſans doute eſt très-grande, & qui dans la conduite, équivaut à l'évidence ; mais qui n'eſt cependant qu'une probabilité. Or, ſi preſque toutes nos vérités ſe réduiſent à des probabilités, qu'elle réconnoiſſance ne devroit-on pas à l'homme de génie qui ſe chargeroit de conſtuire des tables phyſiques, métaphyſiques, morales & politiques, où ſeroient marqués avec préciſion tous les divers degrés de probabilité, & par conſéquent de croyance qu'on doit aſſigner à chaque opinion.

L'exiſtence des corps, par exemple, ſeroit placée dans des tables phyſiques comme le premier degré de certitude ; on y détermineroit enſuite ce qu'il y a à parier que le ſoleil ſe levera demain, qu'il ſe levera dans dix, dans vingt ans, &c. Dans les tables morales ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier degré de certitude, l'exiſtence de Rome ou de Londres, puis celle des Héros tels que Ceſar ou Guillaume le Conquérant ; l'on deſcendroit ainſi par l'échelle des probabilités, juſqu'aux faits les moins certains

moire ne peut être qu'un des organes de la ſenſibilité phyſique : le principe qui ſent en nous, doit être néceſſairement le principe qui ſe reſſouvient ; puiſque *ſe reſſouvenir*, comme je vais le prouver, n'eſt proprement que *ſentir*.

---

tains, & enfin juſqu'aux prétendus miracles de Mahomet, juſqu'à ces prodiges atteſtés par tant d'Arabes, & dont la fauſſeté cependant eſt encore très-probable ici bas, où les menteurs ſont ſi communs & les prodiges ſi rares.

Alors les hommes, qui le plus ſouvent ne different de ſentiment que par l'impoſſibilité où ils ſont de trouver des ſignes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils attachent à leur opinion, ſe communiqueroient plus facilement leurs idées ; puiſqu'ils pourroient, pour m'exprimer ainſi, toûjours rapporter leurs opinions à quelques-uns des numeros de ces tables de probabilités.

Comme la marche de l'eſprit eſt toûjours lente & les découvertes dans les Sçiences preſque toûjours éloignées les unes des autres, on ſent que les tables de probabilités une fois conſtruites, on n'y feroit que des changemens legers & ſucceſſifs, qui conſiſteroient conſequemment à ces découvertes, à augmenter ou diminuer la probabilité de certaines propoſitions que nous appellons vérités, & qui ne ſont que des probabilités plus ou moins accumulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours inſupportable à l'orgueil de la plûpart des hommes, ſeroit plus facile à ſoutenir : Alors les doutes ceſſeroient d'être vagues ; ſoumis au calcul

&

Lorſque par une ſuite de mes idées ou par l'ébranlement que certains ſons cauſent dans l'organe de mon oreille, je me rappelle l'image d'un chêne; alors mes organes intérieurs doivent neceſſairement ſe trouver à peu près dans la même ſituation où ils étoient à la vue de ce chêne.

& par conſéquent appréciables, ils ſe convertiroient en propoſitions affirmatives : Alors la Secte de Carnéade, regardée autrefois comme la Philoſophie par excellence, puiſqu'on lui donnoit le nom d'*Elective*, ſeroit purgée de ces legers défauts que la querelleuſe ignorance a reprochés avec trop d'aigreur à cette Philoſophie dont les dogmes étoient également propres à éclairer les eſprits, & à adoucir les mœurs.

Si cette Secte, conformément à ſes principes, n'admettoit point de vérités, elle admettoit du moins des apparences, vouloit qu'on reglât ſa vie ſur ces apparences, qu'on agît lorſqu'il paroiſſoit plus convenable d'agir que d'examiner, qu'on déliberât mûrement lorſqu'on avoit le tems de déliberer, qu'on ſe decidât par conſéquent plus sûrement, & que dans ſon ame on laiſſât toujours aux verités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques. Elle vouloit de plus, qu'on fût moins perſuadé de ſes opinions, plus lent à condamner celles d'autrui, par conſéquent plus ſociable; enfin que l'habitude du doute, en nous rendant moins ſenſibles à la contradiction, étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit point ici des vérités révélées, qui ſont des verités d'un autre ordre.

Or cette ſituation des organes doit inconteſtablement produire une ſenſation : il eſt donc évident que ſe reſſouvenir, c'eſt ſentir.

Ce Principe poſé, je dis encore que c'eſt dans la capacité que nous avons d'appercevoir les reſſemblances ou les différences, les convenances ou les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, que conſiſtent toutes les opérations de l'Eſprit. Or cette capacité n'eſt que la ſenſibilité phyſique même : tout ſe reduit donc à ſentir.

Pour nous aſſurer de cette verité, conſiderons la nature. Elle nous préſente des objets; ces objets ont des rapports avec nous & des rapports entr'eux; la connoiſſance de ces rapports forme ce qu'on appelle l'*Eſprit*: il eſt plus ou moins grand, ſelon que nos connoiſſances en ce genre ſont plus ou moins étendues. L'Eſprit humain s'éleve juſqu'à la connoiſſance de ces rapports ; mais ce ſont des bornes qu'il ne franchit jamais. Auſſi tous les mots qui compoſent les diverſes Langues, & qu'on peut regarder comme la Collection des ſignes de toutes les penſées des hommes, nous rappellent, ou des images, tels ſont les mots, *Chêne*, *Océan*, *So-*

leil; ou désignent des idées, c'est-à-dire, les divers rapports que les objets ont entr'eux, & qui sont ou simples, comme les mots, *grandeur*, *petitesse*, ou composés, comme, *vice*, *vertu*; ou ils expriment enfin les rapports divers que les objets ont avec nous, c'est-à dire notre action sur eux, comme dans ces mots, *je brise*, *je creuse*, *je soûleve* : ou leur impression sur nous, comme dans ceux-ci, *je suis blessé*, *ébloui*, *épouvanté*.

Si j'ai resserré ci-dessus la signification de ce mot, *idée*, qu'on prend dans des acceptions très-différentes, puisqu'on dit également l'*idée d'un arbre* & l'*idée de vertu*, c'est que la signification indeterminée de cette expression peut faire quelquefois tomber dans les erreurs qu'occasionne toûjours l'abus des mots.

La Conclusion de ce que je viens de dire, c'est que, si tous les mots des diverses Langues ne désignent jamais que des objets ou les rapports de ces objets avec nous ou entr'eux, tout l'esprit par conséquent consiste à comparer & nos sensations & nos idées; c'est-à-dire, à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'elles ont entr'elles. Or, comme le jugement n'est que

cette appercevance elle-méme, ou du moins que le prononcé de cette appercevance, il s'enſuit que toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à juger.

La queſtion renfermée dans ces bornes, j'examinerai maintenant ſi *juger* n'eſt pas *ſentir.* Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me préſente, il eſt évident que le jugement porté ſur les differentes impreſſions que ces objets ont faites ſur mes ſens, n'eſt proprement qu'une ſenſation; que je puis dire également, je juge ou je ſens; que, de deux objets, l'un, que j'appelle *toiſe*, fait ſur moi une impreſſion différente de celui que j'appelle *pied*; que la couleur que je nomme *rouge*, agit ſur mes yeux différemment de celle que je nomme *jaune*; & j'en conclus qu'en pareil cas *juger*, n'eſt jamais que *ſentir.* Mais, dira-t-on, ſuppoſons qu'on veuille ſavoir ſi la force eſt préferable à la grandeur du corps, peut-on aſſurer qu'alors juger ſoit ſentir? Oui, repondrai-je : car, pour porter un jugement ſur ce ſujet, ma mémoire doit me tracer ſucceſſivement les tableaux des ſituations différentes où je puis me trouver le plus communément dans le cours de ma vie. Or juger, c'eſt voir dans ces divers tableaux, que la for-

ce me ſera plus ſouvent utile que la grandeur du corps. Mais repliquera t'on, lorſqu'il s'agit de juger ſi, dans un Roi, la juſtice eſt préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne ſoit alors qu'une ſenſation?

Cette opinion, ſans doute, a d'abord l'air d'un paradoxe: cependant, pour en prouver la vérité, ſuppoſons dans un homme la connoiſſance de ce qu'on appelle le bien & le mal; & que cet homme ſache encore qu'une action eſt plus ou moins mauvaiſe; ſelon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur de la Société: dans cette ſuppoſition, quel Art doit employer le Poëte ou l'Orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la Juſtice préférable, dans un Roi, à la bonté, conſerve à l'Etat plus de Citoyens?

L'Orateur préſentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme: dans l'un il lui peindra le Roi juſte qui condamne & fait exécuter un Criminel; dans le ſecond, le Roi bon qui fait ouvrir le cachot de ce même Criminel & lui détache ſes fers; dans le troiſiéme, il repréſentera ce même Criminel qui, s'armant de ſon poignard au ſortir de ſon Cachot, court maſſacrer cinquante Citoyens. Or, quel

homme, à la vûe de ces trois tableaux, ne ſentira pas que la juſtice, qui, par la mort d'un ſeul, prévient la mort de cinquante hommes, eſt dans un Roi, préférable à la bonté? Cependant ce jugement n'eſt réellement qu'une ſenſation. En effet, ſi par l'habitude d'unir certaines idées à certains mots, on peut, comme l'expérience le prouve, en frappant l'oreille de certains ſons, exciter en nous à peu près les mêmes ſenſations qu'on éprouveroit à la préſence même des objets, il eſt évident qu'à l'expoſé de ces trois tableaux, juger que, dans un Roi, la juſtice eſt préférable à la bonté, c'eſt ſentir & voir que, dans le premier tableau, on n'immole qu'un Citoyen; & que, dans le troiſiéme, on en maſſacre cinquante : d'où je conclus que tout jugement n'eſt qu'une ſenſation.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il mettre encore au rang des ſenſations les jugemens portés, par exemple, ſur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes, telles que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre mémoire, ou la méthode des abſtractions, ou celle de l'analyſe.

Pour repondre à cette objection, il faut d'abord

d'abord déterminer la ſignification de ce mot *méthode* : une méthode n'eſt autre choſe que le moyen dont on ſe ſert pour parvenir au but qu'on ſe propoſe. Suppoſons qu'un homme ait deſſein de placer certains objets ou certaines idées dans ſa mémoire, & que le hazard les y ait rangés de maniere que le reſſouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappellé le ſouvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres idées, & qu'il ait ainſi gravé plus facilement & plus profondément certains objets dans ſa mémoire : alors, juger que cet ordre eſt le meilleur, & lui donner le nom de *méthode*, c'eſt dire, qu'on a fait moins d'efforts d'attention, qu'on a éprouvé une ſenſation moins pénible, en étudiant dans cet ordre que dans tout autre : or, ſe reſſouvenir d'une ſenſation pénible, c'eſt ſentir; il eſt donc évident que, dans ce cas, *juger* eſt *ſentir*.

Suppoſons encore que, pour prouver la vérité de certaines propoſitions de Géométrie, & pour les faire plus facilement concevoir à ſes diſciples, un Géometre ſe ſoit aviſé de leur faire conſidérer les lignes indépendamment de leur largeur & de leur épaiſſeur : alors, juger que ce moyen ou cette méthode d'abſtraction eſt

la plus propre à faciliter à ſes éleves l'intelligence de certaines propoſitions de Géometrie, c'eſt dire qu'ils font moins d'efforts d'attention, & qu'ils éprouvent une ſenſation moins pénible, en ſe ſervant de cette méthode que d'une autre.

Suppoſons, pour dernier exemple, que, par un examen ſéparé de chacune des vérités que renferme une propoſition compliquée, on ſoit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette propoſition : juger alors que le moyen ou la méthode de l'analyſe eſt la meilleure, c'eſt pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, & qu'on a par conſéquent éprouvé une ſenſation moins pénible, lorſqu'on a conſidéré en particulier chacune des vérités renfermées dans cette propoſition compliquée, que lorſqu'on les a voulu ſaiſir toutes à la fois.

Il réſulte, de ce que j'ai dit, que les jugemens portés ſur les moyens ou les méthodes que le hazard nous préſente pour parvenir à un certain but, ne ſont proprement que des ſenſations ; & que dans l'homme, tout ſe réduit à ſentir.

Mais, dira-t'on, comment juſqu'à ce jour a-t'on ſuppoſé en nous une faculté de juger, diſtincte de la faculté de ſentir?

L'on ne doit cette ſuppoſition, répondrai-je, qu'à l'impoſſibilité, où l'on s'eſt crû juſqu'à préſent d'expliquer d'aucune autre maniere certaines erreurs de l'eſprit.

Pour lever cette difficulté, je vais, dans les Chapîtres ſuivans, montrer que tous nos faux jugemens & nos erreurs ſe rapportent à deux cauſes qui ne ſuppoſent en nous que la faculté de ſentir ; qu'il ſeroit, par conſéquent, inutile & même abſurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on ne puiſſe expliquer ſans elle. J'entre donc en matiere; & je dis qu'il n'eſt point de faux jugement qui ne ſoit un effet ou de nos paſſions ou de notre ignorance.

CHAPITRE II.

Des Erreurs occaſionnées par nos Paſſions.

LEs paſſions nous induiſent en erreur, parce qu'elles fixent toute notre attention ſur un côté de l'objet qu'elles nous préſentent, & qu'elles ne nous permettent point de le conſidérer ſous toutes ſes faces. Un Roi eſt jaloux du titre de Conquérant : La victoire, dit-il, m'appelle au bout de la terre ; je combattrai, je vaincrai ; je briſerai l'orgueil de mes ennemis, je chargerai leurs mains de fers ; & la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'entrée de mon Empire. Enivré de cet eſpoir, il oublie que la fortune eſt inconſtante, que le fardeau de la miſere eſt preſque également ſupporté par le vainqueur & par le vaincu ; il ne ſent point que le bien de ſes Sujets ne ſert que de prétexte à ſa fureur guerriere, & que c'eſt l'orgueil qui forge ſes armes & déploie ſes étendards : toute ſon attention eſt fixée ſur le char & la pompe du triomphe.

Non moins puiſſante que l'orgueil, la crainte produira les mêmes effets ; on la verra créer des ſpectres, les répandre autour des tombeaux, & dans l'obſcurité des bois les offrir aux regards du Voiageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de ſon ame, & n'en laiſſer aucune de libre pour conſidérer l'abſurdité des motifs d'une terreur ſi vaine.

Non ſeulement les paſſions ne nous laiſſent conſidérer que certaines faces des objets qu'elles nous préſentent ; mais elles nous trompent encore, en nous montrant ſouvent ces mêmes objets où ils n'exiſtent pas. On fait le conte d'un Curé & d'une Dame galante : ils avoient oui dire que la Lune étoit habitée, ils le croyoient ; &, le Téleſcope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les Habitans. *Si je ne me trompe*, dit d'abord la Dame, *j'apperçois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point, ce ſont deux amans heureux ; ... Eh ! fi donc, Madame*, reprend le Curé, *ces deux ombres que vous voyés ſont deux clochers d'une Cathedrale.* Ce conte eſt notre Hiſtoire ; nous n'appercevons le plus ſouvent dans les choſes que ce que nous déſirons y trouver : ſur la terre, comme dans la Lune, des paſſions dif-

férentes nous y feront toujours voir ou des Amans ou des Clochers. L'illuſion eſt un effet néceſſaire des paſſions, dont la force ſe meſure preſque toûjours par le dégré d'aveuglement où elles nous plongent. C'eſt ce qu'avoit très-bien ſenti, je ne ſais quelle femme, qui ſurpriſe par ſon Amant entre les bras de ſon Rival, oſa lui nier le fait, dont il étoit témoin : *Quoi* ! lui dit-il, *vous pouſſés à ce point l'impudence.... Ah, perfide !* s'écria-t'elle, *je le vois, tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Ce mot n'eſt pas ſeulement applicable à la paſſion de l'amour, mais à toutes les paſſions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Lorſque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux Nations puiſſantes, & que les Citoyens inquiets ſe demandent, les uns aux autres, des nouvelles : d'une part, quelle facilité à croire les bonnes ! de l'autre, quelle incrédulité ſur les mauvaiſes ! Combien de fois une trop ſotte confiance en des Moines ignorans n'a-t'elle pas fait nier à des Chrétiens la poſſibilité des Antipodes ? Il n'eſt point de ſiecle qui, par quelque affirmation ou quelque négation ridicule, n'apprête à rire au ſiecle ſuivant. Une folie paſſée éclaire rarement

les hommes ſur leur folie préſente.

Au reſte, ces mêmes paſſions, qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs, ſont auſſi la ſource de nos lumieres. Si elles nous égarent, elles ſeules nous donnent la force néceſſaire pour marcher ; elles ſeules peuvent nous arracher à cette inertie & à cette pareſſe toûjours prête à ſaiſir toutes les facultés de notre ame.

Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner la verité de cette propoſition. Je paſſe maintenant à la ſeconde cauſe de nos erreurs.

CHAPITRE III.

De l'ignorance.

NOus nous trompons, lorſqu'entrainés par une paſſion, & fixant toute notre attention ſur un des côtés d'un objet, nous voulons, par ce ſeul côté, juger de l'objet entier. Nous nous trompons encore, lorſque, nous établiſſant juges ſur une matiere, notre mémoire n'eſt point chargée de tous les faits, de la comparaiſon deſquels dépend en ce genre la juſteſſe de nos déciſions. Ce n'eſt pas que chacun n'ait l'eſprit juſte; chacun voit bien ce qu'il voit : mais, perſonne ne ſe défiant aſſez de ſon ignorance, on croit trop facilement que ce que l'on voit dans un objet, eſt tout ce que l'on y peut voir.

Dans les queſtions un peu difficiles, l'ignorance doit être regardée comme la principale cauſe de nos erreurs. Pour ſavoir combien, en ce cas, il eſt facile de ſe faire illuſion à ſoi-même; & comment, en tirant des conſéquences toûjours juſtes de leurs principes, les hommes arrivent

à des réſultats entierement contradictoires, je choiſirai pour exemple une queſtion un peu compliquée : telle eſt celle du luxe, ſur laquelle on a porté des jugemens très-différens, ſelon qu'on l'a conſidérée ſous telle ou telle face.

Comme le mot de *luxe* eſt vague, n'a aucun ſens bien déterminé, & n'eſt ordinairement qu'une expreſſion rélative ; il faut d'abord attacher une idée nette à ce mot de *luxe* pris dans une ſignification rigoureuſe ; & donner enſuite une définition du luxe conſidéré par rapport à une Nation & par rapport à un Particulier.

Dans une ſignification rigoureuſe, on doit entendre, par *luxe*, toute eſpece de ſuperfluités, c'eſt-à-dire, tout ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire à la conſervation de l'homme. Lorſqu'il s'agit d'un Peuple policé & des Particuliers qui le compoſent, ce mot de *luxe* a une toute autre ſignification ; il devient abſolument rélatif. Le luxe d'une Nation policée eſt l'emploi de ſes richeſſes, à ce que nomme ſuperfluités le Peuple avec lequel on compare cette Nation.

Le luxe, dans un particulier, eſt pareillement l'emploi de ſes richeſſes à ce que l'on doit appeller ſuperfluités, eu égard

au poſte que cet homme occupe dans un Etat, & au pays dans lequel il vit: tel étoit le luxe de Bourvalais.

Cette définition donnée, voyons ſous quels aſpects différens on a conſidéré le luxe des Nations, lorſque les uns l'ont regardé comme utile, & les autres comme nuiſible à l'Etat.

Les premiers ont porté leurs régards ſur ces manufactures que le luxe conſtruit, où l'Etranger s'empreſſe d'échanger ſes tréſors contre l'induſtrie d'une Nation. Ils voient l'augmentation des richeſſes amener à ſa ſuite l'augmentation du luxe & la perfection des Arts propres à le ſatisfaire. Le ſiécle du luxe leur paroît l'époque de la grandeur & de la puiſſance d'un Etat. L'abondance d'argent, qu'il ſuppoſe & qu'il attire, rend, diſent-ils, la Nation heureuſe au dedans, & redoutable au dehors. C'eſt par l'Argent qu'on ſoudoie un grand nombre de troupes, qu'on bâtit des magaſins, qu'on fournit des arſenaux, qu'on contracte, qu'on entretient alliance avec de grands Princes, & qu'une Nation enfin peut non ſeulement réſiſter, mais encore commander à des Peuples plus nombreux & par conſéquent plus réellement puiſſans qu'elle. Si le luxe rend un Etat

redoutable au dehors, quelle félicité ne lui procure-t'il pas au dedans ? Il adoucit les mœurs ; il crée de nouveaux plaiſirs, fournit par ce moyen à la ſubſiſtance d'une infinité d'Ouvriers. Il excite une cupidité ſalutaire qui arrache l'homme à cette inertie, à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes & les plus cruelles de l'humanité. Il répand par tout une chaleur vivifiante, fait circuler la vie dans tous les Membres d'un Etat, y réveille l'induſtrie, fait ouvrir des ports, y conduit des Vaiſſeaux, les guide à travers l'Océan, & rend enfin communes à tous les hommes les productions & les richeſſes que la nature avare enferme dans les gouffres des mers, dans les abimes de la terre, ou qu'elle tient éparſes dans mille Climats divers. Voilà, je penſe, à peu près le point de vuë ſous lequel le luxe ſe préſente à ceux qui le conſiderent comme utile aux Etats.

Examinons maintenant l'aſpect ſous lequel il s'offre aux Philoſophes, qui le regardent comme funeſte aux Nations.

Le bonheur des Peuples dépend, & de la félicité dont ils jouiſſent au-dedans, & du reſpect qu'ils inſpirent au-dehors.

A l'égard du premier objet, nous pen-

ſons, diront ces Philoſophes, que le luxe & les richeſſes qu'il attire dans un Etat n'en rendroient les Sujets que plus heureux, ſi ces richeſſes étoient moins inégalement partagées, & que chacun pût ſe procurer les commodités dont l'indigence le force à ſe priver.

Le luxe n'eſt donc pas nuiſible comme luxe, mais ſimplement comme l'effet d'une grande diſproportion entre les richeſſes des Citoyens (*a*). Auſſi le luxe n'eſt-il jamais

---

(*a*) Le luxe fait circuler l'argent; il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entaſſer : c'eſt donc le luxe, diſent quelques gens, qui remet l'équilibre entre les fortunes des Citoyens. Ma réponſe à ce raiſonnement, c'eſt qu'il ne produit point cet effet. Le luxe ſuppoſe toûjours une cauſe d'inégalité de richeſſes entre les Citoyens. Or cette cauſe, qui fait les premiers riches, doit, lorſque le luxe les a ruinés, en reproduire toûjours de nouveaux : ſi l'on détruiſoit cette cauſe d'inégalité de richeſſes, le luxe diſparoîtroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle *Luxe*, dans les Pays où les fortunes des Citoyens ſont à peu près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire que, cette inégalité de richeſſes une fois établie, le luxe lui-même eſt en partie cauſe de la reproduction perpetuelle du luxe. En effet, tout homme qui ſe ruine par ſon luxe, tranſporte la plus grande partie de ſes richeſſes dans les mains des artiſans du luxe; ceux-ci, enrichis des dépouilles d'une infinité de diſſipateurs

extrême, lorſque le partage des richeſſes n'eſt pas trop inégal; il s'augmente à meſure qu'elles ſe raſſemblent en un plus petit nombre de mains; il parvient enfin à ſon dernier période, lorſque la Nation ſe partage en deux claſſes, dont l'une abonde en ſuperfluités, & l'autre manque du néceſſaire.

Arrivé une fois à ce point, l'état d'une Nation eſt d'autant plus cruel qu'il eſt incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des Citoyens? L'homme riche aura acheté de grandes Seigneuries: à portée de profiter du dérangement de ſes voiſins, il aura réuni, en peu

---

teurs, deviennent riches à leur tour, & ſe ruinent de la même maniere. Or, des debris de tant de fortunes, ce qui reflue de richeſſes dans les campagnes n'en peut être que la moindre partie, parce que les productions de la terre deſtinées à l'uſage commun des hommes, ne peuvent jamais exceder un certain prix.

Il n'en eſt pas ainſi de ces mêmes productions, lorſqu'elles ont paſſé dans les manufactures & qu'elles ont été emploiées par l'induſtrie; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaiſie, le prix en devient exceſſif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ſes Artiſans, le faire toûjours circuler dans la même claſſe d'hommes, & par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richeſſes entre les Citoyens.

de tems, une infinité de petites propriétés à ſon domaine. Le nombre des propriétaires diminué, celui des journaliers ſera augmenté: lorſque ces derniers ſeront aſſés multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage; alors le journalier ſuivra le cours de toute eſpece de marchandiſes, dont la valeur diminue lorſqu'elle eſt commune. D'ailleurs, l'homme riche, qui a plus de luxe encore que de richeſſes, eſt intéreſſé à baiſſer le prix des journées, à n'offrir au journalier que la paie abſolument néceſſaire pour ſa ſubſiſtance (*b*); le beſoin contraint ce dernier

(*b*) On croit communément que les campagnes ſont ruinées par les Corvées, les Impoſitions, & ſur-tout par celle des tailles; je conviendrai volontiers qu'elles ſont très-onéreuſes : il ne faut cependant pas imaginer que la ſeule ſuppreſſion de cet Impôt rendît la condition des Payſans fort heureuſe. Dans beaucoup de Provinces, la journée eſt de huit ſols. Or, de ces huit ſols, ſi je déduis l'impoſition de l'Egliſe, c'eſt-à-dire, à peu près quatre vingt-dix Fêtes ou Dimanches, & peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'Ouvrier eſt incommodé, ſans ouvrage, ou employé aux Corvées, il ne lui reſte, l'un portant l'autre, que ſix ſols par jour : tant qu'il eſt garçon, je veux que ſes ſix ſols fourniſſent à ſa depenſe, le nourriſſent, le vêtent, le logent : dès qu'il ſera marié, ces ſix ſols ne pourront plus lui ſuffire; parce que dans les premieres

à s'en contenter; mais s'il lui ſurvient quelque maladie ou quelque augmentation de famille, alors faute d'une nourriture ſaine ou aſſés abondante, il devient infirme, il meurt, & laiſſe à l'Etat une famille de mendians. Pour prévenir un pareil malheur, il faudroit avoir recours à un nouveau partage des terres: partage toûjours injuſte & impraticable. Il eſt donc évident que, le luxe parvenu à un certain période, il eſt impoſſible de remettre aucune égalité entre la fortune des Citoyens. Alors les riches & les richeſſes ſe rendent dans les Capitales, où les attirent les plaiſirs & les arts du luxe : alors la Campagne reſte in-

---

mieres années du mariage, la femme, entierement occupée à ſoigner ou à alaiter ſes enfans, ne peut rien gagner : ſuppoſons qu'on lui fit alors remiſe entiere de ſa taille, c'eſt-à-dire cinq ou ſix francs, il auroit à peu près un liard de plus à dépenſer par jour; or ce liard ne changeroit ſurement rien à ſa ſituation ; que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuſe ? hauſſer conſiderablement le prix des journées. Pour cet effet, il faudroit que les Seigneurs vêcuſſent habituellement dans leurs terres : à l'exemple de leurs peres, ils recompenſeroient les ſervices de leurs Domeſtiques par le don de quelques arpens de terre; le nombre des Propriétaires augmenteroit inſenſiblement ; celui des journaliers diminueroit ; & ces derniers, devenus plus rares, mettroient leur peine à plus haut prix.

culte & pauvre ; ſept ou huit millions d'hommes languiſſent dans la miſere, (*c*) & cinq ou ſix mille vivent dans une opulence qui les rend odieux, ſans les rendre plus heureux.

(*c*) Il eſt bien ſingulier que les Pays vantés par leur luxe & leur police, ſoient les Pays où le plus grand nombre des hommes eſt plus malheureux que ne le ſont les Nations Sauvages, ſi mépriſées des Nations policées. Qui doute que l'état du Sauvage ne ſoit préferable à celui du Payſan ? Le Sauvage n'a point, comme lui, à craindre la priſon, la ſurcharge des Impôts, la vexation d'un Seigneur, le pouvoir arbitraire d'un ſubdéléguê ; il n'eſt point perpétuellement humilié & abruti par la préſence journaliere d'hommes plus riches & plus puiſſans que lui ; ſans Supérieur, ſans ſervitude, plus robuſte que le Payſan parce qu'il eſt plus heureux, il jouit du bonheur de l'égalité, & ſur-tout du bien ineſtimable de la liberté ſi inutilement reclamée par la plûpart des Nations.

Dans les Pays policés l'art de la légiſlation n'a ſouvent conſiſté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit nombre ; à tenir, pour cet effet, la multitude dans l'oppreſſion, & à violer envers elle tous les droits de l'humanité.

Cependant, le vrai eſprit légiſlatif ne devroit s'occuper que du bonheur general. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de Paſteur, peut-être les découvertes en légiſlation nous rameneront-elles, à cet égard, au point d'ou l'on eſt d'abord parti. Non que je veuille decider une queſtion ſi délicate, & qui exigeroit l'examen

le

En effet, que peut ajoûter au bonheur d'un homme, l'excellence plus ou moins grande de ſa table? Ne lui ſuffit-il pas d'attendre la faim, de proportionner ſes exercices ou la longueur de ſes promenades au mauvais goût de ſon Cuiſinier, pour trouver délicieux tout mêts qui ne ſera pas déteſtable? D'ailleurs, la frugalité & l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occaſionne la gourmandiſe irritée par la bonne chere? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

---

le plus profond : mais j'avoue qu'il eſt bien étonnant que tant de formes differentes de Gouvernement établies du moins ſous le prétexte du bien public, que tant de Loix, tant de Reglemens, n'aient été chez la plûpart des Peuples, que des inſtrumens de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce malheur, ſans revenir à des mœurs infiniment plus ſimples. Je ſens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaiſirs dont on ne peut ſe détacher ſans peine; mais ce ſacrifice cependant ſeroit un devoir, ſi le bien general l'exigeoit. N'eſt-on pas même en droit de ſoupçonner que l'extrême felicité de quelques Particuliers, eſt toûjours attachée au malheur du plus grand nombre? Vérité aſſez heureuſement exprimée par ces deux Vers ſur les Sauvages:

Chez eux tout eſt commun, chez eux tout eſt égal;
Comme ils ſont ſans Palais, ils ſont ſans Hôpital.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des habits ou des équipages. Lorſqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé, & trainé dans un char brillant, on n'éprouve pas des plaiſirs phyſiques, qui ſont les ſeuls plaiſirs réels; on eſt, tout au plus, affecté d'un plaiſir de vanité, dont la privation ſeroit peut-être inſupportable, mais dont la jouiſſance eſt inſipide. Sans augmenter ſon bonheur, l'homme riche ne fait, par l'étalage de ſon luxe, qu'offenſer l'humanité & le malheureux, qui, comparant les haillons de la miſere aux habits de l'opulence, s'imagine qu'entre le bonheur du riche & le ſien il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtemens; qui ſe rappelle, à cette occaſion, le ſouvenir douloureux des peines qu'il endure; & qui ſe trouve ainſi privé du ſeul ſoulagement de l'infortuné, de l'oubli momentané de ſa miſere.

Il eſt donc certain, continueront ces Philoſophes, que le luxe ne fait le bonheur de perſonne; & qu'en ſuppoſant une trop grande inégalité de richeſſes entre les Citoyens, il ſuppoſe le malheur du plus grand nombre d'entr'eux. Le Peuple, chez qui le luxe s'introduit, n'eſt donc pas heureux au dedans: Voyons s'il eſt reſpectable au dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire dans un Etat, en impoſe d'abord à l'imagination; cet Etat eſt, pour quelques inſtans, un Etat puiſſant : mais cet avantage (ſuppoſé qu'il puiſſe exiſter quelque avantage indépendant du bonheur des Citoyens) n'eſt, comme le remarque Mr. Hume, qu'un avantage paſſager. Aſſez ſemblables aux Mers, qui ſucceſſivement abandonnent & couvrent mille Plages différentes, les richeſſes doivent ſucceſſivement parcourir mille Climats divers. Lorſque, par la beauté de ſes manufactures & la perfection des Arts de luxe, une Nation a attiré chez elle l'argent des Peuples voiſins, il eſt évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre, doit néceſſairement baiſſer chez ces Peuples appauvris; & que ces Peuples, en enlevant quelques Manufacturiers, quelques Ouvriers à cette Nation riche, peuvent l'appauvrir à ſon tour en l'approviſionnant, à meilleur compte, des marchandiſes dont cette Nation les fourniſſoit. (*d*) Or, ſitôt que la diſette d'ar-

(*d*) Ce que je dis du commerce des marchandiſes de luxe ne doit pas s'appliquer à toute eſpéce de commerce. Les richeſſes que les Manufactures & la perfection

gent ſe fait ſentir dans un Etat accoutumé au luxe, la Nation tombe dans le mépris.

Pour s'y ſouſtraire, il faudroit ſe rapprocher d'une vie ſimple; & les mœurs, ainſi que les Loix, s'y oppoſent. Auſſi l'é-

---

perfection des Arts du luxe attirent dans un Etat, n'y ſont que paſſageres & n'augmentent pas la félicité des Particuliers. Il n'en eſt pas de même des richeſſes qu'attire le Commerce des marchandiſes qu'on appelle de premiere néceſſité. Ce Commerce ſuppoſe une excellente culture des terres, une ſubdiviſion de ces mêmes terres en une infinité de petits Domaines, & par conſéquent un partage bien moins inégal des richeſſes. Je ſais bien que le Commerce des denrées doit, après un certain tems, occaſionner auſſi une très-grande diſproportion entre les fortunes des Citoyens, & amener le luxe à ſa ſuite; mais peut-être n'eſt-il pas impoſſible d'arrêter, dans ce cas, les progrès du luxe. Ce qu'on peut du moins aſſurer, c'eſt que la réunion des richeſſes en un plus petit nombre de mains, ſe fait alors bien plus lentement, & parce que les Propriétaires ſont à la fois Cultivateurs & Négocians, & parce que le nombre des Propriétaires étant plus grand & celui des journaliers plus petit, ceux-ci, devenus plus rares, ſont, comme je l'ai dit dans une Notte précedente, en état de donner la loi, de taxer leurs journées, & d'exiger une paye ſuffiſante pour ſubſiſter honnêtement eux & leurs familles. C'eſt ainſi que chacun a part aux richeſſes que procure aux Etats le Commerce des denrées. J'ajouterai de plus que ce Commerce n'eſt pas ſujet aux mêmes révolutions que le Commerce des Manufactures de luxe; un Art, une

Manu-

poque du plus grand luxe d'une Nation eſt-elle ordinairement l'époque la plus pro-

---

Manufacture paſſe aiſément d'un Pays dans un autre; mais quel tems ne faut-il pas pour vaincre l'ignorance & la pareſſe des Payſans, & les engager à s'adonner à la culture d'une nouvelle denrée? Pour naturaliſer cette nouvelle denrée dans un Pays, il faut un ſoin & une dépenſe qui doit preſque toûjours laiſſer, à cet egard, l'avantage du Commerce au Pays où cette denrée croît naturellement, & dans lequel elle eſt depuis long-tems cultivée.

Il eſt cependant un cas, peut-être imaginaire, où l'établiſſement des Manufactures & le Commerce des Arts de luxe pourroit être regardé comme très-utile. Ce ſeroit lorſque l'étendue & la fertilité d'un Pays ne ſeroient pas proportionnées au nombre de ſes habitans, c'eſt-à-dire, lorſqu'un Etat ne pourroit nourrir tous ſes Citoyens. Alors une Nation qui ne ſera point à portée de peupler un Pays tel que l'Amérique, n'a que deux partis à prendre: l'un d'envoyer des Colonies ravager les Contrees voiſines, & s'établir, comme certains Peuples, à mains armées, dans des Pays aſſez fertiles pour les nourrir; l'autre d'établir des Manufactures, de forcer les Nations voiſines d'y lever des marchandiſes, & de lui apporter en echange les denrées neceſſaires à la ſubſiſtance d'un certain nombre d'habitans. Entre ces deux partis, le dernier eſt ſans contredit le plus humain: quel que ſoit le ſort des armes; victorieuſe ou vaincue, toute Colonie qui entre à main armée dans un Pays, y répand certainement plus de déſolation & de maux que n'en peut occaſionner la levée d'une eſpece de tribut, moins exigé par la force que par l'humanité.

chaine de ſa chûte & de ſon aviliſſement. La félicité & la puiſſance apparente que le luxe communique, durant quelques inſtans, aux Nations, eſt comparable à ces fievres violentes qui prêtent, dans le tranſport, une force incroyable au malade qu'elles dévorent; & qui ſemblent ne multiplier les forces d'un homme, que pour le priver, au déclin de l'accès, & de ces mêmes forces & de la vie.

Pour ſe convaincre de cette vérité, diront encore les mêmes Philoſophes, cherchons ce qui doit rendre une Nation réellement reſpectable à ſes voiſins : C'eſt, ſans contrédit, le nombre, la vigueur de ſes Citoyens, leur attachement pour la Patrie, & enfin leur courage & leur vertu.

Quant au nombre des Citoyens, on ſait que les Pays de luxe ne ſont pas les plus peuplés; que, dans la même étendue de terrein, la Suiſſe peut compter plus d'habitans que l'Eſpagne, la France & même l'Angleterre.

La conſommation d'hommes, qu'occaſionne néceſſairement un grand commerce (*e*), n'eſt pas en ces Pays l'unique cauſe

(*e*) Cette conſommation d'hommes eſt cependant ſi grande, qu'on ne peut, ſans frémir, conſiderer celle que

de la dépopulation : le luxe en crée mille autres, puiſqu'il attire les richeſſes dans les Capitales, laiſſe les Campagnes dans la diſette, favoriſe le pouvoir arbitraire & par conſéquent l'augmentation des ſubſides, & qu'il donne enfin aux Nations opu-

---

que ſuppoſe notre Commerce d'Amérique. L'humanité, qui commande l'amour de tous les hommes, veut que, dans la traite des Negres, je mette également au rang des malheurs, & la mort de mes Compatriotes & celle de tant d'Africains, qu'anime au combat l'eſpoir de faire des priſonniers & le deſir de les échanger contre nos marchandiſes. Si l'on ſupputte le nombre d'hommes qui périt, tant par les guerres que dans la traverſée d'Afrique en Amerique ; qu'on y ajoute celui des Negres qui, arrivés à leur deſtination, deviennent la victime des caprices, de la cupidité & du pouvoir arbitraire d'un maître ; & qu'on joigne à ce nombre celui des Citoyens qui périſſent par le feu, le naufrage ou le ſcorbut ; qu'enfin on y ajoute celui des Matelots qui meurent pendant leur ſéjour à St. Domingue, ou par les maladies affectées à la température particuliere de ce climat, où par les ſuites d'un libertinage toujours ſi dangereux en ce Pays : on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de ſucre en Europe qui ne ſoit teinte de ſang humain. Or quel homme, à la vue des malheurs qu'occaſionnent la culture & l'exportation de cette denrée, refuſeroit de s'en priver, & ne renonceroit pas à un plaiſir acheté par les larmes & la mort de tant de malheureux ? Détournons nos regards d'un Spectacle ſi funeſte, & qui fait tant de honte & d'horreur à l'humanité.

lentes la facilité de contracter des dettes, (*f*) dont elles ne peuvent enſuite s'acquitter, ſans ſurcharger les Peuples d'impôts onéreux. Or ces différentes cauſes de dépopulation, en plongeant tout un Pays dans la miſere, y doivent néceſſairement affoiblir la conſtitution des corps. Le Peuple adonné au luxe, n'eſt jamais un Peuple robuſte: de ſes Citoyens, les uns ſont énervés par la molleſſe, les autres extenués par le beſoin.

Si les Peuples ſauvages ou pauvres, comme le remarque le Chevalier Folard, ont à cet égard une grande ſupériorité ſur les Peuples livrés au luxe; c'eſt que le Laboureur eſt, chez les Nations pauvres, ſouvent plus riche que chez les Nations opulentes; c'eſt qu'un Payſan Suiſſe eſt plus à ſon aiſe qu'un Payſan François. (*g*)

Pour former des corps robuſtes, il faut une nourriture ſimple, mais ſaine & aſſez abondante;

(*f*) La Hollande, l'Angleterre, la France ſont chargées de dettes; & la Suiſſe ne doit rien.

(*g*) Il ne ſuffit pas, dit Grotius, que le Peuple ſoit pourvû des choſes abſolument néceſſaires à ſa conſervation & à ſa vie; il faut encore qu'il ait l'agréable.

abondante ; un exercice, qui, ſans être exceſſif, ſoit fort ; une grande habitude à ſupporter les intempéries des ſaiſons, habitude que contractent les Payſans, qui, par cette raiſon, ſont infiniment plus propres à ſoutenir les fatigues de la guerre que des Manufacturiers ; la plûpart habitués à une vie ſédentaire. C'eſt auſſi chez les Nations pauvres que ſe forment ces armées infatigables qui changent le deſtin des Empires.

Quels remparts oppoſeroit à ces Nations un Pays livré au luxe & à la moleſſe ? Il ne peut leur en impoſer ni par le nombre, ni par la force de ſes habitans. L'attachement pour la Patrie, dira-t-on, peut ſuppléer au nombre & à la force des Citoyens. Mais qui produiroit en ces pays cet amour vertueux de la Patrie ? L'ordre des Payſans, qui compoſe à lui ſeul les deux tiers de chaque Nation, y eſt malheureux : celui des Artiſans n'y poſſede rien ; tranſplanté de ſon Village dans une Manufacture ou une Boutique, & de cette Boutique dans une autre, l'Artiſan eſt familiariſé avec l'idée du déplacement ; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu ; aſſuré preſque par tout de ſa ſubſiſtance, il doit ſe regarder non comme le Citoyen

d'un Pays, mais comme un habitant du monde.

Un pareil Peuple ne peut donc ſe diſtinguer long-tems par ſon courage ; parce que dans un Peuple, le courage eſt ordinairement, ou l'effet de la vigueur du corps, de cette confiance aveugle en ſes forces qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'expoſent, ou l'effet d'un violent amour pour la Patrie qui leur fait dédaigner les dangers : or le luxe tarit, à la longue, ces deux ſources de courage (*b*). Peut-être la cupidité en ouvriroit-elle une troiſiéme, ſi nous vivions encore dans ces ſiécles barbares, où l'on

---

(*b*) En conſéquence, l'on a toujours regardé l'eſprit militaire comme incompatible avec l'eſprit de commerce : ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe du moins les concilier juſqu'à un certain point ; mais c'eſt qu'en politique ce problême eſt un des plus difficiles à réſoudre. Ceux qui, juſqu'à préſent, ont écrit ſur le commerce, l'ont traité comme une queſtion iſolée ; ils n'ont pas aſſez fortement ſenti que tout a ſes reflets ; qu'en fait de Gouvernement, il n'eſt point proprement de queſtion iſolée ; qu'en ce genre le mérite d'un Auteur conſiſte à lier enſemble toutes les parties de l'adminiſtration ; & qu'enfin un état eſt une machine mûe par differens reſſorts, dont il faut augmenter ou diminuer la force proportionnément au jeu de ces reſſorts entre eux, & à l'effet qu'on veut produire.

réduiſoit les peuples en ſervitude, & l'on abandonnoit les villes au pillage. Le ſoldat n'étant plus maintenant excité par ce motif, il ne peut l'être que parce qu'on appelle l'honneur; or le deſir de l'honneur s'attiédit chez un Peuple, lorſque l'amour des richeſſes s'y allume (*i*). En-vain diroit on que les Nations riches gagnent du moins en bonheur & en plaiſirs ce qu'elles perdent en vertu & en courage: un Spartiate (*k*) n'étoit pas moins heureux qu'un Perſe; les premiers Romains, dont le courage étoit récompenſé par le don de quelques denrées, n'auroient point envié le ſort de Craſſus.

Caïus Duillius, qui, par ordre du Senat,

(*i*) Il eſt inutile d'avertir que le luxe eſt, à cet égard, plus dangereux pour une Nation ſituée en terre ferme que pour des Inſulaires; leurs ramparts ſont leurs Vaiſſeaux, & leurs Soldats les Matelots.

(*k*) Un jour qu'on faiſoit devant Alcibiades l'éloge de la valeur des Spartiates: *De quoi s'étonne-t'on*, diſoit-il? *à la vie malheureuſe qu'ils menent, ils ne doivent avoir rien de ſi preſſé que de mourir.* Cette plaiſanterie étoit celle d'un jeune homme nourri dans le luxe: Alcibiade ſe trompoit, & Lacédémone n'envioit pas le bonheur d'Athénes. C'eſt ce qui faiſoit dire à un Ancien, qu'il étoit plus doux de vivre, comme les Spartiates, à l'ombre des bonnes loix, qu'à l'ombre des bocages, comme les Sybarites.

étoit tous les soirs reconduit à sa maison à la clarté des flambeaux & au son des flûtes, n'étoit pas moins sensible à ce concert grossier que nous le sommes à la plus brillante sonate. Mais, en accordant que les Nations opulentes se procurent quelques commodités inconnues aux Peuples pauvres, qui joüira de ces commodités? Un petit nombre d'hommes privilégiés & riches, qui, se prenant pour la Nation entiere, concluent de leur aisance particuliere que le Payſan est heureux. Mais quand même ces commodités seroient reparties entre un plus grand nombre de Citoyens, de quel prix est cet avantage comparé à ceux que procure à des peuples pauvres une ame forte, courageuse & ennemie de l'Esclavage? Les Nations chez qui le luxe s'introduit, sont tôt ou tard victimes du Despotisme; elles présentent des mains foibles & débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y soustraire? Dans ces Nations, les uns vivent dans la molleſſe, & la molleſſe ne penſe ni ne prévoit: les autres languissent dans la misere; & le besoin pressant, entierement occupé à se satisfaire, n'éleve point ses regards jusqu'à la liberté. Dans la forme despotique, les richeſſes de ces Nations sont à leurs Mai-

tres; dans la forme républicaine, elles appartiennent aux Gens puiſſans, comme aux Peuples courageux qui les avoiſinent.

„ Apportés-nous vos tréſors, auroient pu „ dire les Romains aux Carthaginois; ils „ nous appartiennent: Rome & Carthage „ ont toutes deux voulu s'enrichir, mais „ elles ont pris des routes différentes pour „ arriver à ce but. Tandis que vous en- „ couragiés l'induſtrie de vos Citoyens, „ que vous établiſſiés des Manufactures, „ que vous couvriés la Mer de vos vaiſ- „ ſeaux, que vous alliés réconnoître les „ Côtes inhabitées, & que vous attiriés „ chez vous tout l'or des Eſpagnes & de „ l'Afrique; nous, plus prudens, nous „ endurciſſions nos Soldats aux fatigues „ de la guerre, nous élevions leur cou- „ rage, nous ſavions que l'induſtrieux ne „ travailloit que pour le brave. Le tems „ de jouir eſt arrivé; rendez-nous des „ biens que vous êtes dans l'impuiſſance „ de défendre. " Si les Romains n'ont pas tenu ce langage, du moins leur conduite prouve-t'elle qu'ils étoient affectés des ſentimens que ce diſcours ſuppoſe. Comment la pauvreté de Rome n'eut-elle pas commandé à la richeſſe de Carthage, & conſervé, à cet égard, l'avantage que

preſque toutes les Nations pauvres ont eu ſur les Nations opulentes? N'a-t'on pas vû la frugale Lacédémone triompher de la riche & commerçante Athenes? Les Romains fouler aux pieds les Sceptres d'or de l'Aſie? N'a-t'on pas vû l'Egypte, la Phénicie, Tyr, Sidon, Rhodes, Genes, Veniſe, ſubjuguées, ou du moins humiliées par des Peuples qu'elles appelloient barbares? Et qui ſait ſi on ne verra pas un jour la riche Hollande, moins heureuſe au dedans que la Suiſſe, oppoſer à ſes ennemis une réſiſtance moins opiniâtre? Voilà ſous quel point de vuë le luxe ſe préſente aux Philoſophes qui l'ont regardé comme funeſte aux Nations.

La concluſion de ce que je viens de dire, c'eſt que les hommes, en voyant bien ce qu'ils voyent, en tirant des conſéquences très-juſtes de leurs principes, arrivent cependant à des réſultats ſouvent contradictoires; parce qu'ils n'ont pas dans la mémoire tous les objets de la comparaiſon deſquels doit réſulter la vérité qu'ils cherchent.

Il eſt, je penſe, inutile de dire qu'en préſentant la queſtion du luxe ſous deux aſpects différens, je ne prétends point décider ſi le luxe eſt réellement nuiſible ou

utile aux Etats: il faudroit, pour réſoudre exactement ce problême moral, entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propoſe; j'ai ſeulement voulu prouver, par cet exemple, que, dans les queſtions compliquées & ſur leſquelles on juge ſans paſſions, on ne ſe trompe jamais que par ignorance, c'eſt-à-dire, en imaginant que le côté qu'on voît dans un objet eſt tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.

CHAPITRE IV.

De l'abus des mots.

UNe autre cauſe d'erreur, & qui tient pareillement à l'ignorance, c'eſt l'abus des mots, & les idées peu nettes qu'on y attache. M. Locke a ſi heureuſement traité ce ſujet, que je ne m'en permets l'examen que pour épargner la peine des recherches aux Lecteurs, qui tous n'ont pas l'ouvrage de ce Philoſophe également préſent à l'eſprit.

Deſcartes avoit déjà dit, avant Locke, que les Péripatéticiens, retranchés derriere l'obſcurité des mots, étoient aſſez ſemblables à des aveugles, qui, pour rendre le combat égal, attireroient un homme clairvoyant dans une caverne obſcure: que cet homme, ajoutoit-il, ſache donner du jour à la caverne, qu'il force les Peripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils ſe ſervent; ſon triomphe eſt aſſuré. D'après Deſcartes & Locke, je vais donc prouver qu'en Métaphyſique & en Morale, l'abus des mots & l'igno-

rance de leur vraie ſignification eſt, ſi j'oſe le dire, un labyrinthe où les plus grands génies ſe ſont quelquefois égarés. Je prendrai pour exemples quelques-uns de ces mots qui ont excité les diſputes les plus longues & les plus vives entre les Philoſophes: tels ſont, en Métaphyſiques, les mots de *matiere*, d'*eſpace* & d'*infini*.

L'on a de tout tems & tour-à-tour ſoutenu que la matiere ſentoit ou ne ſentoit pas, & l'on a ſur ce ſujet diſputé très-longuement & très-vaguement. L'on s'eſt aviſé très-tard de ſe demander ſur quoi l'on diſputoit, & d'attacher une idée préciſe à ce mot de *matiere*. Si d'abord l'on en eut fixé la ſignification, on eût reconnu que les hommes étoient, ſi je l'oſe dire, les Créateurs de la matiere, que la matiere n'étoit pas un être, qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps, & qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de matiere que la collection des propriétés communes à tous les corps. La ſignification de ce mot ainſi déterminée, il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir, ſi l'étendue, la ſolidité, l'impénétrabilité étoient les ſeules propriétés communes à tous les corps; & ſi la découverte d'une force, telle, par exem-

ple, que l'attraction, ne pouvoit pas faire ſoupçonner que les corps euſſent encore quelques propriétés inconnues, telle que la faculté de ſentir, qui ne ſe manifeſtant que dans les corps organiſés des animaux, pouvoit être cependant commune à tous les individus. La queſtion réduite à ce point, on eût alors ſenti que, s'il eſt à la rigueur, impoſſible de démontrer que tous les corps ſoient abſolument inſenſibles, tout homme, qui n'eſt pas, ſur ce ſujet, éclairé par révélation, ne peut décider la queſtion qu'en calculant & comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opinion contraire.

Pour terminer cette diſpute, il n'étoit donc point néceſſaire de bâtir différens ſyſtêmes du monde, de ſe perdre dans la combinaiſon des poſſibilités, & de faire ces efforts prodigieux d'eſprit qui n'ont abouti & n'ont dû réellement aboutir qu'à des erreurs plus ou moins ingénieuſes. En effet (qu'il me ſoit permis de le remarquer ici), s'il faut tirer tout le parti poſſible de l'obſervation, il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne, & avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore ſavoir.

Inſtruits par les erreurs des grands hom-

mes, qui nous ont précédés, nous devons ſentir que nos obſervations multipliées & raſſemblées ſuffiſent à peine pour former quelques-uns de ces ſyſtêmes partiels renfermés dans le ſyſtême général; que c'eſt des profondeurs de l'imagination qu'on a juſqu'à préſent tiré celui de l'Univers; & que, ſi l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des Pays éloignés de nous, les Philoſophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du ſyſtême du monde. Avec beaucoup d'eſprit & de combinaiſons, ils ne débiteront jamais que des fables, juſqu'à ce que le tems & le hazard leur aient donné un fait général auquel tous les autres puiſſent ſe rapporter.

Ce que j'ai dit du mot de *matiere*, je le dis de celui d'*eſpace*; la plûpart des Philoſophes en ont fait un être, & l'ignorance de la ſignification de ce mot a donné lieu à de longues diſputes (*a*). Ils les auroient abregées, s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot: ils ſeroient alors convenus que l'eſpace, conſideré abſtractivement, eſt le pur néant; que l'eſpace, conſideré dans les corps, eſt ce qu'on ap-

(*a*) Voiez les diſputes de Clarcke & de Leibnitz.

pelle l'étendue; que nous devons l'idée de vuide, qui compoſe en partie l'idée d'eſpace, à l'intervalle apperçu entre deux montagnes élevées; intervalle qui, n'étant occupé que par l'air, c'eſt-à-dire, par un corps qui d'une certaine diſtance ne fait ſur nous aucune impreſſion ſenſible, a dû nous donner une idée du vuide, qui n'eſt autre choſe que la poſſibilité de nous repréſenter des montagnes éloignées les unes des autres, ſans que la diſtance qui les ſépare ſoit remplie par aucun corps.

A l'égard de l'idée de l'*infini*, renfermée encore dans l'idée de l'*eſpace*, je dis que nous ne devons cette idée de l'infini qu'à la puiſſance qu'un homme placé dans une plaine a d'en reculer toujours les limites, ſans qu'on puiſſe, à cet égard, fixer le terme où ſon imagination doive s'arrêter : L'*abſence de bornes* eſt donc, en quelque genre que ce ſoit, la ſeule idée que nous puiſſions avoir de l'infini. Si les Philoſophes, avant que d'établir aucune opinion ſur ce ſujet, avoient déterminé la ſignification de ce mot d'*infini*, je crois que, forcés d'adopter la définition ci-deſſus, ils n'auroient pas perdu leur tems à des diſputes frivoles. C'eſt à la fauſſe Philoſophie des ſiécles précédens qu'on doit principa-

lement attribuer l'ignorance groſſiere où nous ſommes de la vraie ſignification des mots: Cette Philoſophie conſiſtoit preſque entiérement dans l'art d'en abuſer. Cet art, qui faiſoit toute la ſcience des Scholaſtiques, confondoit toutes les idées; & l'obſcurité qu'il jettoit ſur toutes les expreſſions, ſe répandoit généralement ſur toutes les ſciences & principalement ſur la morale.

Lorſque le célébre Mr. de la Rochefoucault dit que l'amour propre eſt le principe de toutes nos actions, combien l'ignorance de la vraie ſignification de ce mot *amour propre* ne ſouleva-t'elle pas de gens contre cet illuſtre Auteur? On prit l'amour propre pour orgueil & vanité; & l'on s'imagina, en conſéquence, que Mr. de la Rochefoucault plaçoit dans le vice la ſource de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'appercevoir que l'amour propre, ou l'amour de ſoi, n'étoit autre choſe qu'un ſentiment gravé en nous par la nature; que ce ſentiment ſe transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu, ſelon les goûts & les paſſions qui l'animoient, & que l'amour propre, différemment modifié, produiſoit également l'orgueil & la modeſtie.

La connoiſſance de ces idées auroit préſervé Mr. de la Rochefoucault du reproche tant répété qu'il voyoit l'humanité trop en noir; il l'a connuë telle qu'elle eſt. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de preſque tous les hommes à notre égard, eſt un ſpectacle affligeant pour notre vanité; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils ſont: s'irriter contre les effets de leur amour propre, c'eſt ſe plaindre des giboulées du Printems, des ardeurs de l'Eté, des pluies de l'Automne, & des glaces de l'Hiver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu: pour voir leurs défauts ſans aigreur, il faut s'accoûtumer à les leur pardonner, ſentir que l'indulgence eſt une juſtice que la foible humanité eſt en droit d'exiger de la ſageſſe. Or rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine & douce, que la connoiſſance profonde du cœur humain, telle que l'avoit Mr. de la Rochefoucault: auſſi les hommes les plus éclairés ont ils preſque toûjours été les plus indulgens. Que de maximes d'humanité répanduës dans leurs Ouvrages! *Vivés*, diſoit Platon, *avec vos inférieurs & vos do-*

meſtiques comme avec des amis malheureux.
„ Entendrai-je toûjours, diſoit un Philo-
„ ſophe Indien, les riches s'écrier, Sei-
„ gneur, frappe quiconque nous dérobe
„ la moindre parcelle de nos biens; tandis
„ que, d'une voix plaintive & les mains
„ étenduës vers le Ciel, le pauvre dit,
„ Seigneur, fais-moi part des biens que
„ tu prodigues au riche; & ſi de plus in-
„ fortunés m'en enlevent une partie, je
„ n'implorerai point ta vengeance, & je
„ conſidérerai ces larcins de l'œil dont on
„ voit, au tems des ſemailles, les Colom-
„ bes ſe répandre dans les Champs pour
„ y chercher leur nourriture.

Au reſte ſi le mot d'amour propre, mal entendu, a ſoulevé tant de petits eſprits contre Mr. de la Rochefoucault, quelles diſputes, plus ſérieuſes encore, n'a point occaſionné le mot de *liberté*? Diſputes qu'on eût facilement terminées, ſi tous les hommes, auſſi amis de la vérité que le P. Malebranche, fuſſent convenus, comme cet habile Théologien, dans ſa *Prémotion phyſique*, que *la liberté étoit un myſtére. Lorſqu'on me pouſſe ſur cette queſtion*, diſoit-il, *je ſuis forcé de m'arrêter tout court.* Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe ſe former une idée nette du mot de *liberté*, pris

dans une ſignification commune : l'homme libre eſt l'homme qui n'eſt ni chargé de fers, ni détenu dans les priſons, ni intimidé, comme l'eſclave, par la crainte des châtimens ; en ce ſens, la liberté de l'homme conſiſte dans l'exercice libre de ſa puiſſance : je dis de ſa puiſſance, parce qu'il ſeroit ridicule de prendre pour une *non-liberté* l'impuiſſance où nous ſommes de percer la nûe comme l'Aigle, de vivre ſous les Eaux comme la Baleine, & de nous faire Roi, Pape, ou Empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté*, pris dans une ſignification commune. Il n'en eſt pas ainſi lorſqu'on applique ce mot de *liberté* à la volonté. Que ſeroit ce alors que la liberté ? On ne pourroit entendre, par ce mot, que le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir une choſe ; mais ce pouvoir ſuppoſeroit qu'il peut y avoir des volontés ſans motifs, & par conſéquent des effets ſans cauſe. Il faudroit donc que nous puſſions également nous vouloir du bien ou du mal ; ſuppoſition abſolument impoſſible. En effet, ſi le deſir du plaiſir eſt le principe de toutes nos penſées & de toutes nos actions, ſi tous les hommes tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent, tou-

tes nos volontés ne ſont donc que l'effet de cette tendance. En ce ſens, on ne peut donc attacher aucune idée nette à ce mot de *liberté*. Mais, dira-t'on, ſi l'on eſt néceſſité à pourſuivre le bonheur partout où on l'apperçoit, du moins ſommes-nous libres ſur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux (*b*)? Oui répondrai-je : mais *libre* n'eſt alors qu'un ſynonyme d'*éclairé*, & l'on ne fait que confondre ces deux notions : ſelon qu'un homme ſaura plus ou moins de procédure & de juriſprudence, qu'il ſera conduit dans ſes affaires par un Avocat plus ou moins habile, il prendra un parti meilleur ou moins bon ; mais, quelque parti

(*b*) Il eſt encore des gens qui regardent la ſuſpenſion d'eſprit comme une preuve de la liberté ; ils ne s'apperçoivent pas que la ſuſpenſion eſt auſſi néceſſaire que la précipitation dans les jugemens : lorſque, faute d'examen, l'on s'eſt expoſé à quelque malheur, inſtruit par l'infortune, l'amour de ſoi doit nous néceſſiter à la ſuſpenſion.

On ſe trompe pareillement ſur le mot *déliberation* : nous croyons délibérer, lorſque nous avons, par exemple, à choiſir entre deux plaiſirs à peu près égaux & preſque en équilibre ; cependant, l'on ne fait alors que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle, entre deux poids, à peu près égaux, le plus peſant emporte un des baſſins de la balance.

qu'il prenne, le désir de son bonheur lui fera toujours choisir le parti qui lui paroîtra le plus convenable à ses intérêts, ses goûts, ses passions, & enfin à ce qu'il regarde comme son bonheur.

Comment pourroit-on philosophiquement expliquer le problême de la liberté? Si, comme Mr. Locke l'a prouvé, nous sommes disciples des amis, des parens, des lectures, & enfin de tous les objets qui nous environnent; il faut que toutes nos pensées & nos volontés soient des effets immédiats, ou des suites nécessaires des impressions que nous avons reçûës.

On ne peut donc se former aucune idée de ce mot de *liberté*, appliqué à la volonté (*c*); il faut la considérer comme

---

(*c*) „ La liberté, disoient les Stoïciens, est une chi-
„ mere. Faute de connoître les motifs, de rassem-
„ bler les circonstances, qui nous déterminent à agir
„ d'une certaine maniere, nous nous croyons libres.
„ Peut-on penser que l'homme ait véritablement le
„ pouvoir de se déterminer? Ne sont-ce pas plutôt
„ les objets extérieurs, combinés de mille façons dif-
„ férentes, qui le poussent & le déterminent? sa vo-
„ lonté est-elle une faculté vague & indépendante,
„ qui agisse sans choix & par caprice? Elle agit, soit
„ en conséquence d'un jugement, d'un acte de l'en-
„ tendement, qui lui représente que telle chose est

plus

un myſtére ; s'écrier avec St. Paul, *O altitudo!* Convenir que la Théologie ſeule peut diſcourir ſur une pareille matiere, & qu'un traité philoſophique de la liberté ne ſeroit qu'un traité des effets ſans cauſe.

On voit quel germe éternel de diſputes & de calamités renferme ſouvent l'ignorance de la vraie ſignification des mots. Sans parler du ſang verſé par les haines & les diſputes théologiques, diſputes preſque toutes fondées ſur un abus de mots, quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-t'elle point produits, & dans quelles erreurs n'a-t'elle point jetté les Nations?

Ces erreurs ſont plus multipliées qu'on ne penſe. On fait ce conte d'un Suiſſe : on lui avoit conſigné une porte des Tuilleries, avec défenſe d'y laiſſer entrer perſonne. Un Bourgeois s'y préſente : *On n'entre point*, lui dit le Suiſſe. *Auſſi*, répond le Bourgeois, *je ne veux point entrer*, *mais*

„ plus avantageuſe à ſes intérêts que toute autre, ſoit „ qu'indépendamment de cet acte les circonſtances „ où un homme ſe trouve l'inclinent, le forcent à „ ſe tourner d'un certain côté : & il ſe flatte alors „ qu'il s'y eſt tourné librement, quoiqu'il n'ait pas „ pû vouloir ſe tourner d'un autre." *Hiſtoire critique de la Philoſophie.*

ſortir ſeulement du Pont-Royal.... Ah s'il s'agit de ſortir, reprend le Suiſſe, *Monſieur, vous pouvez paſſer* (*d*). Qui le croi-

---

(*d*) Lorſqu'on voit un Chancelier avec ſa ſimarre, ſa large perruque & ſon air compoſé, s'il n'eſt point, dit Montaigne, de tableau plus plaiſant à ſe faire que de ſe peindre ce même Chancelier conſommant l'œuvre du mariage; peut-être n'eſt-on pas moins tenté de rire, lorſqu'on voit l'air ſoucieux & la gravité importante avec laquelle certains Viſirs s'aſſeyent au Divan pour opiner & conclure, comme le Suiſſe, *Ah! s'il s'agit de ſortir, Monſieur, vous pouvez paſſer.* Les applications de ce mot ſont ſi faciles & ſi fréquentes, qu'on peut s'en fier à cet égard à la ſagacité des Lecteurs, & les aſſurer qu'ils trouveront par tout des Sentinelles Suiſſes.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce ſujet un fait aſſez plaiſant: c'eſt la réponſe d'un Anglois à un Miniſtre d'Etat. Rien de plus ridicule, diſoit le Miniſtre aux Courtiſans, que la maniere dont ſe tient le Conſeil chez quelques Nations Négres. Repréſentez-vous une Chambre d'Aſſemblée où ſont placées une douzaine de grandes cruches ou jattes à moitié pleines d'eau: c'eſt là que, nuds & d'un pas grave, ſe rendent une douzaine de Conſeillers d'Etat: arrivés dans cette Chambre, chacun ſaute dans ſa cruche; s'y enfonce juſqu'au cou, & c'eſt dans cette poſture qu'on opine & qu'on délibére ſur les affaires d'Etat. Mais vous ne riez pas, dit le Miniſtre au Seigneur le plus près de lui. C'eſt, repondit-il, que je vois tous les jours quelque choſe de plus plaiſant encore. Quoi donc? reprit le Miniſtre. C'eſt un Pays où les cruches ſeules tiennent Conſeil

roit? ce conte eſt l'hiſtoire du Peuple Romain. Ceſar ſe préſente dans la Place publique, il veut s'y faire couronner ; & les Romains, faute d'attacher des idées préciſes au mot de Royauté, lui accordent, ſous le nom d'*Imperator*, la puiſſance qu'ils lui refuſent ſous le nom de *Rex*.

Ce que je dis des Romains peut généralement s'appliquer à tous les Divans & à tous les Conſeils des Princes. Parmi les Peuples, comme parmi les Souverains, il n'en eſt aucun que l'abus des mots n'ait précipité dans quelque erreur groſſiere. Pour échapper à ce piége, il faudroit, ſuivant le Conſeil de Leibnitz, compoſer une Langue philoſophique, dans laquelle on détermineroit la ſignification préciſe de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'entendre, ſe tranſmettre exactement leurs idées; les diſputes, qu'éterniſe l'abus des mots, ſe termineroient; & les hommes, dans toutes les ſciences, ſeroient bientôt forcés d'adopter les mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet ſi utile & ſi déſirable eſt peut-être impoſſible. Ce n'eſt point aux Philoſophes, c'eſt au beſoin qu'on doit l'invention des Langues ; & le beſoin, en ce genre, n'eſt pas difficile à ſatisfaire. En conſéquence, on a d'a-

bord attaché quelques fauſſes idées à certains mots ; enſuite on a combiné, comparé ces idées & ces mots entr'eux ; chaque nouvelle combinaiſon a produit une nouvelle erreur ; ces erreurs ſe ſont multipliées, & en ſe multipliant, ſe ſont tellement compliquées qu'il ſeroit maintenant impoſſible, ſans une peine & un travail infini, d'en ſuivre & d'en découvrir la ſource. Il en eſt des Langues comme d'un calcul algébrique : il s'y gliſſe d'abord quelques erreurs ; ces erreurs ne ſont pas apperçûes ; on calcule d'après ces premiers calculs ; de propoſition en propoſition, l'on arrive à des conſéquences entiérement ridicules. On en ſent l'abſurdité : mais comment retrouver l'endroit où s'eſt gliſſée la premiere erreur ? Pour cet effet, il faudroit refaire & revérifier un grand nombre de calculs ; malheureuſement il eſt peu de gens qui puiſſent l'entreprendre, encore moins qui le veuillent, ſur tout lorſque l'intérêt des hommes puiſſans s'oppoſe à cette vérification.

J'ai montré les vraies cauſes de nos faux jugemens ; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'eſprit ont leur ſource ou dans les paſſions, ou dans l'ignorance, ſoit de certains faits, ſoit de la vraie ſignification de

certains mots. L'erreur n'eſt donc pas eſſentiellement attachée à la nature de l'eſprit humain ; nos faux jugemens ſont donc l'effet de cauſes accidentelles, qui ne ſuppoſent point en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir ; l'erreur n'eſt donc qu'un accident, d'où il ſuit que que tous les hommes ont eſſentiellement l'eſprit juſte.

Ces principes une fois admis, rien ne m'empêche maintenant d'avancer, que *juger*, comme je l'ai déjà prouvé, n'eſt proprement que *ſentir*.

La concluſion générale de ce Diſcours, c'eſt que l'eſprit peut être conſidéré ou comme la faculté productrice de nos penſées ; & l'eſprit, en ce ſens, n'eſt que ſenſibilité & mémoire : ou l'eſprit peut être regardé comme un effet de ces mêmes facultés ; &, dans cette ſeconde ſignification, l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage de penſées, & peut ſe ſubdiviſer dans chaque homme en autant de parties que cet homme a d'idées.

Voilà les deux aſpects ſous leſquels ſe préſente l'eſprit conſidéré en lui-même : examinons maintenant ce que c'eſt que l'eſprit par rapport à la Société.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIETE'.

CHAPITRE PREMIER.

LA *Sçience* n'eſt que le ſouvenir ou des faits ou des idées d'autrui : l'*Eſprit*, diſtingué de la *Sçience*, eſt donc un aſſemblage d'idées neuves quelconques.

Cette définition de l'eſprit eſt juſte ; elle eſt même très-inſtructive pour un Philoſophe : mais elle ne peut être généralement adoptée : il faut au Public une définition qui le mette à portée de comparer les différens eſprits entr'eux, & de juger de leur force & de leur étendue. Or, ſi l'on admettoit la définition que je viens de donner, comment le Public meſureroit-il l'étendue d'eſprit d'un homme? qui donneroit au Public une liſte exacte des

dées de cet homme ? & comment diſtinguer en lui la ſçience & l'eſprit.

Suppoſons que je prétende à la découverte d'une idée déjà connue ; il faudroit que le Public, pour ſavoir ſi je mérite réellement à cet égard le titre de ſecond Inventeur, sût préliminairement ce que j'ai lû, vû & entendu : connoiſſance qu'il ne veut ni ne peut acquérir. D'ailleurs, dans l'hypothéſe impoſſible que le Public pût avoir un dénombrement exact & de la quantité & de l'eſpéce des idées d'un homme, je dis qu'en conſéquence de ce dénombrement, le Public ſeroit ſouvent forcé de placer au rang des génies, des hommes auxquels il ne ſoupçonne pas même qu'on puiſſe accorder le titre d'homme d'eſprit : tels ſont en général tous les Artiſtes.

Quelque frivole que paroiſſe un Art, cet Art cependant eſt ſuſceptible de combinaiſons infinies. Lorſque Marcel, la main appuyée ſur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde, s'écrie tout-à-coup en voyant danſer ſon Ecoliere, *Que de choſes dans un menuet !* il eſt certain que ce Danſeur appercevoit alors, dans la maniere de plier, de relever & d'emboiter ſes

pas, des adreſſes inviſibles aux yeux ordinaires (*a*) & que ſon exclamation n'eſt ridicule que par la trop grande importance miſe à de petites choſes. Or ſi l'art de la danſe renferme un très-grand nombre d'idées & de combinaiſons, qui ſait ſi l'art de la déclamation ne ſuppoſe point, dans l'Actrice qui y excelle, autant d'idées qu'en emploie un Politique pour former un ſyſtême de Gouvernement? Qui peut aſſurer, lorſqu'on conſulte nos bons Romans, que, dans les geſtes, la parure & les diſcours étudiés d'une Coquette parfaite, il n'entre pas autant de combinaiſons & d'idées qu'en exige la découverte de quelque ſyſtême du monde; & qu'en des genres très-différens, la Le Couvreur & Ninon de l'Enclos n'aient eu autant d'eſprit qu'Ariſtote & Solon?

Je ne prétends pas démontrer à la ri-

(*a*) A la démarche, à l'habitude du corps, ce Danſeur prétend connoître le caractere d'un homme. Un étranger ſe préſente un jour dans ſa Salle : *De quel pays êtes-vous?* lui demande Marcel. *Je ſuis Anglois... Vous, Anglois!* lui replique Marcel : *Vous ſeriez de cette Iſle où les Citoyens ont part à l'adminiſtration publique, & ſont une portion de la Puiſſance ſouveraine! Non, Monſieur : ce front baiſſé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'Eſclave titré d'un Electeur.*

gueur la vérité de cette Propoſition ; mais faire ſeulement ſentir que, toute ridicule qu'elle paroiſſe, il n'eſt cependant perſonne qui puiſſe la réſoudre exactement.

Trop ſouvent dupes de notre ignorance, nous prenons pour les limites d'un Art, celles que cette même ignorance lui donne : mais ſuppoſons qu'on pût, à cet égard, détromper le Public ; je dis qu'en l'éclairant, on ne changeroit rien à ſa maniere de juger. Il ne meſurera jamais ſon eſtime pour un art uniquement ſur le nombre plus ou moins grand de combinaiſons néceſſaires pour y réuſſir ; 1°. Parce que le dénombrement en eſt impoſſible à faire ; 2°. Parce qu'il ne doit conſiderer l'eſprit que du point de vue ſous lequel il eſt important de le connoître, c'eſt-à-dire, par rapport à la Société. Or, ſous cet aſpect, je dis que l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage, plus ou moins nombreux, non-ſeulement d'idées neuves, mais encore d'idées intéreſſantes pour le Public ; & que c'eſt moins au nombre & à la fineſſe, qu'au choix heureux de nos idées, qu'on a attaché la réputation d'homme d'eſprit.

En effet, ſi les combinaiſons du jeu des Echecs ſont infinies, ſi l'on n'y peut

exceller ſans en faire un grand nombre; pourquoi le Public ne donne-t'il pas aux grands joueurs d'échecs le titre de grands Eſprits? C'eſt que leurs idées ne lui ſont utiles ni comme agréables ni comme inſtructives, & qu'il n'a par conſéquent nul intérêt de les eſtimer: or l'intérêt (*b*) préſide à tous nos jugemens. Si le Public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention ſuppoſe quelquefois plus de combinaiſons & d'eſprit que la découverte d'une vérité, & s'il eſtime plus Locke que Mallebranche, c'eſt qu'il meſure toujours ſon eſtime ſur ſon intérêt. A quelle autre balance peſeroit-il le mérite des idées des hommes? Chaque particulier juge des choſes & des perſonnes par l'impreſſion agréable ou déſagréable qu'il en reçoit: le Public n'eſt que l'aſſemblage de tous les Particuliers; il ne peut donc jamais prendre que ſon utilité pour regle de ſes jugemens.

Ce point de vue, ſous lequel j'examine l'eſprit, eſt, je crois, le ſeul ſous lequel

(*b*) Le Vulgaire reſtraint communément la ſignification de ce mot *intérêt* au ſeul amour de l'argent; le Lecteur eclairé ſentira que je prens ce mot dans un ſens plus étendu, & que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaiſirs, ou nous ſouſtraire à des peines.

il doive être conſidéré. C'eſt l'unique maniere d'apprécier le mérite de chaque idée, de fixer ſur ce point l'incertitude de nos jugemens, & de découvrir enfin la cauſe de l'étonnante diverſité des opinions des hommes en matiere d'eſprit; diverſité abſolument dépendante de la différence de leurs paſſions, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs ſentimens & par conſéquent de leurs intérêts.

Il ſeroit en effet bien ſingulier que l'intérêt général (*c*) eut mis le prix aux différentes actions des hommes; qu'il leur eût donné des noms de vertueuſes, de vicieuſes, ou de permiſes, ſelon qu'elles étoient utiles, nuiſibles ou indifférentes au Public; & que ce même intérêt n'eut pas été l'unique diſpenſateur de l'eſtime ou du mépris attaché aux idées des hommes.

On peut ranger les idées, ainſi que les actions, ſous trois Claſſes différentes.

Les idées utiles: & prenant cette expreſſion dans le ſens le plus étendu, j'entends, par ce mot, toute idée propre à nous inſtruire ou à nous amuſer.

(*c*) On ſent que je parle ici en qualité de Politique & non de Theologien.

Les idées nuiſibles : ce ſont celles qui font ſur nous une impreſſion contraire.

Les idées indifférentes : je veux dire toutes celles qui, peu agréables en elles-mêmes ou devenues trop familieres, ne font preſque aucune impreſſion ſur nous. Or, de pareilles idées n'ont preſque point d'exiſtence, & ne peuvent, pour ainſi dire, porter qu'un inſtant le nom d'indifférentes; leur durée & leur ſucceſſion, qui les rend ennuyeuſes, les fait bientôt rentrer dans la Claſſe des idées nuiſibles.

Pour faire ſentir combien cette maniere de conſidérer l'eſprit eſt féconde en vérités, je ferai ſucceſſivement l'application des Principes que j'établis, aux actions & aux idées des hommes; & je prouverai qu'en tout tems, en tout lieu, tant en matiere de morale qu'en matiere d'eſprit, c'eſt l'intérêt perſonnel qui dicte le jugement des Particuliers, & l'intérêt général qui dicte celui des Nations : qu'ainſi c'eſt toûjours de la part du Public comme des Particuliers, l'amour ou la reconnoiſſance qui loue, la haine ou la vengeance qui mépriſe.

Pour démontrer cette vérité, & faire appercevoir l'exacte & perpétuelle reſſemblance de nos manieres de juger, ſoit

les actions, soit les idées des hommes, je considérerai la probité & l'esprit à différens égards, & rélativement 1°. à un Particulier, 2°. à une petite Société, 3°. à une Nation, 4°. aux differens Siécles & aux différens Pays, 5°. à l'Univers entier : & prenant toûjours l'expérience pour guide dans mes recherches, je montrerai que, sous chacun de ses points de vûe, l'intérêt est l'unique juge de la probité & de l'esprit.

CHAPITRE II.

De la probité, par rapport à un Particulier.

CE n'eſt point la vraie probité, c'eſt-à-dire, la probité par rapport au Public dont il s'agit dans ce Chapitre; mais ſimplement de la probité conſidérée relativement à chaque particulier.

Sous ce point de vue, je dis que chaque Particulier n'appelle *probité*, dans autrui, que l'habitude, des actions qui lui ſont utiles : je dis l'habitude, parceque ce n'eſt point une ſeule action honnête, non plus qu'une ſeule idée ingénieuſe, qui nous obtiennent le titre de vertueux ou de ſpirituel; on ſait qu'il n'eſt point d'avare qui ne ſe ſoit une fois montré généreux, de libéral qui n'ait été une fois avare, de fripon qui n'ait fait une bonne action, de ſtupide qui n'ait dit un bon mot, & d'homme enfin qui, ſi l'on rapproche certaines actions de ſa vie, ne paroiſſe doué de toutes les vertus & de tous les vices contraires. Plus de conſéquence dans la conduite des hommes ſuppoſeroit en eux

une continuité d'attention dont ils ſont incapables ; ils ne different les uns des autres que du plus au moins. L'homme abſolument conſéquent n'exiſte point encore ; & c'eſt pourquoi rien de parfait ſur la terre, ni dans le vice, ni dans la vertu.

C'eſt donc à l'habitude des actions qui lui ſont utiles, qu'un Particulier donne le nom de probité ; je dis des actions, parce qu'on n'eſt point juge des intentions. Comment le ſeroit on ? Une action n'eſt preſque jamais l'effet d'un ſentiment ; nous ignorons ſouvent nous-mêmes les motifs qui nous déterminent. Un homme opulent enrichit un homme eſtimable & pauvre ; il fait ſans doute une bonne action ; mais cette action eſt-elle uniquement l'effet du deſir de faire un heureux ? La pitié, l'eſpoir de la reconnoiſſance, la vanité même ; tous ces divers motifs, ſéparés ou réunis, ne peuvent-ils pas, à ſon inſçû, l'avoir déterminé à cette action louable ? Or, ſi le plus ſouvent l'on ignore ſoi-même les motifs de ſon bienfait, comment le Public les appercevroit-il ? Ce n'eſt donc que par les actions des hommes que le Public peut juger de leur probité.

Je conviens que cette maniere de juger eſt encore fautive. Un homme a, par exem-

ple, vingt dégrés de paſſion pour la vertu, mais il aime; il a trente dégrés d'amour pour une femme, & cette femme en veut faire un aſſaſſin : dans cette hypothéſe, il eſt certain que cet homme eſt plus près du forfait que celui qui, n'aiant que dix dégrés de paſſion pour la vertu, n'aura que cinq dégrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que, de deux hommes, le plus honnête dans ſes actions eſt quelquefois le moins paſſionné pour la vertu.

Auſſi tout Philoſophe convient que la vertu des hommes dépend infiniment des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés. On n'a que trop ſouvent vu des hommes vertueux céder à un enchaînement malheureux d'évenemens bizarres. Celui qui, dans toutes les ſituations poſſibles, répond de ſa vertu, eſt un impoſteur ou un imbécille dont il faut également ſe défier.

Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce mot de *Probité*, conſiderée par rapport à chaque particulier; il faut, pour s'aſſurer de la juſteſſe de cette définition, avoir recours à l'obſervation; elle nous apprend qu'il eſt des hommes auxquels un heureux naturel, un deſir vif de la

gloire & de l'eſtime, inſpirent pour la juſtice & la vertu le même amour que les hommes ont communément pour les grandeurs & les richeſſes. Les actions perſonnellement utiles à ces hommes vertueux ſont les actions juſtes, conformes à l'intérêt général, ou qui du moins ne lui ſont pas contraires.

Ces hommes ſont en ſi petit nombre, que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'humanité. La claſſe la plus nombreuſe, & qui compoſe à elle ſeule preſque tout le genre humain, eſt celle où les hommes, uniquement attentifs à leurs intérêts, n'ont jamais porté leurs regards ſur l'intérêt général. Concentrés, pour ainſi dire, dans leur bien-être (*a*), ces hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur ſont perſonnellement utiles.

(*a*) Notre haine ou notre amour eſt un effet du bien & du mal qu'on nous fait : *il n'eſt*, dit Hobbes, *dans l'état des ſauvages, d'homme méchant que l'homme robuſte ; & dans l'état policé, que l'homme en crédit.* Le Puiſſant, pris en ces deux ſens, n'eſt cependant pas plus mechant que le foible ; Hobbes le ſentoit ; mais il ſavoit auſſi qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la mechanceté eſt à redouter. On rit de la colere & des coups d'un enfant, il n'en paroît ſouvent que plus joli ; mais on s'irrite contre l'homme fort, ſes coups bleſſent, on le traite de brutal.

Un Juge abſout un coupable, un Miniſtre éléve aux honneurs un ſujet indigne; l'un & l'autre ſont toûjours juſtes, au dire de leurs protégés : mais que le Juge puniſſe; que le Miniſtre refuſe, ils ſeront toûjours injuſtes aux yeux du criminel & du diſgracié.

Si les Moines, chargés ſous la premiere race d'écrire la vie de nos Rois, ne donnerent que la vie de leurs bienfaiteurs; s'ils ne déſignerent les autres regnes que par ces mots NIHIL FECIT; & s'ils ont donné le nom de *Rois fainéants* à des Princes très eſtimables; c'eſt qu'un Moine eſt un homme, & que tout homme ne prend dans ſes jugemens conſeil que de ſon intérêt.

Les Chrétiens, qui donnoient avec juſtice le nom de barbarie & de crime aux cruautés qu'exerçoient ſur eux les Païens, ne donnerent-ils pas le nom de zèle aux cruautés qu'ils exercerent à leur tour ſur ces mêmes Païens ? Qu'on examine les hommes, on verra qu'il n'eſt point de crime qui ne ſoit mis au rang des actions honnêtes par les ſociétés auxquelles ce crime eſt utile, ni d'action utile au public qui ne ſoit blâmée de quelque ſociété particuliere à qui cette même action eſt nuiſible.

Quel homme, en effet, s'il ſacrifie l'orgueil de ſe dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai, & s'il ſonde, avec une attention ſcrupuleuſe tous les replis de ſon ame, ne s'appercevra pas que c'eſt uniquement à la maniere différente dont l'intérêt perſonnel ſe modifie, que l'on doit ſes vices & ſes vertus (*b*)? que tous les hommes ſont mus par la même force ? que tous tendent également à leur bonheur ? que c'eſt la diverſité des paſſions & des goûts, dont les uns ſont con-

---

(*b*) L'homme humain eſt celui pour qui la vûe du malheur d'autrui eſt une vûe inſupportable; & qui, pour s'arracher à ce ſpectacle, eſt, pour ainſi dire, forcé de ſecourir le malheureux. L'homme inhumain, au contraire, eſt celui pour qui le ſpectacle de la miſere d'autrui eſt un ſpectacle agréable; c'eſt pour prolonger ſes plaiſirs qu'il refuſe tout ſecours aux malheureux. Or ces deux hommes ſi différens tendent cependant tous deux à leur plaiſir, & ſont mus par le même reſſort. Mais, dira-t'on, ſi l'on fait tout pour ſoi, l'on ne doit donc point de reconnoiſſance à ſes bienfaiteurs? Du moins, répondrai-je, le bienfaiteur n'eſt il pas en droit d'en exiger; autrement, ce ſeroit un contract & non un don qu'il auroit fait. *Les Germains*, dit Tacite, *ſont & reçoivent des préſens, & n'exigent ni ne donnent aucune marque de reconnoiſſance.* C'eſt en faveur des malheureux, & pour multiplier le nombre des bienfaiteurs, que le public impoſe, avec raiſon, aux obligés le devoir de la reconnoiſſance.

formes & les autres contraires à l'intérêt public, qui décide de nos vertus & de nos vices? Sans mépriſer le vicieux, il faut le plaindre, ſe féliciter d'un naturel heureux, remercier le Ciel de ne nous avoir donné aucun de ces goûts & de ces paſſions, qui nous euſſent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui. Car enfin on obéit toûjours à ſon intérêt; & délà l'injuſtice de tous nos jugemens, & ces noms de juſte & d'injuſte prodigués à la même action, relativement à l'avantage ou au déſavantage que chacun en reçoit.

Si l'Univers phyſique eſt ſoumis aux loix du mouvement, l'Univers moral ne l'eſt pas moins à celles de l'intérêt. L'intérêt eſt ſur la terre le puiſſant enchanteur qui change aux yeux de toutes les Créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paiſible, qui pâture dans nos plaines, n'eſt-il pas un objet d'épouvante & d'horreur pour ces inſectes imperceptibles qui vivent dans l'épaiſſeur de la pampe des herbes? „ Fuyons, diſent-ils, cet animal „ vorace & cruel, ce monſtre, dont la „ gueule engloutit à la fois & nous & nos „ Cités. Que ne prend-il exemple ſur le Lion „ & le Tigre? Ces animaux bienfaiſans „ ne détruiſent point nos habitations, ils

„ ne ſe répaiſſent point de notre ſang ; „ juſtes vengeurs du crime, ils puniſſent „ ſur le Mouton les cruautés que le Mou- „ ton exerce ſur nous. „ C'eſt ainſi que des intérêts différens métamorphoſent les objets : le Lion eſt à nos yeux l'animal cruel ; à ceux de l'inſecte, c'eſt le Mouton. Auſſi peut-on appliquer à l'Univers moral ce que Leibnitz diſoit de l'Univers phyſique : que ce monde, toûjours en mouvement, offroit à chaque inſtant un phénomene nouveau & différent à chacun de ſes habitans.

Ce principe eſt ſi conforme à l'expérience, que ſans entrer dans un plus long examen, je me crois en droit de conclure que l'intérêt perſonnel eſt l'unique & univerſel appréciateur du mérite des actions des hommes ; & qu'ainſi la probité, par rapport à un particulier, n'eſt, conformément à ma définition, que l'habitude des actions perſonnellement utiles à ce particulier.

CHAPITRE III.

De l'Eſprit par rapport à un Particulier.

TRanſportons maintenant aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions : l'on ſera contraint d'avouer que chaque particulier ne donne le nom d'*Eſprit* qu'à l'habitude des idées qui lui ſont utiles, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables ; & qu'à ce nouvel égard, l'intérêt perſonnel eſt encore le ſeul juge du mérite des hommes.

Toute idée qu'on nous préſente a toûjours quelques rapports avec notre état, nos paſſions ou nos opinions. Or, dans tous ces differens cas, nous priſons d'autant plus une idée, que cette idée nous eſt plus utile. Le Pilote, le Médecin & l'Ingénieur auront plus d'eſtime pour le conſtructeur de Vaiſſeau, le Botaniſte & le Méchanicien, que n'en auront, pour ces mêmes hommes, le Libraire, l'Orfévre & le Maçon, qui leur préféreront toûjours le Romancier, le Deſſinateur & l'Architecte.

Lorſqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriſer nos paſſions ou nos

goûts, les plus eſtimables à nos yeux ſeront, ſans contredit, les idées qui flatteront le plus ces mêmes paſſions ou ces mêmes goûts. (*a*) Une femme tendre fera plus de cas d'un Roman que d'un livre de métaphyſique: un homme tel que Charles XII. préférera l'hiſtoire d'Alexandre à tout autre ouvrage: l'avare ne trouvera certainement d'eſprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer ſon argent au plus gros intérêt.

En fait d'opinions, comme en fait de paſſions, pour eſtimer les idées d'autrui, il faut être intéreſſé à les eſtimer; ſur quoi j'observerai qu'à ce dernier égard les hommes peuvent être mus par deux ſortes d'intérêt.

Il eſt des hommes animés d'un orgueil noble & éclairé, qui, amis du vrai, atta-

(*a*) Pour ſe moquer d'une grande parleuſe, femme d'eſprit d'ailleurs, on s'aviſa de lui préſenter un homme qu'on lui dit être un homme de beaucoup d'eſprit. Cette femme le reçoit à merveilles; mais preſſée de s'en faire admirer, elle ſe met à parler, lui fait cent queſtions différentes, ſans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La viſite faite: *êtes-vous*, lui dit-on, *contente de votre préſenté?* Qu'il eſt charmant! répondit elle, *qu'il a d'eſprit!* A cette exclamation, chacun éclata de rire: ce grand eſprit, c'étoit un muet.

chés à leur ſentiment ſans opiniâtreté, conſervent leur eſprit dans cet état de ſuſpenſion qui y laiſſe une entrée libre aux verités nouvelles : de ce nombre, ſont quelques eſprits philoſophiques, & quelques gens trop jeunes pour s'être formé des opinions & rougir d'en changer : ces deux ſortes d'hommes eſtimeront toûjours, dans les autres, des idées vraies, lumineuſes, & propres à ſatisfaire la paſſion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il eſt d'autres hommes, &, dans ce nombre, je les comprens preſque tous, qui ſont animés d'une vanité moins noble ; ceux-là ne peuvent eſtimer dans les autres que des idées conformes aux leurs (*b*) & propres

---

(*b*) Tous ceux dont l'eſprit eſt borné, décrient ſans ceſſe ceux qui joignent la ſolidité à l'étendue d'eſprit. Ils les accuſent de trop rafiner, & de penſer en tout d'une maniere trop abſtraite. „ Nous n'accorderons ja-„ mais, dit M. Hume, qu'une choſe eſt juſte, lorſ-„ qu'elle paſſe notre foible conception. La différence, „ ajoute cet illuſtre Philoſophe, de l'homme commun „ à l'homme de genie, ſe remarque principalement dans „ le plus ou le moins de profondeur des principes ſur „ leſquels ils fondent leurs idées : avec la plûpart des „ hommes tout jugement eſt particulier ; ils ne portent „ point leurs vûes juſques aux propoſitions univerſel-„ les ; toute idée générale eſt obſcure pour eux.

à juſtifier la haute opinion qu'ils ont tous de la juſteſſe de leur eſprit. C'eſt ſur cette analogie d'idées que ſont fondés leur haine ou leur amour. De-là cet inſtinct ſûr & prompt qu'ont preſque tous les gens médiocres pour connoitre & fuir les gens de mérite : (*c*) de-là cet attrait puiſſant que les gens d'eſprit ont les uns pour les autres; attrait qui les force, pour ainſi dire, à ſe rechercher, malgré le danger que met ſouvent dans leur commerce le deſir commun qu'ils ont de la gloire : de-là cette maniere ſûre de juger du caractere & de l'eſprit d'un homme par le choix de ſes livres & de ſes amis; un ſot, en effet, n'a jamais que de ſots amis : toute liaiſon d'amitié, lorſqu'elle n'eſt pas fondée ſur un intérêt de bienſeance, d'amour, de protection, d'avarice, d'ambition, ou ſur quelqu'autre motif pareil, ſuppoſe toûjours quelque reſſemblance d'idées ou de ſentimens entre deux hommes. Voilà ce qui rapproche des gens d'une condition très-différente : (*d*) voilà pour-

(*c*) Les ſots, s'ils en avoient la puiſſance, banniroient volontiers les gens d'eſprit de leur ſociété; & répéteroient, d'après les Ephéſiens : *ſi quelqu'un excelle parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.*

(*d*) A la Cour, les grands font d'autant plus d'accueil à l'homme d'eſprit, qu'ils en ont eux mêmes davantage.

quoi les Auguſte, les Mécéne, les Scipion, les Julien, les Richelieu & les Condé vivoient familiérement avec les gens d'eſprit, & ce qui a donné lieu au proverbe dont la trivialité atteſte la verité : *Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

L'analogie, ou la conformité des idées & des opinions, doit donc être conſidérée comme la force attractive & répulſive qui éloigne ou rapproche les hommes les uns des autres. (*e*) Qu'on tranſporte à Conſtan-

---

(*e*) Il eſt peu d'hommes, s'ils en avoient le pouvoir, qui n'employaſſent les tourmens pour faire généralement adopter leurs opinions. N'avons nous pas vû de nos jours des gens aſſés fous & d'un orgueil aſſés intolérable pour vouloir exciter le Magiſtrat à ſévir contre l'Ecrivain, qui donnant à la muſique Italienne la préférence ſur la muſique Françoiſe, étoit d'un avis différent du leur? Si l'on ne ſe porte ordinairement à certains excès que dans les diſputes de Réligion; c'eſt que les autres diſputes ne fourniſſent pas les mêmes prétextes ni les mêmes moyens d'être cruel. Ce n'eſt qu'à l'impuiſſance qu'on eſt en général redevable de ſa modération. L'homme humain & moderé eſt un homme très rare. S'il rencontre un homme d'une Réligion différente de la ſienne; c'eſt, dit-il, un homme qui, ſur ces matieres, a d'autres opinions que moi; pourquoi le perſecuterois-je? L'Evangile n'a nulle part ordonné qu'on employât les tortures & les priſons à la converſion des hommes. La vraie

tinople un Philoſophe, qui, n'étant point éclairé par les lumieres de la révélation, ne peut ſuivre que les lumieres de la raiſon; que ce Philoſophe nie la miſſion de Mahomet, les viſions & les prétendus miracles de ce Prophête: qui doute que ceux qu'on appelle les bons Muſulmans n'aient de l'éloignement pour ce philoſophe, ne le regardent avec horreur, & ne le traitent de fou, d'impie & quelquefois même de malhonnête-homme? Envain diroit-il que, dans une pareille religion, il eſt abſurde de croire aux miracles dont on n'eſt pas ſoi-même le témoin, & que, s'il y a toûjours plus à parier pour un menſonge que pour un miracle; (*f*) les croire trop fa-

---

vraie religion n'a jamais dreſſé d'échaffauds; ce ſont quelquefois ſes Miniſtres qui, pour venger leur orgueil bleſſé par des opinions différentes des leurs, ont armé en leur faveur la ſtupide crédulité des peuples & des Princes. Peu d'hommes ont merité l'eloge que les Prêtres Egyptiens font de la Reine Nephté, dans *Sethos*. *Loin d'exciter l'animoſité, la vexation, la perſécution, par les conſeils d'une piété mal entendue; elle n'a*, diſent-ils, *tiré de la religion que des maximes de douceur, elle n'a jamais cru qu'il fût permis de tourmenter les hommes pour honorer les Dieux.*

(*f*) Comment, dans une telle religion, le témoin d'un miracle ne ſeroit-il pas ſuſpect? *Il faut*, dit M. de

cilement, c'eſt moins croire en Dieu qu'aux impoſteurs : en vain repréſenteroit-il que, ſi Dieu eut voulu annoncer la miſſion de Mahomet, il n'eut point fait de ces prodiges ridicules aux yeux de la raiſon la moins exercée. Quelques raiſons que ce Philoſophe apportât de ſon incrédulité, il n'obtiendroit jamais la réputation de ſage & d'honnête, auprès de ces bons Muſulmans, qu'en devenant aſſés imbécille pour croire des choſes abſurdes, ou aſſés faux pour feindre de les croire. Tant il eſt vrai que les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Auſſi ne perſuade-t-on jamais les ſots qu'avec des ſottiſes.

Si le Sauvage du Canada nous préfére aux autres Peuples de l'Europe, c'eſt que nous nous prêtons davantage à ſes mœurs, à ſon genre de vie ; c'eſt à cette complaiſance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un François, lorſqu'il dit : *c'eſt un homme comme moi.*

---

de Fontenelle, *être ſi fort en garde contre ſoi-même pour racon. r un fait, préciſément comme on l'a vû, c'eſt-à-dire, ſans y rien ajouter ou diminuer, que tout homme qui prétend qu'à cet égard il ne s'eſt jamais ſurpris en menſonge, eſt à coup ſûr un menteur.*

En fait de mœurs, d'opinions & d'idées, il paroit donc que c'eſt toûjours ſoi qu'on eſtime dans les autres; & c'eſt la raiſon pour laquelle les Céſar, les Aléxandre & généralement tous les grands hommes ont toûjours eu d'autres grands hommes ſous leurs ordres. Un Prince eſt habile, il prend en main le ſceptre; à peine eſt-il monté ſur le trône, que toutes les places ſe trouvent remplies par des hommes ſupérieurs : le Prince ne les a point formés, il ſemble même les avoir pris au hazard ; mais, forcé de n'eſtimer & de n'élever aux premiers poſtes que des hommes dont l'eſprit ſoit analogue au ſien, il eſt, par cette raiſon, toûjours néceſſité à faire de bons choix. Un Prince, au contraire, eſt peu éclairé: contraint, par cette même raiſon, d'attirer près de lui des gens qui lui reſſemblent, il eſt preſque toûjours néceſſité aux mauvais choix. C'eſt la ſuite de ſemblables Princes qui ſouvent a fait ſubſtituer les plus grandes places de ſots en ſots durant pluſieurs ſiécles. Auſſi les Peuples, qui ne peuvent connoître perſonnellement leur maître, ne le jugent-ils que ſur le talent des hommes qu'il emploie & ſur l'eſtime qu'il a pour les gens de mérite. *Sous un Monar-*

que

que ſtupide, diſoit la Reine Chriſtine, *toute ſa Cour ou l'eſt, ou le devient.*

Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites, & qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On ſait ce mot d'un Cardinal: après la nomination du Pape, ce Cardinal s'approche du Saint Pere, & lui dit: *Vous voilà élû Pape; voici la derniere fois que vous entendrés la verité: ſéduit par les reſpects, vous allés bientôt vous croire un grand homme: ſouvenés-vous qu'avant votre exaltation vous n'étiés qu'un ignorant & un opiniatre. Adieu, je vais vous adorer.* Peu de Courtiſans ſans doute ſont doués de l'eſprit & du courage néceſſaire pour tenir un pareil diſcours; mais la plûpart d'entre-eux, ſemblables à ces Peuples qui tour à tour adorent & foüettent leur idole, ſont en ſecret charmés de voir humilier le maitre auquel ils ſont ſoumis. La vengeance leur inſpire l'éloge qu'ils font de pareils traits, & la vengeance eſt un intérêt. Qui n'eſt point animé d'un intérêt de cette eſpece, n'eſtime & même ne ſent que les idées analogues aux ſiennes: auſſi la baguette, propre à découvrir un mérite naiſſant & inconnu, ne tourne-t-elle & ne doit-elle réellement tourner

qu'entre les mains des gens d'eſprit, parce qu'il n'y a que le lapidaire qui ſe connoiſſe en diamans bruts, & que l'eſprit qui ſente l'eſprit. Ce n'étoit que l'œil d'un Turenne qui, dans le jeune Curchil, pouvoit appercevoir le fameux Malborough.

Toute idée trop étrangère à notre maniere de voir & de ſentir, nous ſemble toûjours ridicule. Le même projet, qui, vaſte & grand, paroîtra cependant d'une exécution facile au grand Miniſtre, ſera traité, par un Miniſtre ordinaire, de fou, d'inſenſé; & ce projet, pour me ſervir de la phraſe uſitée parmi les ſots, ſera renvoyé *à la République de Platon.* Voilà la raiſon pour laquelle, en certains pays, où les eſprits, énervés par la ſuperſtition, ſont pareſſeux & peu capables des grandes entrepriſes, on croit couvrir un homme du plus grand ridicule, lorſqu'on dit de lui : *c'eſt un homme qui veut réformer l'Etat.* Ridicule que la pauvreté, le dépeuplement de ces pays; & par conſéquent la néceſſité d'une reforme, fait, aux yeux des étrangers, retomber ſur les moqueurs. Il en eſt de ces Peuples comme de ces plaiſans ſubalternes (g)

(g) Les Bourgeois opulents ajoutent en deriſion qu'on

qui croient déshonnorer un homme lorſqu'ils diſent de lui, d'un ton ſottement malin : *c'eſt un Romain, c'eſt un eſprit.* Raillerie qui rappellée à ſon ſens précis, apprend ſeulement que cet homme ne leur reſſemble point ; c'eſt-à dire, qu'il n'eſt ni ſot, ni fripon. Combien un eſprit attentif n'entend-il pas, dans les converſations, de ces aveux imbécilles & de ces phraſes abſurdes, qui, réduites à leur ſignification exacte, étonneroient fort ceux qui les emploient ? Auſſi l'homme de mérite doit-il être indifférent à l'eſtime comme au mépris d'un particulier dont l'éloge ou la critique ne ſignifient rien, ſinon que cet homme penſe ou ne penſe pas comme lui. Je pourrois encore, par une infinité d'autres faits, prouver que nous n'eſtimons jamais que les idées analogues aux nôtres ; mais pour conſtater cette verité, il faut l'appuyer ſur des preuves de pur raiſonnement.

---

qu'on voit ſouvent l'homme d'eſprit à la porte du riche, & jamais le riche à la porte de l'homme d'eſprit ! *C'eſt*, repond le Poëte Saadi, *parce que l'homme d'eſprit ſait le prix des richeſſes, & que le riche ignore le prix des lumieres.* D'ailleurs comment la richeſſe eſtimeroit elle la ſcience ? Le ſavant peut apprécier l'ignorant, parce qu'il l'a été dans ſon enfance ; mais l'ignorant ne peut apprecier le ſavant, parce qu'il ne l'a jamais été.

CHAPITRE IV.

De la néceſſité où nous ſommes de n'eſtimer que nous dans les autres.

DEux cauſes également puiſſantes, nous y déterminent; l'une eſt la vanité, & l'autre eſt la pareſſe. Je dis la vanité, parce que le deſir de l'eſtime eſt commun à tous les hommes, non que quelques-uns d'entre eux ne veuillent joindre au plaiſir d'être admiré, le mérite de mépriſer l'admiration; mais ce mépris n'eſt pas vrai, & jamais l'Admirateur n'eſt ſtupide aux yeux de l'admiré: Or, ſi tous les hommes ſont avides d'eſtime, chacun d'eux, inſtruit par l'expérience que ſes idées ne paroîtront eſtimables ou mépriſables aux autres, qu'autant qu'elles ſeront conformes ou contraires à leurs opinions; il s'enſuit qu'inſpiré par ſa vanité, chacun ne peut s'empêcher d'eſtimer dans les autres une conformité d'idées qui l'aſſure de leur eſtime; & de hair en eux une oppoſition d'idées, garant sûr de leur haine ou du moins de leur mépris qu'on doit regarder comme un calmant de la haine.

Mais, dans la ſuppoſition même qu'un homme fit, à l'amour de la verité, le ſacrifice de ſa vanité; ſi cet homme n'eſt point animé du deſir le plus vif de s'inſtruire, je dis que ſa pareſſe ne lui permet d'avoir, pour des opinions contraires aux ſiennes, qu'une eſtime ſur parole. Pour expliquer ce que j'entend *par eſtime ſur parole*, je diſtinguerai deux ſortes d'eſtime.

L'une, qu'on peut regarder comme l'effet ou du reſpect qu'on a pour l'opinion publique (*a*) ou de la confiance qu'on a dans le jugement de certaines perſonnes, & que je nomme *eſtime ſur parole*. Telle eſt celle que certaines gens conçoivent pour des Romans très-médiocres, uniquement parcequ'ils les croient de quelques-uns de nos Ecrivains célebres. Telle eſt

(*a*) Mr. de la Fontaine n'avoit que de cette eſpéce d'eſtime pour la Philoſophie de Platon. Mr. de Fontenelle rapporte à ce ſujet qu'un jour la Fontaine lui dit : *Avouez, que ce Platon étoit un grand Philoſophe.... Mais, lui trouvez-vous des idées bien nettes?* lui répondit Fontenelle. *Oh! non : il eſt d'une obſcurité impénétrable... Ne trouvez-vous pas qu'il ſe contredit? Oh! vraiment*, reprit la Fontaine, *ce n'eſt qu'un Sophiſte.* Puis tout à coup oubliant les aveux qu'il venoit de faire : *Platon*, reprit-il, *place ſi bien ſes Perſonnages? Socrate étoit ſur le Pyrée lorſqu'Alcibiades la tête couronnée de fleurs,... Oh! ce Platon étoit un grand Philoſophe.*

encore l'admiration qu'on a pour les Descartes & les Newton; admiration qui dans la plûpart des hommes, eſt d'autant plus enthouſiaſte qu'elle eſt moins éclairée; ſoit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies, leurs admirateurs reſpectent, en cette idée, l'ouvrage de leur imagination; ſoit qu'en s'établiſſant juges du merite d'un homme tel que Newton, ils croient s'aſſocier aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette ſorte d'eſtime, dont notre ignorance nous force ſouvent à faire uſage, eſt, par-là même, la plus commune. Rien de ſi rare que de juger d'après ſoi.

L'autre eſpece d'eſtime eſt celle qui, indépendante de l'opinion d'autrui, nait uniquement de l'impreſſion que font ſur nous certaines idées, & que, par cette raiſon, j'appelle *eſtime ſentie*, la ſeule véritable & celle dont il s'agit ici. Or, pour prouver que la pareſſe ne nous permet d'accorder cette ſorte d'eſtime qu'aux idées analogues aux nôtres, il ſuffit de remarquer que c'eſt, comme le prouve ſenſiblement la Géometrie, par l'Analogie & les rapports ſécrets que les idées déjà connues ont avec les idées inconnues, qu'on parvient à la connoiſſance de ces derniers; & que c'eſt en ſuivant la pro-

greſſion de ces Analogies, qu'on peut s'élever au dernier terme d'une Sçience. D'où il ſuit que des idées, qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres, ſeroient pour nous des idées inintelligibles. Mais, dira-t-on, il n'eſt point d'idées qui n'aient néceſſairement entr'elles quelque rapport, ſans lequel elles ſeroient univerſellement inconnues. Oui, mais ce rapport peut être immédiat ou éloigné : lorſqu'il eſt immédiat, le foible deſir que chacun a de s'inſtruire, le rend capable de l'attention que ſuppoſe l'intelligence de pareilles idées : mais s'il eſt éloigné, comme il l'eſt preſque toujours, lorſqu'il s'agit de ces opinions qui ſont le réſultat d'un grand nombre d'idées & de ſentimens differens, il eſt évident qu'à moins qu'on ne ſoit animé d'un deſir vif de s'inſtruire, & qu'on ne ſe trouve dans une ſituation propre à ſatisfaire ce deſir, la pareſſe ne nous permettra jamais de concevoir, ni par conſéquent d'avoir d'*eſtime ſentie* pour des opinions trop contraires aux nôtres.

Peu d'hommes ont le loiſir de s'inſtruire. Le pauvre, par exemple, ne peut ni refléchir, ni examiner; il ne reçoit la vérité, comme l'erreur, que par préjugé : occupé d'un travail journalier, il ne peut

s'élever à une certaine ſphere d'idées ; auſſi préfére-t'il la Bibliotheque bleue aux écrits de St. Réal, de la Rochefoucault & du Cardinal de Retz.

Auſſi dans ces jours de réjouiſſances pupliques où le Spectacle s'ouvre *gratis*, les Comédiens, ayant alors d'autres Spectateurs à amuſer, donneront plutôt *Dom Japhet* & *Pourceaugnac*, qu'*Héraclius* & le *Miſantrope*. Ce que je dis du Peuple, peut s'appliquer à toutes les différentes Claſſes d'hommes. Les gens du monde ſont diſtraits par mille affaires & mille plaiſirs ; les Ouvrages philoſophiques ont auſſi peu d'analogie avec leur eſprit, que le *Miſantrope* avec l'eſprit du Peuple. Auſſi préféreront-ils en général la lecture d'un Roman à celle de Locke. C'eſt par ce même Principe des Analogies qu'on explique comment les Savans & même les gens d'eſprit ont donné à des Auteurs moins eſtimés la préférence ſur ceux qui le ſont davantage. Pourquoi Malherbe préferoit-il Stace à tout autre Poëte ? Pourquoi Heinſius (*b*) & Corneille faiſoient-ils plus de

(*b*) „ Lucain, diſoit Heinſius, eſt à l'égard des au-
„ tres Poëtes ce qu'un cheval ſuperbe & henniſſant fiére-

cas de Lucain que de Virgile? Par quelle raiſon Adrien préféroit-il l'éloquence de Caton à celle de Cicéron? Pourquoi Scaliger (*c*) regardoit-il Homere & Horace comme fort inférieurs à Virgile & à Juvenal? C'eſt que l'eſtime plus ou moins grande qu'on a pour un Auteur, dépend de l'Analogie plus ou moins grande que ſes idées ont avec celles de ſon Lecteur.

Que, dans un ouvrage manuſcrit, & ſur lequel on n'a aucune prévention, l'on charge, ſéparement, dix hommes d'eſprit de marquer les morceaux qui les auront le plus frappés : je dis que chacun d'eux ſoulignera des endroits différens; & que, ſi l'on confronte enſuite les endroits approuvés avec l'eſprit & le caractere de chaque Approbateur, on ſentira que chacun d'eux n'a loué que les idées analogues à ſa maniere de voir & de ſentir; & que l'eſprit eſt, ſi j'oſe le dire, une corde qui ne frémit qu'à l'uniſſon.

„ fiérement eſt à l'égard d'une troupe d'ânes, dont „ la voix ignoble décéle le goût qu'ils ont pour la „ ſervitude."

(*c*) Scaliger cite comme déteſtable la dixſeptiéme Ode du quatriéme livre d'Horace, que Heinſius cite comme un Chef-d'œuvre de l'Antiquité.

Si le ſavant Abbé de Longuerue, comme il le diſoit lui-même, n'avoit rien retenu des ouvrages de St. Auguſtin, ſinon que le cheval de Troie étoit une machine de guerre; & ſi, dans le Roman de Cléopatre, un Avocat célebre ne voyoit rien d'intéreſſant que les nullités du mariage d'Eliſe avec Artaban; il faut avouer que la ſeule différence qui ſe trouve à cet égard entre les Savans ou les gens d'eſprit, & les hommes ordinaires, c'eſt que les premiers, ayant un plus grand nombre d'idées, leur ſphere d'analogies eſt beaucoup plus étendue. S'agit il d'un genre d'eſprit très différent du ſien? Pareil en tout aux autres hommes, l'homme d'eſprit n'eſtime que les idées analogues aux ſiennes. Que l'on raſſemble un Newton, un Quinaut, un Machiavel; qu'on ne les nomme point, & qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre cette eſpéce d'eſtime, que j'appelle *eſtime ſur parole*, on verra qu'après avoir réciproquement, mais inutilement, eſſayé de communiquer leurs idées, Newton regardera Quinaut comme un Rimailleur inſupportale, celui ci prendra Newton pour un faiſeur d'Almanachs, tous deux regarderont Machiavel comme un Politique du Palais-

Royal ; & tous trois enfin, ſe traitant réciproquement d'eſprits médiocres, ſe vengeront, par un mépris réciproque, de l'ennuy mutuel qu'ils ſe ſeront procuré.

Or, ſi les hommes ſupérieurs, entiérement abſorbés dans leur genre d'étude, ne peuvent avoir *d'eſtime ſentie* pour un genre d'eſprit trop différent du leur ; tout Auteur, qui donne au public des idées nouvelles, ne peut donc eſpérer d'eſtime que de deux ſortes d'hommes ou des jeunes gens, qui n'ayant point adopté d'opinions, ont encore le déſir & le loiſir de s'inſtruire ; ou de ceux dont l'eſprit, ami de la verité & analogue à celui de l'Auteur, ſoupçonne déja l'exiſtence des idées qu'il lui préſente. Ce nombre d'hommes eſt toûjours très-petit: voila ce qui retarde les progrès de l'eſprit humain, & pourquoi chaque vérité eſt toûjours ſi lente à ſe dévoiler aux yeux de tous.

Il réſulte de ce que je viens de dire, que la plûpart des hommes, ſoumis à la pareſſe, ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont *d'eſtime ſentie* que pour cette eſpece d'idées ; & de là cette haute opinion que chacun eſt, pour ainſi dire, forcé d'avoir ſoi-même : opinion que les Moraliſtes n'euſſent peut être point at-

tribuée à l'orgueil, s'ils eussent eu une connoissance plus approfondie des principes ci-dessus établis. Ils auroient alors senti que dans la solitude, le saint respect & l'admiration profonde dont on se sent quelquefois pénétré pour soi-même, ne peut être que l'effet de la nécessité où nous sommes de nous estimer préferablement aux autres.

Comment n'auroit-on pas de soi la plus haute idée? Il n'est personne qui ne changeât d'opinions s'il croioit ses opinions fausses. Chacun croit donc penser juste, & par conséquent beaucoup mieux que ceux dont les idées sont contraires aux siennes. Or s'il n'est pas deux hommes dont les idées soient exactement semblables, il faut nécessairement que chacun en particulier croie mieux penser que tout autre. (*d*) La Duchesse de la Fer-

(*d*) L'expérience nous apprend que chacun met au rang des esprits faux & des mauvais livres, tout homme & tout ouvrage qui combat ses opinions; qu'il voudroit imposer silence à l'homme, & supprimer l'ouvrage. C'est un avantage que des orthodoxes peu éclairés ont quelquefois donné sur eux aux hérétiques. Si dans un procès, disent ces derniers, une partie défendoit à l'autre de faire imprimer des factums pour soutenir son droit, ne regarderoit-on pas cette violence de l'une des parties comme une preuve de l'injustice de sa cause?

té disoit un jour à Madame de Staal : *Il faut l'avouer, ma chere amie, je ne trouve que moi qui aie toûjours raison.* (*e*) Ecoutons le Talapoin, le Bonze, le Bramine, le Guebre, le Grec, l'Iman, le Marabou: lorsque dans l'assemblée du Peuple, ils prêchent les uns contre les autres, chacun d'eux ne dit-il pas comme la Duchesse de la Ferté : *Peuples je vous l'assure, moi seul j'ai toûjours raison.* Chacun se croit donc un esprit supérieur, & les sots ne sont pas ceux qui s'en croient le moins : (*f*) c'est ce qui a donné lieu au conte des quatre Marchands qui viennent, en foire, vendre de la beauté, de la naissance, des dignités & de l'esprit, & qui trouvent tous

---

(*e*) Voyez les *mémoires de Madame de Staal.*

(*f*) Quelle présomption, disent les gens médiocres, que celle de ceux qu'on appelle les gens d'esprit ! Quelle superiorité ne se croient-ils pas sur les autres hommes ? Mais leur repondroit-on, le Cerf qui se vanteroit d'être le plus vite des Cerfs, seroit sans doute un orgueilleux ; mais, sans blesser la modestie, il pourroit pourtant dire qu'il court mieux que la tortue. Vous êtes la tortue; vous n'avés ni lû, ni médité: comment pourriez-vous avoir tant d'esprit qu'un homme qui s'est donné beaucoup de peine pour acquérir des connoissances? Vous l'accusez de présomption : & c'est vous, qui, sans étude & sans réflexion, voulés marcher son égal. A votre avis, qui des deux est présomptueux ?

le débit de leur marchandiſe, à l'exception du dernier qui ſe retire ſans étrenner.

Mais dira-t-on, on voit quelques gens reconnoître dans les autres plus d'eſprit qu'en eux. Oüi, repondrai-je, on voit des hommes en faire l'aveu; & cet aveu eſt d'une belle ame: cependant ils n'ont, pour celui qu'ils avouent leur ſupérieur, qu'une *eſtime ſur parole*; ils ne font que donner à l'opinion publique la préférence ſur la leur, & convenir que ces perſonnes ſont plus eſtimées; ſans être intérieurement convaincus qu'elles ſoient plus eſtimables. (g)

Un homme du monde conviendra, ſans peine, qu'il eſt en géométrie fort inferieur aux Fontaine, aux Dalembert, aux Clai-

(g) En poëſie, Fontenelle ſeroit, ſans peine, convenu de la ſupériorité du génie de Corneille ſur le ſien; mais il ne l'auroit pas ſentie. Je ſuppoſe, pour s'en convaincre, qu'on eût prié ce même Fontenelle de donner, en fait de poëſie, l'idee qu'il s'étoit formée de la perfection: il eſt certain qu'il n'auroit, en ce genre, propoſé d'autres regles fines que celles qu'il avoit lui même auſſi bien obſervees que Corneille; qu'il devoit donc ſe croire interieurement auſſi grand poëte que qui que ce fût; & qu'en s'avouant inferieur à Corneille, il ne faiſoit, par conſéquent, que ſacrifier ſon ſentiment à celui du public. Peu de gens ont le courage d'avouer que c'eſt pour eux qu'ils ont le plus de l'eſpece d'eſtime que j'appelle *ſentie*.

raut, aux Euler; que dans la poëſie il le cede aux Moliere, aux Racine, aux Voltaire: mais je dis en même tems que cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre, qu'il reconnoitra plus de ſupérieurs en ce même genre; & que d'ailleurs il ſe croira tellement dedommagé de la ſuperiorité qu'ont ſur lui les hommes que je viens de citer, ſoit en cherchant à trouver de la frivolité dans les Arts & les Sçiences, ſoit par la varieté de ces connoiſſances, le bon ſens, l'uſage du monde, ou par quelque autre avantage pareil; que tout peſé, il ſe croira auſſi eſtimable que qui que ce ſoit. (*b*)

Mais, ajoutera-t'on, comment imaginer qu'un homme qui par exemple, remplit les petits offices de la magiſtrature, puiſſe ſe croire autant d'eſprit que Corneille? Il eſt vrai, repondrai je, qu'il ne mettra per-

---

(*b*) On ſe loue de tout; les uns vantent leur ſtupidité ſous le nom de bons ſens; d'autres louent leur beauté; quelques-uns enorgueillis de leurs richeſſes, mettent ces dons du hazard ſur le compte de leur eſprit & de leur prudence; la femme qui compte le ſoir avec ſon Cuiſinier, ſe croit auſſi eſtimable qu'un Savant. Il n'eſt pas juſqu'à l'imprimeur d'*infolio* qui ne mepriſe l'imprimeur de *Romans*, & qui ne ſe croie auſſi ſupérieur au dernier que l'*infolio* l'eſt en maſſe à la brochure.

ſonne à cet égard dans ſa confidence: cependant, lorſque, par un examen ſcrupuleux, l'on a découvert de combien de ſentimens d'orgueil nous ſommes journellement affectés, ſans nous en appercevoir, & par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à ſoi-même & aux autres la profonde eſtime qu'on a pour ſon eſprit, on ſent que le ſilence de l'orgueil n'en prouve point l'abſence. Suppoſons, pour ſuivre l'exemple ci-deſſus rapporté, qu'au ſortir de la Comédie le hazard raſſemble trois Praticiens; qu'ils viennent à parler de Corneille; tous trois, peut-être, s'écrieront à la fois, que Corneille eſt le plus grand génie du monde: cependant, ſi pour ſe décharger du poid importun de l'eſtime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille eſt à la verité un grand homme, mais dans un genre frivole; il eſt certain, ſi l'on en juge par le mépris que certaines gens affectent pour la Poéſie, que les deux autres Praticiens pourroient ſe ranger à l'avis du premier: puis de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la Poéſie: l'art de la procedure, diroit un autre, a bien ſes ruſes, ſes fineſſes & ſes combinaiſons, comme tout autre art: vraiment, répondrois

le troiſiéme, il n'eſt point d'art plus difficile. Or dans l'hypotheſe très-admiſſible, que, dans cet art ſi difficile, chacun de ces Praticiens ſe crût le plus habile; ſans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot, le réſultat de cette converſation ſeroit que chacun d'eux ſe croiroit autant d'eſprit que Corneille. Nous ſommes, par la vanité & ſur tout par l'ignorance, tellement néceſſités à nous eſtimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art eſt celui que chaque artiſte regarde comme le premier après lui. Du tems de Thémiſtocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du ſiecle préſent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les Capitaines, après la bataille de Salamine, aiant été obligés de declarer, par des billets pris ſur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire, chacun s'y donnant la premiere part, adjugea la ſeconde à Thémiſtocle; & le peuple crut alors devoir décerner la premiere recompenſe à celui que chacun des Capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Il eſt donc certain que chacun a néceſſairement de ſoi la plus haute idée, & qu'en

conſéquence, on n'eſtime jamais dans autrui que ſon image & ſa reſſemblance.

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit conſideré par rapport à un particulier, c'eſt que l'eſprit n'eſt que l'aſſemblage des idées intereſſantes pour ce particulier, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables : d'où il ſuit que l'intérêt perſonnel, comme je m'étois propoſé de le montrer, eſt, en ce genre, le ſeul juge du mérite des hommes.

CHAPITRE V.

De la probité, par rapport à une Société particuliere.

SOus ce point de vue, je dis que la probité n'eſt que l'habitude plus ou moins grande des actions particulierement utiles à cette petite Société. Ce n'eſt pas que certaines Sociétés vertueuſes ne paroiſſent ſouvent ſe dépouiller de leur propre intérêt, pour porter ſur les actions des hommes des jugemens conformes à l'intérêt public ; mais elles ne font alors que ſatisfaire la paſſion qu'un orgueil éclairé leur donne pour la vertu ; & par conſéquent, qu'obéir, comme tout autre Société, à la loi de l'intérêt perſonnel. Quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuſes ? il lui eſt auſſi impoſſible d'aimer le bien pour le bien, que d'aimer le mal pour le mal (*a*).

(*a*) Les déclamations continuelles des Moraliſtes contre la méchanceté des hommes, prouvent le peu de connoiſſance qu'ils en ont. Les hommes ne ſont point

Brutus ne sacrifia son fils au salut de Rome, que parce que l'amour paternel avoit sur lui moins de puissance que l'amour de la Patrie; il ne fit alors que céder à sa plus forte passion : c'est elle qui, l'éclairant sur l'intérêt public, lui fit appercevoir, dans un parricide si généreux, si propre à ranimer l'amour de la liberté, l'unique ressource qui pût sauver Rome, & l'empêcher de retomber sous la Tyrannie des Tarquins. Dans les circonstances critiques où Rome se trouvoit alors, il falloit qu'une pareille action servît de fondement à la vaste puissance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien Public & de la liberté.

Mais, comme il est peu de Brutus & de Sociétés composées de pareils hommes, c'est dans l'ordre commun que je prendrai mes exemples, pour prouver que,

---

point méchans, mais soûmis à leurs intérêts. Les cris des Moralistes ne changeront certainement pas ce ressort de l'univers moral. Ce n'est donc point de la méchanceté des hommes dont il faut se plaindre, mais de l'ignorance des Législateurs, qui ont toûjours mis l'intérêt particulier en opposition avec l'intérêt général. Si les Scythes étoient plus vertueux que nous, c'est que leur Législation & leur genre de vie leur inspiroit plus de probité.

dans chacune des Sociétés, l'intérêt particulier eſt l'unique diſtributeur de l'eſtime accordée aux actions des hommes.

Pour s'en convaincre, qu'on jette les yeux ſur un homme qui ſacrifie tous ſes biens pour ſauver de la rigueur des loix un Parent, aſſaſſin : cet homme paſſera certainement, dans ſa famille, pour très-vertueux, quoiqu'il ſoit réellement très-injuſte. Je dis très-injuſte; parce que, ſi l'eſpoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une Nation, ſi la certitude du ſupplice eſt abſolument néceſſaire pour y entretenir l'ordre; il eſt évident qu'une grace accordée à un criminel eſt, envers le Public, une injuſtice dont ſe rend complice celui qui ſollicite une pareille grace (*b*).

(*b*) *Je ne ſuis coupable*, diſoit Chilon mourant, *que d'un ſeul crime* : c'eſt d'avoir, *pendant ma Magiſtrature, ſauvé de la rigueur des loix un criminel mon meilleur ami.*

Je citerai encore, à ce ſujet, un fait rapporté, dans le Guliſtan. Un Arabe va ſe plaindre au Sultan des violences que deux inconnus exerçoient dans ſa maiſon. Le Sultan s'y tranſporte, fait éteindre les lumieres, ſaiſir les criminels, enveloper leurs têtes d'un manteau; il commande qu'on les poignarde. l'exécution faite,

Qu'un Miniſtre, ſourd aux ſollicitations de ſes Parens & de ſes amis, croie ne devoir élever aux premieres places que des hommes du premier mérite : Ce Miniſtre ſi juſte paſſera certainement dans ſa Société, pour un homme inutile, ſans amitié, peut-être même ſans honnêteté. Il faut le dire à la honte du ſiécle ; ce n'eſt preſque jamais qu'à des injuſtices qu'un homme en grande place doit les titres de bon ami, de bon parent, d'homme vertueux & bienfaiſant que lui prodigue la Société dans laquelle il vit.

Que par ſes intrigues, un pere obtienne l'emploi de Général pour un fils incapable de commander ; ce pere ſera cité dans ſa famille, comme un homme honnête & bienfaiſant : cependant quoi de plus abominable que d'expoſer une Nation, ou

---

faite, le Sultan fait rallumer les flambeaux, conſidere les corps des criminels, leve les mains, & rend graces à Dieu. *Quelle faveur*, lui dit ſon Vizir, *avez-vous donc reçue du Ciel ?.... Vizir*, répond le Sultan, *j'ai cru mes fils auteurs de ces violences ; c'eſt pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux, qu'on couvrit d'un manteau le viſage de ces malheureux : j'ai craint que la tendreſſe paternelle ne me fit manquer à la juſtice que je dois à mes ſujets. Juge ſi je dois remercier le Ciel maintenant que je me trouve juſte, ſans être parricide.*

du moins plusieurs de ses Provinces, aux ravages qui suivent une défaite, uniquement pour satisfaire l'ambition d'une famille?

Quoi de plus punissable que des sollicitations, contre lesquelles il est impossible qu'un Souverain soit toujours en garde? De pareilles sollicitations, qui n'ont que trop souvent plongé les Nations dans les plus grands malheurs, sont des sources intarissables de calamités : calamités auxquelles peut-être on ne peut soustraire les Peuples qu'en brisant entre les hommes tous les liens de la parenté, & déclarant tous les Citoyens enfans de l'Etat. C'est l'unique moyen d'étouffer des vices qu'autorise une apparence de vertu, d'empêcher la subdivision d'un Peuple en une infinité de familles ou des petites Sociétés, dont les intérêts, presque toujours opposés à l'intérêt public, éteindroient à la fin dans les ames toute espéce d'amour pour la Patrie.

Ce que j'ai dit prouve suffisament que, devant le Tribunal d'une petite Société, l'intérêt est le seul juge du mérite des actions des hommes : aussi n'ajouterai-je rien à ce que je viens de dire, si je ne m'étois proposé l'utilité publique pour but principal de cet Ouvrage. Or, je sens qu'un

homme honnête, effrayé de l'aſcendant que doit néceſſairement avoir ſur lui l'opinion des Sociétés dans leſquelles il vit, peut craindre avec raiſon d'être, à ſon inſu, ſouvent détourné de la vertu.

Je n'abandonnerai donc pas cette matiere, ſans indiquer les moyens d'échapper aux ſéductions, & d'éviter les piéges que l'intérêt des Sociétés particulieres tend à la probité des plus honnêtes gens, & dans leſquels il ne l'a que trop ſouvent ſurpriſe.

CHAPITRE VI.

Des moyens de s'assurer de la Vertu.

UN homme est juste, lorsque toutes ses actions tendent au bien public. Ce n'est point assés de faire du bien pour mériter le tître de vertueux. Un Prince a mille places à donner, il faut les remplir; il ne peut s'empêcher de faire mille heureux. C'est donc uniquement de la justice (*a*) ou de l'injustice de ses choix que dépend sa Vertu. Si, lorsqu'il s'agit d'une place importante, il donne, par amitié, par foiblesse, par sollicitation ou par paresse, à un homme médiocre, la préférence sur un homme supérieur; il doit se regarder comme injuste, quelques éloges d'ailleurs que donne à sa probité la société dans laquelle il vit.

En fait de probité, c'est uniquement

(*a*) On couvroit dans certains Pays, d'une peau d'Ane les hommes en place, pour leur apprendre qu'ils ne devoient rien à ce qu'on appelle décence ou faveur, mais tout à la Justice.

l'intérêt Public qu'il faut consulter & croire, & non les hommes qui nous environnent. L'intérêt personnel leur fait souvent illusion.

Dans les Cours, par exemple, cet intérêt ne donne-t'il pas le nom de prudence à la fausseté, & de sottise à la vérité, qu'on y regarde du moins comme une folie, & qu'on y doit toujours regarder comme telle.

Elle y est dangéreuse; & les Vertus nuisibles seront toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grace qu'auprès des Princes humains & bons, tels que les Louis XII, les Louis XV. Les Comédiens avoient joué le premier sur le Théâtre; les Courtisans exhortoient le Prince à les punir: *Non*, dit-il, *ils me rendent justice; ils me croient digne d'entendre la vérité.* Exemple de modération imité depuis par M. le Duc d'... Ce Prince, forcé de mettre quelques impositions sur une Province, & fatigué des remontrances d'un Député des Etats de cette Province, lui répondit avec vivacité: *Et quelles sont vos forces, pour vous opposer à mes volontés? Que pouvez vous faire?...Obéïr & baïr*, répliqua le Député. Réponse noble, qui fait également honneur au Député & au Prince. Il étoit

preſque auſſi difficile à l'un de l'entendre, qu'à l'autre de la faire. Ce même Prince avoit une Maîtreſſe; un Gentilhomme la lui avoit enlevée; le Prince étoit piqué, & ſes favoris l'excitoient à la vengeance: *Puniſſez*, diſoient-ils, *un inſolent.... Je ſçais*, leur répondit-il, *que la vengeance m'eſt facile, un mot ſuffit pour me défaire d'un rival, & c'eſt ce qui m'empêche de le prononcer.*

Une pareille modération eſt trop rare; la vérité eſt ordinairement trop mal accueillie des Princes & des Grands, pour ſéjourner long-tems dans les Cours. Comment habiteroit-elle un Pays où la plûpart de ceux qu'on appelle les honnêtes gens, habitués à la baſſeſſe & à la flaterie, donnent & doivent réellement donner à ces vices le nom d'uſage du monde? L'on apperçoit difficilement le crime où ſe trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flateries ne ſoient plus dangereuſes & par conſéquent plus criminelles aux yeux d'un Prince ami de la gloire, que des libelles faits contre lui? Non que je prenne ici le parti des libelles: mais enfin une flatterie peut, à ſon inſu, détourner un bon Prince du chemin de la vertu, lorſqu'un libelle peut quelquefois y ramener un

tyran. Ce n'eſt ſouvent que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever juſqu'au Trône (*b*). Mais l'intêret cachera toûjours de pareilles vérités aux Sociétés particulieres de la Cour. Ce n'eſt, peut-être, qu'en vivant loin de ces Sociétés qu'on peut ſe défendre des illuſions qui les ſéduiſent. Il eſt du moins certain que, dans ces mêmes Sociétés, on ne peut conſerver une Vertu toûjours forte & pure, ſans avoir habituellement préſent à l'eſprit le principe de l'utilité publique (*c*), ſans avoir une con-

---

(*b*) „ Ce n'eſt point, dit le Poëte Saadi, la voix „ timide des miſteres qui doit porter à l'oreille des „ Rois les plaintes des malheureux ; il faut que le „ cri du Peuple puiſſe directement percer juſqu'au „ Trône".

(*c*) Conſéquement à ce principe, Mr. de Fontenelle a défini le menſonge : *Taire une vérité qu'on doit.* Un homme ſort du lit d'une femme, il en rencontre le mari : d'où venez-vous ? lui dit celui-ci, que lui répondre ? lui doit-on alors la verité ? *Non*, dit Mr. de Fontenelle, *parce qu'alors la vérité n'eſt utile à perſonne.* Or la verite elle-même eſt ſoumiſe au principe de l'utilité publique. Elle doit préſider à la compoſition de l'Hiſtoire, à l'Etude des Sciences & des Arts ; elle doit ſe preſenter aux Grands, & même arracher le voile qui couvre en eux des défauts nuiſibles au Public ; mais elle ne doit jamais revéler ceux qui ne nuiſent qu'à l'hom-

noiſſance profonde des véritables intérêts de ce Public, par conſéquent de la morale & de la politique. La parfaite probité n'eſt jamais le partage de la ſtupidité; une probité ſans lumieres n'eſt, tout au plus, qu'une probité d'intention, pour laquelle le Public n'a & ne doit effectivement avoir aucun égard, 1o. parce qu'il n'eſt point juge des intentions; 2o. parce qu'il ne prend, dans ſes jugemens, conſeil que de ſon intérêt.

S'il ſouſtrait à la mort celui qui par malheur tue ſon ami à la chaſſe, ce n'eſt pas ſeulement à l'innocence de ſes intentions qu'il fait grace, puiſque la Loi condamne au ſupplice la ſentinelle qui s'eſt involontairement laiſſé ſurprendre au ſommeil. Le Public ne pardonne, dans le premier cas, que pour ne point ajoûter à la perte d'un Cytoien, celle d'un autre Cytoien; il ne punit, dans le ſecond, que pour prévenir les ſurpriſes & les malheurs auxquels l'expoſeroit une pareille invigilance.

Il faut donc, pour être honnête, join-

---

l'homme même. C'eſt l'affliger ſans utilité, ſous prétexte d'être vrai, c'eſt être méchant & brutal; c'eſt moins aimer la verité, que ſe glorifier dans l'humiliation d'autrui.

dre à la nobleſſe de l'ame les lumiéres de l'eſprit. Quiconque raſſemble en ſoi ces différens dons de la nature, ſe conduit toûjours ſur la bouſſole de l'utilité publique. Cette utilité eſt le principe de toutes les Vertus humaines, & le fondement de toutes les légiſlations. Elle doit inſpirer le Légiſlateur, forcer les Peuples à ſe ſoumettre à ſes Loix; c'eſt enfin à ce principe qu'il faut ſacrifier tous ſes ſentimens, juſqu'au ſentiment même de l'humanité.

L'humanité publique eſt quelquefois impitoyable envers les particuliers (*d*). Lorſqu'un Vaiſſeau eſt ſurpris par de longs calmes, & que la famine a, d'une voix impérieuſe, commandé de tirer au ſort la victime infortunée qui doit ſervir de pâ-

---

(*d*) C'eſt ce principe qui, chez les Arabes, a conſacré l'exemple de la vérité que donne le fameux Ziad, Gouverneur de Baſra. Après avoir inutilement tenté de purger cette ville des aſſaſſins qui l'infeſtoient, il ſe vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontreroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger; il eſt conduit devant le Tribunal du Gouverneur; il eſſaie de le flechir par ſes larmes : *Malheureux Etranger*, lui dit Ziad, *je dois te paroître injuſte, en puniſſant une contravention à des ordres que tu as puignorer; mais le ſalut de Baſra dépend de ta mort : je pleure & te condamne.*

ture à ſes compagnons, on l'égorge ſans remords : ce vaiſſeau eſt l'emblême de chaque Nation ; tout devient légitime & même vertueux pour le ſalut public.

La concluſion de ce que je viens de dire, c'eſt qu'en fait de probité, ce n'eſt point des ſociétés où l'on vit, dont il faut prendre conſeil ; mais uniquement de l'intérêt public : qui le conſulteroit toujours, ne feroit jamais que des actions ou immédiatement utiles au Public, ou avantageuſes aux particuliers, ſans être nuiſibles à l'Etat. Or de pareilles actions lui ſont toujours utiles.

L'homme qui ſecourt le mérite malheureux, donne, ſans contredit, un exemple de bienfaiſance conforme à l'intérêt général ; il acquitte la taxe que la probité impoſe à la richeſſe.

L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les tréſors de la vertueuſe opulence.

Qui ſe conduit par ce principe, peut ſe rendre à lui-même un témoignage avantageux de ſa probité, peut ſe prouver qu'il mérite réellement le titre d'honnête homme : je dis mériter ; car, pour obtenir quelque réputation en ce genre, il ne ſuffit pas d'être vertueux, il faut de plus ſe trouver

comme les Codrus & les Regulus, heureuſement placé dans des temps, des circonſtances & des poſtes où nos actions puiſſent beaucoup influer ſur le bien public. Dans toute autre poſition, la probité d'un Citoyen, toujours ignorée du Public, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une qualité de ſociété particuliere, à l'uſage ſeulement de ceux avec leſquels il vit.

C'eſt uniquement par ſes talens qu'un homme privé peut ſe rendre utile & recommandable à ſa nation. Qu'importe au Public la probité d'un particulier? cette probité ne lui eſt de preſqu'aucune utilité (*e*). Auſſi juge-t'il les vivans comme la poſtérité juge les morts: elle ne s'informe point ſi Juvenal étoit méchant, Ovide débauché, Annibal cruel, Lucrece impie, Horace libertin, Auguſte diſſimulé, & Céſar la femme de tous les maris: c'eſt uniquement leurs talens qu'elle juge.

Sur quoi je remarquerai que la plûpart de ceux qui s'emportent avec fureur contre les vices domeſtiques d'un homme il-

(*e*) Il eſt permis de faire l'éloge de ſon cœur, & non celui de ſon eſprit: c'eſt que le premier ne tire pas à conſéquence. L'envie prévoit qu'un pareil éloge en obtiendra peu du Public.

luſtre, prouvent moins leur amour pour le bien public, que leur envie contre les talens ; envie qui prend ſouvent, à leurs yeux, le maſque d'une vertu, mais qui n'eſt le plus ſouvent qu'une envie déguiſée, puiſqu'en général ils n'ont pas la même horreur pour les vices d'un homme ſans mérite. Sans vouloir faire l'apologie du vice ; que d'honnêtes gens auroient à rougir des ſentimens dont ils ſe targuent, ſi on leur en découvroit le principe & la baſſeſſe ?

Peut-être le Public marque-t'il trop d'indifférence pour la vertu ; peut-être nos Auteurs ſont-ils quelquefois plus ſoigneux de la correction de leurs ouvrages que de celle de leurs mœurs, & prennent-ils exemple ſur Averroës, ce Philoſophe, qui ſe permettoit, dit-on, des friponneries qu'il regardoit non ſeulement comme peu nuiſibles, mais même comme utiles à ſa réputation : il donnoit, diſoit-il, par-là le change à ſes rivaux, détournoit adroitement ſur ſes mœurs les critiques qu'ils euſſent faites de ſes ouvrages ; critiques qui, ſans doute, auroient porté à ſa gloire de plus dangereuſes atteintes.

J'ai indiqué dans ce Chapitre, le

moyen d'échapper aux ſéductions des ſociétés particulieres, de conſerver une vertu toujours inébranlable au choc de mille intérêts particuliers & différens ; & ce moyen conſiſte à prendre, dans toutes ſes démarches, conſeil de l'intérêt public.

CHAPITRE VII.

De l'eſprit, par rapport aux Sociétés particulieres.

CE que j'ai dit de l'eſprit par rapport à un ſeul homme, je le dis de l'eſprit conſidéré par rapport aux ſociétés particulieres. Je ne répéterai donc point, à ce ſujet, le détail fatiguant des mêmes preuves ; je montrerai ſeulement, par de nouvelles applications du même principe, que chaque ſociété, comme chaque particulier, n'eſtime ou ne mépriſe les idées des autres ſociétés que par la convenance ou la diſconvenance que ces idées ont avec ſes paſſions, ſon genre d'eſprit, & enfin le rang que tiennent dans le monde ceux qui compoſent cette ſociété.

Qu'on produiſe un fakir dans un cercle de Sybarites, ce fakir n'y ſera-t'il pas regardé avec cette pitié mépriſante que des ames ſenſuelles & douces ont pour un homme qui perd des plaiſirs réels, pour courir après des biens imaginaires ? Que je faſſe pénétrer un conquérant dans la retraite des Philoſophes, qui doute qu'il ne

traite de frivolités leurs ſpéculations les plus profondes, qu'il ne les conſidere avec le mépris dédaigneux qu'une ame, qui ſe dit grande, a pour des ames qu'elle croit petites, & que la puiſſance a pour la foibleſſe. Mais qu'à ſon tour, je tranſporte ce conquérant au portique : Orgueilleux, lui dira le Stoïcien outragé, toi qui mépriſes des ames plus hautes que la tienne, apprends que l'objet de tes deſirs eſt ici celui de nos mépris ; que rien ne paroît grand ſur la terre, à qui la contemple d'un point de vue élevé. Dans une forêt antique, c'eſt du pied des cedres, où s'aſſied le Voyageur, que leur faîte ſemble toucher aux cieux ; du haut des nues, où plane l'aigle, les hautes futaies rampent comme la bruyere, & n'offrent aux yeux du Roi des airs qu'un tapis de verdure déployé ſur des plaines. C'eſt ainſi que l'orgueil bleſſé du Stoïcien ſe vengera du dédain de l'ambitieux ; & qu'en général ſe traiteront tous ceux qui ſeront animés de paſſions différentes.

Qu'une femme jeune, belle, galante, telle enfin que l'hiſtoire nous peint cette célebre Cléopatre, qui, par la multiplicité de ſes beautés, les charmes de ſon eſprit, la variété de ſes careſſes, faiſoit

goûter chaque jour à ſon amant les délices de l'inconſtance ; & dont enfin la premiere jouiſſance n'étoit, dit Echard, qu'une premiere faveur ; qu'une telle femme ſe trouve dans une aſſemblée de ces prudes, dont la vieilleſſe & la laideur aſſurent la chaſteté ; on y mépriſera ſes graces & ſes talens : à l'abri de la ſéduction, ſous l'égide de la laideur, ces prudes ne ſentent pas combien l'ivreſſe d'un amant eſt flatteuſe : avec quelle peine, quand on eſt belle, on réſiſte au deſir de mettre un amant dans la confidence de mille appas ſecrets : elles ſe déchaîneront donc avec fureur contre cette belle femme, & mettront ſes foibleſſes au rang des plus grands crimes. Mais, ſi l'une de ces prudes ſe préſente à ſon tour dans un cercle de coquettes, elle y ſera traitée ſans aucun des ménagemens que la jeuneſſe & la beauté doivent à la vieilleſſe & à la laideur. Pour ſe venger de ſa pruderie, on lui dira que la belle qui cede à l'amour, & la laide qui lui réſiſte, ne font, toutes deux, qu'obéir au même principe de vanité ; que, dans un amant, l'une cherche un admirateur de ſes attraits, l'autre fuit un délateur de ſes diſgraces ; & qu'animées, toutes deux, par le même motif, entre la prude & la femme galante,

il n'y a jamais que la beauté de différence.

Voilà comme les paſſions différentes s'inſultent réciproquement : & pourquoi le glorieux, qui méconnoît le mérite dans une condition médiocre, qui le dédaigne & qui voudroit le voir ramper à ſes pieds, eſt à ſon tour mépriſé des gens éclairés. Inſenſé, lui diroient-ils volontiers, homme ſans mérite & même ſans orgueil, de quoi t'applaudis tu ? des honneurs qu'on te rend ? Mais ce n'eſt point à ton mérite, c'eſt à ton faſte & à ta puiſſance qu'on rend hommage. Tu n'es rien par toi-même ; ſi tu brilles, c'eſt de l'éclat que réfléchit ſur toi la faveur du Souverain. Regarde ces vapeurs qui s'élevent de la fange des marécages ; ſoutenues par les airs, elles s'y changent en nuages éclatans ; elles brillent comme toi, mais d'une ſplendeur empruntée du ſoleil ; l'aſtre ſe couche, l'éclat des nuages a diſparu.

Si des paſſions contraires excitent le mépris reſpectif de ceux qu'elles animent, trop d'oppoſition dans les eſprits produit à peu près le même effet.

Néceſſités, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre IV., à ne ſentir, dans les autres, que les idées analogues à nos idées, comment admirer un genre d'eſprit trop

différent du nôtre? Si l'étude d'une ſcience ou d'un art nous y fait appercevoir une infinité de beautés & de difficultés que nous ignorerions ſans cette étude, c'eſt donc pour la ſcience & l'art que nous cultivons, que nous avons néceſſairement le plus de cette eſtime que j'appelle *ſentie.*

Notre eſtime, pour les autres arts ou ſciences, eſt toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la ſcience ou l'art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le Géometre a communément plus d'eſtime pour le Phyſicien que pour le Poëte, qui doit en accorder davantage à l'Orateur qu'au Géometre.

C'eſt auſſi de la meilleure foi du monde qu'on voit des hommes illuſtres, en des genres différens, faire très-peu de cas les uns des autres. Pour ſe convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part (car il n'y a point de dette plus fidellement acquittée que le mépris), prêtons l'oreille aux diſcours qui échappent aux gens d'eſprit.

Semblables aux vendeurs de mitridate répandus dans une place publique, chacun d'eux appelle les admirateurs à ſoi, & croit les mériter ſeul. Le Romancier ſe perſuade que c'eſt ſon genre d'ouvrage qui

ſuppoſe le plus d'invention & de délicateſſe dans l'eſprit; le Métaphyſicien ſe voit comme la ſource de l'évidence & le confident de la nature : Moi ſeul, dit-il, je puis généraliſer les idées, & découvrir le germe des événemens qui ſe développent journellement dans le monde phyſique & moral; & c'eſt par moi ſeul que l'homme peut être éclairé. Le Poëte, qui regarde les Métaphyſiciens comme des fous ſérieux, les aſſure que, s'ils cherchent la vérité dans le puits où elle s'eſt retirée, ils n'ont, pour y puiſer, que le ſeau des Danaïdes; que les découvertes de leur eſprit ſont douteuſes, mais que les agrémens du ſien ſont certains.

C'eſt par de tels diſcours que ces trois hommes ſe prouveroient reciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres; & ſi, dans une pareille conteſtation, ils prenoient un politique pour arbitre : Apprenez, leur diroit-il à tous, que les ſciences & les arts ne ſont que de ſérieuſes bagatelles & de difficiles frivolités. L'on s'y peut appliquer dans l'enfance, pour donner plus d'exercice à ſon eſprit : mais c'eſt uniquement la connoiſſance des interêts des Peuples qui doit occuper la tête d'un homme fait & ſenſé; tout autre objet eſt petit,

& tout ce qui eſt petit eſt mépriſable : d'où il concluroit que lui ſeul eſt digne de l'admiration univerſelle.

Or, pour terminer cet article par un dernier exemple, ſuppoſons qu'un Phyſicien prêtât l'oreille à cette concluſion : Tu te trompes, répliqueroit-il à ce politique. Si l'on ne meſure la grandeur de l'eſprit que par la grandeur des objets qu'il conſidere, c'eſt moi ſeul qu'on doit réellement eſtimer. Une ſeule de mes découvertes change les intérêts des Peuples. J'aimante une aiguille, je l'enferme dans une bouſſole ; l'Amérique ſe découvre ; l'on fouille ſes mines, mille vaiſſeaux chargés d'or fendent les mers, abordent en Europe ; & la face du monde politique eſt changée. Toujours occupé de grands objets, ſi je me recueille dans le ſilence & la ſolitude, ce n'eſt point pour y étudier les petites révolutions des gouvernemens, mais celles de l'univers ; ce n'eſt point pour y pénétrer les frivoles ſecrets des Cours, mais ceux de la nature : je découvre comment les mers ont formé les montagnes & ſe ſont répandues ſur la terre ; je meſure & la force qui meut les aſtres & l'étendue des cercles lumineux qu'ils décrivent dans l'azur du Ciel : je calcule leur maſſe, je la com-

pare à celle de la terre ; & je rougis de la petiteſſe du globe. Or, ſi j'ai tant de honte de la ruche, juge du mépris que j'ai pour l'inſecte qui l'habite : le plus grand légiſlateur n'eſt à mes yeux que le Roi des Abeilles.

Voilà par quels raiſonnemens chacun ſe prouve à lui-même qu'il eſt poſſeſſeur du genre d'eſprit le plus eſtimable ; & comment, excités par le deſir de le prouver aux autres, les gens d'eſprit ſe dépriſent réciproquement, ſans s'appercevoir que chacun d'eux, enveloppé dans le mépris qu'il inſpire pour ſes pareils, devient le jouet & la riſée de ce même public dont il devroit être l'admiration.

Au reſte, c'eſt en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour ſon eſprit. On ſe moque d'un Fleuriſte immobile près d'une platte-bande de tulipes ; il tient les yeux toujours fixés ſur leurs calices ; il ne voit rien d'admirable ſur la terre que la fineſſe & le mêlange des couleurs dont il a, par ſa culture, forcé la nature à les peindre : chacun eſt ce fleuriſte ; s'il ne meſure l'eſprit des hommes que ſur la connoiſſance qu'ils ont des fleurs, nous ne meſurons pareillement notre eſtime pour eux que ſur la

conformité de leurs idées avec les nôtres

Notre eſtime eſt tellement dépendante de cette conformité d'idées, que perſonne ne peut s'examiner avec attention ſans s'appercevoir que, ſi, dans tous les inſtans de la journée, il n'eſtime point le même homme préciſément au même dégré, c'eſt toujours à quelques-unes de ces contradictions, inévitables dans le commerce intime & journalier, qui doit attribuer la perpétuelle variation du Thermometre de ſon eſtime : auſſi tout homme dont les idées ne ſont point analogues à celles de ſa Société, en eſt-il toujours mépriſé.

Le Philoſophe, qui vivra avec des Petits-Maitres, ſera l'imbécille & le ridicule de leur Société; il s'y verra joué par le plus mauvais Bouffon, dont les plus fades quolibets paſſeront pour d'excellens mots: car le ſuccès des plaiſanteries dépend moins de la fineſſe d'eſprit de leur Auteur, que de ſon attention à ne ridiculiſer que les idées déſagréables à ſa Société. Il en eſt des plaiſanteries comme des ouvrages de parti; elles ſont toujours admirées de la Cabale.

Le mépris injuſte des Sociétés particulieres les unes pour les autres, eſt donc, comme le mépris de Particulier à Parti-

culier, uniquement l'effet & de l'ignorance & de l'orgueil : orgueil ſans doute condamnable, mais néceſſaire & inhérent à la nature humaine. L'orgueil eſt le germe de tant de vertus & de talens, qu'il ne faut ni eſperer de le détruire, ni même tenter de l'affoiblir, mais ſeulement de le diriger aux choſes honnêtes. Si je me moque ici de l'orgueil de certaines gens, je ne le fais, ſans doute, que par un autre orgueil, peut-être mieux entendu que le leur dans ce cas particulier, comme plus conforme à l'intérêt général ; car la juſtice de nos jugemens & de nos actions n'eſt jamais que la rencontre heureuſe de notre intérêt avec l'intérêt public (*a*).

Si l'eſtime, que les diverſes Sociétés ont pour certains ſentimens & certaines

(*a*) L'intérêt ne nous préſente des objets que les faces ſous leſquelles il nous eſt utile de les appercevoir. Lorſqu'on en juge conformément à l'intérêt public, ce n'eſt pas tant à la juſteſſe de ſon eſprit, à la juſtice de ſon caractere, qu'il en faut faire honneur, qu'au hazard qui nous place dans des circonſtances où nous avons intérêt de voir comme le Public. Qui s'examine profondement, ſe ſurprend trop ſouvent en erreur pour n'être pas modeſte. Il ne s'énorgueillit point de ſes lumieres, il ignore ſa ſupériorité. L'eſprit eſt comme la ſanté ; quand on en a, l'on ne s'en apperçoit point.

ſciences, eſt différente ſelon la diverſité des paſſions & du genre d'eſprit de ceux qui les compoſent; qui doute que la différence entre les conditions des hommes ne produiſe à peu près le même effet; & que des idées, agréables aux gens d'un certain rang, ne ſoient ennuyeuſes pour des hommes d'un autre état? Qu'un homme de guerre, un négociant, diſſertent devant les gens de robe; l'un ſur l'art des ſiéges, des campemens & des évolutions militaires; l'autre ſur le commerce de l'indigo, de la ſoie, du ſucre & du cacao; ils ſeront écoutés avec moins de plaiſir & d'avidité, que l'homme qui, plus au fait des intrigues du Palais, des Prérogatives de la Magiſtrature & de la maniere de conduire une affaire, leur parlera de tous les objets que le genre de leur eſprit ou de leur vanité rend plus particulierement intéreſſans pour eux.

En général, on mépriſe juſqu'à l'eſprit dans un homme d'un état inférieur au ſien. Quelque mérite qu'ait un Bourgeois, il ſera toujours mépriſé d'un homme en place, ſi cet homme en place eſt ſtupide; *quoiqu'il n'y ait*, dit Domat, *qu'une diſtinction civile entre le Bourgeois & le grand Seigneur, & une diſtinction naturelle entre*

l'homme d'eſprit & le grand Seigneur ſtupide.

C'eſt donc toujours l'intérêt perſonnel, modifié ſelon la différence de nos beſoins, de nos paſſions, de notre genre d'eſprit & de nos conditions, qui, ſe combinant dans les diverſes Sociétés d'un nombre infini de manieres, produit l'étonnante diverſité des opinions.

C'eſt conſéquemment à cette variété d'intérêt que chaque Société a ſon ton, ſa maniere particuliere de juger & ſon grand eſprit dont elle feroit volontiers un Dieu, ſi la crainte des jugemens du public ne s'oppoſoit à cette apothéoſe.

Voilà pourquoi chacun trouve à s'aſſortir. Auſſi n'eſt-il point de ſtupide, s'il apporte une certaine attention au choix de ſa Société, qui n'y puiſſe paſſer une vie douce au milieu d'un concert de louanges données par des Admirateurs ſinceres; auſſi n'eſt-il point d'homme d'eſprit, s'il ſe répand dans différentes Sociétés, qui ne s'y voie ſucceſſivement traité de fou, de ſage, d'agréable, d'ennuyeux, de ſtupide & de ſpirituel.

La concluſion générale de ce que viens de dire, c'eſt que l'intérêt perſonnel eſt, dans chaque Société, l'unique Apprécia-teur du mérite des choſes & des perſon-

nes. Il ne me reſte plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement fêtés & recherchés des Sociétés particulieres telles que celles du grand monde, ne ſont pas toujours les plus eſtimés du Public.

CHAPITRE VIII.

De la différence des jugemens du Public, & de ceux des Sociétés particulieres.

POur découvrir la cauſe des jugemens différens que portent ſur les mêmes gens le Public & les Sociétés particulieres, il faut obſerver qu'une Nation n'eſt que l'aſſemblage des Citoyens qui la compoſent; que l'intérêt de chaque Citoyen eſt toujours, par quelque lien, attaché à l'intérêt public; que, ſemblable aux aſtres qui, ſuſpendus dans les déſerts de l'eſpace, y ſont mus par deux mouvemens principaux, dont le premier plus lent, (*a*) leur eſt commun avec tout l'univers, & le ſecond plus rapide, leur eſt particulier, chaque Société eſt auſſi mue par deux différentes eſpéces d'interêt.

Le premier, plus foible, lui eſt commun avec la Société générale, c'eſt-à-dire, avec la Nation; & le ſecond, plus puiſſant, lui eſt abſolument particulier.

Conſé-

(*a*) Syſtême des anciens Philoſophes.

Conſéquemment à ces deux ſortes d'intérêt, il eſt deux ſortes d'idées propres à plaire aux Sociétés particulieres.

L'une, dont le rapport, plus immédiat à l'intérêt public, a pour objet le commerce, la politique, la guerre, la légiſlation, les ſçiences & les arts : cette eſpéce d'idées intéreſſantes pour chacun d'eux en particulier, eſt en conſéquence la plus généralement, mais la plus foiblement eſtimée de la plûpart des Sociétés. Je dis de la plûpart, parce qu'il eſt des Sociétés, telles que les Sociétés Academiques, pour qui les idées le plus généralement utiles, ſont les idées le plus particulierement agréables, & dont l'intérêt perſonnel ſe trouve par ce moyen confondu avec l'intérêt public.

L'autre eſpéce d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque Société, c'eſt-à-dire, à ſes goûts, à ſes averſions, à ſes projets, à ſes plaiſirs. Plus intéreſſante & plus agréable, par cette raiſon, aux yeux de cette ſociété, elle eſt communément aſſez indifférente à ceux du Public.

Cette diſtinction admiſe, quiconque acquiert un très-grand nombre d'idées de cette derniere eſpece, c'eſt-à-dire, d'idées

particuliérement intéreſſantes pour les ſociétés où il vit, y doit être, en conſéquence, regardé comme très-ſpirituel: mais que cet homme s'offre aux yeux du Public, ſoit dans un ouvrage, ſoit dans une grande place, il ne lui paroîtra ſouvent qu'un homme très-médiocre. C'eſt une voix charmante en chambre, mais trop foible pour le théâtre.

Qu'un homme, au contraire, ne s'occupe que d'idées généralement intéreſſantes, il ſera moins agréable aux ſociétés dans leſquelles il vit; il y paroîtra même quelquefois & lourd & déplacé: mais qu'il s'offre aux yeux du Public, ſoit dans un ouvrage, ſoit dans une grande place; étincelant alors de génie, il méritera le titre d'homme ſupérieur. C'eſt un coloſſe monſtrueux & même deſagréable dans l'attelier du Sculpteur, qui, élevé dans la place publique, devient l'admiration des Citoyens.

Mais pourquoi ne réuniroit-on pas en ſoi les idées de l'une & l'autre eſpece? & n'obtiendroit-on pas, à la fois, l'eſtime de la nation & celle des gens du monde? C'eſt, répondrai je, parce que le genre d'étude auquel il faut ſe livrer pour acquérir des idées intéreſſantes pour le Pu-

blic, ou pour les ſociétés particulieres, eſt abſolument différent.

Pour plaire dans le monde, il ne faut approfondir aucune matiere, mais voltiger inceſſamment de ſujets en ſujets; il faut avoir des connoiſſances très-variées, & dès-lors très-ſuperficielles; ſavoir de tout, ſans perdre ſon temps à ſavoir parfaitement une choſe; & donner par conſéquent, à ſon eſprit plus de ſurface que de profondeur.

Or, le Public n'a nul intérêt d'eſtimer des hommes ſuperficiellement univerſels: peut-être même ne leur rend-il point une exacte juſtice, & ne ſe donne-t'il jamais la peine de prendre le toiſé d'un eſprit partagé en trop de genres différens.

Uniquement intéreſſé à eſtimer ceux qui ſe rendent ſupérieurs en un genre, & qui avancent, à cet égard, l'eſprit humain, le Public doit faire peu de cas de l'eſprit du monde.

Il faut donc, pour obtenir l'eſtime générale, donner à ſon eſprit plus de profondeur que de ſurface, & concentrer, pour ainſi dire, dans un ſeul point, comme dans le foyer d'un verre ardent, toute la chaleur & les rayons de ſon eſprit. Eh! comment ſe partager entre ces deux genres

d'étude, puiſque la vie qu'il faut mener pour ſuivre l'un ou l'autre, eſt entiérement différente ? L'on n'a donc l'une de ces eſpeces d'eſprit qu'excluſivement à l'autre.

Si, pour acquérir des idées intéreſſantes pour le Public, il faut, comme je le prouverai dans les Chapitres ſuivans, ſe recueillir dans le ſilence & la ſolitude; il faut, au contraire, pour préſenter aux ſociétés particulieres les idées les plus agréables pour elles, ſe jetter abſolument dans le tourbillon du monde. Or, l'on ne peut y vivre ſans ſe remplir la tête d'idées fauſſes & puériles : je dis fauſſes, parce que tout homme qui ne connoît qu'une ſeule façon de penſer, regarde néceſſairement ſa ſociété comme l'univers par excellence; il doit imiter les nations dans le mépris réciproque qu'elles ont pour leurs mœurs, leur religion, & même leurs habillemens différens; trouver ridicule tout ce qui contredit les idées de ſa ſociété; & tomber, en conſéquence, dans les erreurs les plus groſſieres. Quiconque s'occupe fortement des petits intérêts des ſociétés particulieres, doit néceſſairement attacher trop d'eſtime & d'importance à des fadaiſes.

Or, qui peut ſe flatter d'échapper à cet égard aux pieges de l'amour-propre, lorſ-

qu'on voit qu'il n'eſt point de Procureur dans ſon étude, de Conſeiller dans ſa chambre, de Marchand dans ſon comptoir, d'Officier dans ſa garniſon, qui ne croie l'univers occupé de ce qui l'intéreſſe (*b*)?

(*b*) Quel plaideur ne s'extaſie pas à la lecture de ſon factum, & ne la regarde pas comme plus ſérieuſe & plus importante que celle des ouvrages de Fontenelle & de tous les Philoſophes qui ont écrit ſur la connoiſſance du cœur & de l'eſprit humain ? Les ouvrages de ces derniers, dira-t'il, ſont amuſans, mais frivoles & nullement dignes d'être un objet d'étude. Pour mieux faire ſentir quelle importance chacun met à ſes occupations, je citerai quelques lignes de la Préface d'un Livre intitulé, *Traité du Roſſignol.* C'eſt l'Auteur qui parle :

„ J'ai, dit-il, employé vingt ans à la compoſi-
„ tion de cet ouvrage : auſſi les gens qui penſent
„ comme il faut, ont toujours ſenti que le plus grand
„ plaiſir, & le plus pur qu'on puiſſe goûter en ce
„ monde, eſt celui qu'on reſſent en ſe rendant utile
„ à la ſociété : c'eſt le point de vue qu'on doit
„ avoir dans toutes ſes actions ; & celui qui ne s'em-
„ ploie pas, dans tout ce qu'il peut, pour le bien
„ général, ſemble ignorer qu'il eſt autant né pour
„ l'avantage des autres que pour le ſien propre.
„ Tels ſont les motifs qui m'ont engagé à donner
„ au Public ce *Traité du Roſſignol* ". L'Auteur ajoute, quelques lignes après : „ L'amour du bien public,
„ qui m'a engagé à mettre au jour cet ouvrage, ne
„ m'a pas laiſſé oublier qu'il devoit être écrit avec
„ franchiſe & ſincerité. "

Chacun peut s'appliquer ce conte de la Mere *Jeſus*, qui, témoin d'une diſpute entre la Diſcrette & la Supérieure, demande au premier qu'elle trouve au parloir : *Savez-vous que la Mere Cécile & la Mere Théreſe viennent de ſe brouiller ? Mais, vous êtes ſurpris ? Quoi ! tout de bon, vous ignoriez leur querelle ? Et d'où venez-vous donc ?* Nous ſommes tous, plus ou moins, la Mere Jeſus : ce dont notre ſociété s'occupe, c'eſt ce dont tous les hommes doivent s'occuper ; ce qu'elle penſe, croit & dit, c'eſt l'univers entier qui le penſe, le croit & le dit.

Comment un courtiſan qui vit répandu dans un monde où l'on ne parle que des cabales, des intrigues de la cour, de ceux qui s'élevent en crédit ou qui tombent en diſgrace, & qui, dans le cercle étendu de ſes ſociétés, ne voit perſonne qui ne ſoit, plus ou moins, affecté des mêmes idées ; comment, dis-je, ce courtiſan ne ſe perſuaderoit-il pas que les intrigues de la Cour ſont, pour l'eſprit humain, les objets les plus dignes de méditation & les plus généralement intéreſſans ? Peut-il imaginer que, dans la boutique la plus voiſine de ſon hôtel, on ne connoît ni lui, ni tous ceux dont il parle ; qu'on n'y ſoupçonne

pas même l'exiſtence des choſes qui l'occupent ſi vivement; que, dans un coin de ſon grenier, loge un Philoſophe, auquel les intrigues & les cabales que forme un ambitieux pour ſe faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe, paroiſſent auſſi puériles & moins ſenſées qu'un complot d'écoliers pour dérober une boëte de dragées, & pour qui enfin les ambitieux ne ſont que vieux enfans qui ne croient pas l'être?

Un courtiſan ne devinera jamais l'exiſtence de pareilles idées: s'il venoit à la ſoupçonner, il feroit comme ce Roi de Pégu, qui, ayant demandé à quelques Vénitiens le nom de leur Souverain, & ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par des Rois, trouva cette réponſe ſi ridicule, qu'il en pâma de rire.

Il eſt vrai qu'en général les grands ne ſont pas ſujets à de pareils ſoupçons; chacun d'eux croit tenir un grand eſpace ſur la terre, & s'imagine qu'il n'y a qu'une ſeule façon de penſer qui doit faire loi parmi les hommes, & que cette façon de penſer eſt renfermée dans la ſociété. Si, de temps en temps, il entend dire qu'il eſt des opinions différentes des ſiennes, il ne les apperçoit, pour ainſi dire, que dans

un lointain confus; il les croit toutes reléguées dans la tête d'un très petit nombre d'insensés. Il est, à cet égard, aussi fou que ce Géographe Chinois, qui, plein d'un orgueilleux amour pour sa patrie, dessina une mappemonde dont la surface étoit presque entiérement couverte par l'Empire de la Chine, sur les confins de laquelle on ne faisoit qu'appercevoir l'Asie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique. Chacun est tout dans l'univers, les autres n'y sont rien.

On voit donc que, forcé, pour se rendre agréable aux sociétés particulieres, de se répandre dans le monde, de s'occuper de petits intérêts, & d'adopter mille préjugés, on doit insensiblement charger sa tête d'une infinité d'idées absurdes & ridicules aux yeux du Public.

Au reste, je suis bien aise d'avertir que je n'entends point ici, par les gens du monde, uniquement les gens de la Cour: les Turenne, les Richelieu, les Luxembourg, les La Rochefoucault, les Retz & plusieurs autres hommes de leur espece, prouvent que la frivolité n'est pas l'appanage nécessaire d'un rang élevé; & qu'il faut uniquement entendre par hommes du monde, tous ceux qui ne vivent que dans son tourbillon.

Ce ſont ceux-là que le Public, avec tant de raiſon, regarde comme des gens abſolument vuides de ſens; j'en apporterai pour preuve leurs prétentions folles & excluſives ſur *le bon ton* & le *bel uſage*. Je choiſis ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple, que les jeunes gens, dupes du jargon du monde, ne prennent que trop ſouvent ſon cailletage pour eſprit, & le bon ſens pour ſottiſe.

CHAPITRE IX.

Du bon ton, & du bel uſage.

TOute Société, diviſée d'intérêt & de goût, s'accuſe reſpectivement de *mauvais ton*; celui des jeunes gens déplaît aux vieillards, celui de l'homme paſſionné à l'homme froid, & celui du Cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre à plaire également dans toute ſociété; en ce ſens il n'eſt point d'homme de *bon ton*. Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoiſſances, tous les genres d'eſprit &, peut être, tous les jargons différens; ſuppoſition impoſſible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton* que le genre de converſation, dont les idées & l'expreſſion de ces mêmes idées doit plaire le plus généralement. Or, le *bon ton*, ainſi défini, n'appartient à nulle claſſe d'hommes en particulier, mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes, & qui, puiſées dans des arts & des ſciences telles que la Métaphyſique, la

guerre, la morale, le commerce, la politique, préſentent toujours à l'eſprit des objets intéreſſans pour l'humanité. Ce genre de converſation, ſans contredit le plus généralement intéreſſant, n'eſt pas, comme je l'ai déjà dit, le plus agréable pour chaque ſociété en particulier. Chacune d'elles regarde ſon ton comme ſupérieur à celui des gens d'eſprit; & celui des gens d'eſprit ſimplement comme ſupérieur à toute autre eſpece de ton.

Les ſociétés ſont à cet égard, comme les Payſans de diverſes Provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur Nation, mais qui préferent la langue nationale au patois des autres Provinces. Le *bon ton* eſt celui que chaque Société regarde comme le meilleur après le ſien; & ce ton eſt celui des gens d'eſprit.

J'avouerai cependant, à l'avantage des gens du monde, que s'il falloit, entre les différentes claſſes d'hommes, en choiſir une au ton de laquelle on dût donner la préference, ce ſeroit, ſans contredit, à celle des gens de la cour; non qu'un Bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde: tous deux, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, parlent ſouvent à vuide, & n'ont peut-être,

en fait d'idées, aucun avantage l'un ſur l'autre; mais le dernier par la poſition où il ſe trouve, s'occupe d'idées plus généralement intéreſſantes.

En effet, ſi les mœurs, les inclinations, les préjugés & le caractere des Rois ont beaucoup d'influence ſur le bonheur ou le malheur public; ſi toute connoiſſance, à cet égard, eſt intéreſſante; la converſation d'un homme attaché à la cour, qui ne peut parler de ce qui l'occupe ſans parler ſouvent de ſes maîtres, eſt donc néceſſairement moins inſipide que celle du Bourgeois. D'ailleurs les gens du monde étant, en général, fort au-deſſus des beſoins, & n'en ayant preſque point d'autre à ſatisfaire que celui du plaiſir, il eſt encore certain que leur converſation doit, à cet égard profiter des avantages de leur état: c'eſt ce qui rend, en général, les femmes de la Cour ſi ſupérieures aux autres femmes en graces, en eſprit, en agrémens; & pourquoi la claſſe des femmes d'eſprit n'eſt preſque compoſée que de femmes du monde.

Mais, ſi le ton de la Cour eſt ſupérieur à celui de la Bourgeoiſie, les Grands, n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuſes ſur la vie privée

des Rois, leur converſation doit le plus communément rouler ſur les Prérogatives de leurs charges, ſur celles de leur naiſſance, ſur leurs avantures galantes, & ſur les ridicules donnés ou rendus à un ſouper : or de pareilles converſations doivent être inſipides à la plupart des Sociétés.

Les gens du monde ſont donc, vis-à-vis d'elles, préciſement dans le cas des gens fortement occupés d'un métier; ils en font l'unique & perpétuel ſujet de leur converſation : en conſéquence, on les taxe de *mauvais ton*, parce que c'eſt toujours par un mot de mépris qu'un ennuyé ſe venge d'un ennuyeux.

On me répondra, peut-être, qu'aucune ſociété n'accuſe les gens du monde de *mauvois ton.* Si la plûpart des ſociétés ſe taiſent à cet égard, c'eſt que la naiſſance & les dignités leur en impoſent, les empêchent de manifeſter leurs ſentimens, & ſouvent même de ſe les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre, qu'on interroge ſur ce ſujet un homme de bon ſens: Le ton du monde, dira-t-il, n'eſt le plus ſouvent qu'un perſiflage ridicule. Ce ton, uſité à la Cour, y fut ſans doute introduit par quelque intrigant, qui, pour voiler ſes menées, vouloit parler ſans rien dire:

dupes de ce perſiflage, ceux qui le ſuivirent, ſans avoir rien à cacher, empruntèrent le jargon du premier, & crurent dire quelque choſe, lorſqu'ils prononçoient des mots aſſez mélodieuſement arrangés. Les gens en place, pour détourner les grands des affaires ſerieuſes, & les en rendre incapables, applaudirent à ce ton, permirent qu'on le nommât *eſprit*, & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais, quelque éloge qu'on donne à ce jargon, ſi, pour apprécier le mérite de la plûpart de ces bons mots ſi admirés dans la bonne compagnie, on les traduiſoit dans une autre langue, la traduction diſſiperoit le preſtige, & la plûpart de ces bons mots ſe trouveroient vuides de ſens. Auſſi, bien des gens, ajouteroit-il, ont, pour ce qu'on appelle les gens brillans, un dégoût très-marqué, & repete-t'on ſouvent ce vers de la Comédie:

Quand le bon ton *paroît, le* bon ſens *ſe retire.*

Le vrai *bon ton* eſt donc celui des gens d'eſprit, de quelque état qu'ils ſoient.

Je veux, dira quelqu'un, que les gens du monde, attachés à de trop petites idées, ſoient, à cet égard, inférieurs aux gens

d'eſprit: ils leur ſont du moins ſupérieurs dans la maniere d'exprimer leurs idées. Leur prétention, à cet égard, paroît ſans contredit mieux fondée. Quoique les mots, en eux-mêmes, ne ſoient ni nobles, ni bas; & que, dans un pays où le Peuple eſt reſpecté, comme en Angleterre, on ne faſſe, ni ne doive faire cette diſtinction: dans un Etat monarchique, où l'on n'a nulle conſidération pour le Peuple, il eſt certain que les mots doivent prendre l'une ou l'autre de ces dénominations, ſelon qu'ils ſont uſités ou rejetés à la Cour; & qu'ainſi l'expreſſion des gens du monde doit toujours être élégante; auſſi l'eſt-elle. Mais la plûpart des Courtiſans ne s'exerçant que ſur des matieres frivoles, le dictionaire de la langue noble eſt, par cette par raiſon, très-court, & ne ſuffit pas même au genre du Roman, dans lequel ceux des gens du monde qui voudroient écrire, ſe trouveroient ſouvent fort inférieurs aux gens de lettres. (*a*)

(*a*) Ce qui fait le plus d'illuſion en faveur des gens du monde; c'eſt l'air aiſé, le geſte dont ils accompagnent leurs diſcours, & qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne neceſſairement l'avantage du rang; ils ſont, à cet égard, ordinai-

A l'égard des ſujets qu'on regarde comme ſérieux, & qui tiennent aux Arts & à la Philoſophie, l'expérience nous apprend que, ſur de tels ſujets, les gens du monde ne peuvent qu'avec peine bégayer leurs penſées (*b*) : d'où il réſulte qu'à l'égard même de l'expreſſion, ils n'ont nulle ſupériorité ſur les gens d'eſprit ; & qu'ils n'en ont, à cet égard, ſur le commun des hommes, que dans des matieres frivoles ſur leſquelles ils ſont très-exercés, & dont ils ont fait une étude &, pour ainſi dire, un art particulier ; ſupériorité qui n'eſt pas encore bien conſtatée, & que preſque tous les hommes s'exagerent par le reſpect mécanique qu'ils ont pour la naiſſance & pour les dignités.

Au reſte, quelque ridicule que donne

---

dinairement fort ſupérieurs aux gens de lettres. Or, la déclamation, comme le dit Ariſtote, eſt la premiere partie de l'éloquence : ils peuvent donc, par cette raiſon, avoir, dans les converſations frivoles, l'avantage ſur les gens de Lettres. Avantage qu'ils perdent lorſqu'ils écrivent, non-ſeulement, parcequ'ils ne ſont plus alors ſoutenus du preſtige de la déclamation, mais parce que leurs Ecrits n'ont jamais que le ſtyle de leurs converſations ; & qu'on écrit preſque toujours mal, lorſqu'on écrit comme on parle.

(*b*) Je ne parle dans ce Chapitre, que de ceux des gens du monde dont l'eſprit n'eſt point exercé.

aux gens du monde leur prétention excluſive au *bon ton*, ce ridicule eſt moins un ridicule de leur état qu'un de ceux de l'humanité. Comment l'orgueil ne perſuaderoit-il pas aux Grands qu'eux & les gens de leur eſpece ſont doués de l'eſprit le plus propre à plaire dans la converſation, puiſque ce même orgueil a bien perſuadé à tous les hommes en général que la nature n'avoit allumé le ſoleil que pour féconder dans l'eſpace ce petit point nommé la terre, & qu'elle n'avoit ſemé le firmament d'étoiles que pour l'éclairer pendant les nuits ?

On eſt vain, mépriſant, & par conſéquent, injuſte, toutes les fois qu'on peut l'être impunément. C'eſt pourquoi tout homme s'imagine que, ſur la terre, il n'eſt point de partie du monde; dans cette partie du monde, de Nation; dans la Nation, de Province ; dans la Province, de Ville; dans la Ville, de Société comparable à la ſienne; qui ne ſe croie encore l'homme ſupérieur de ſa Société; & qui, de proche en proche, ne ſe ſurprenne en s'avouant à lui même qu'il eſt le premier homme de l'univers (*c*). Auſſi, quelque

(*c*) Voyez le Pédant joué, Comédie de Cyrano de Bergerac.

folles que ſoient les prétentions excluſives au *bon ton*, & quelque ridicule que le Public donne à ce ſujet aux gens du monde, ce ridicule trouvera toujours grace devant l'indulgente & ſaine Philoſophie, qui doit même, à cet égard, leur épargner l'amertume des remedes inutiles.

Si l'animal enfermé dans un coquillage, & qui ne connoît de l'univers que le rocher ſur lequel il eſt attaché, ne peut juger de ſon étendue; comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite Société, qui ſe voit toujours environné des mêmes objets, & qui ne connoît qu'une ſeule opinion, pourroit-il juger du mérite des choſes?

La vérité ne s'apperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires. L'univers ne nous eſt connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque ſe renferme dans une Société ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, ſur-tout s'ils flattent ſon orgueil.

Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendue chere?

C'eſt par un effet de la même vanité que les gens du monde ſe croient les ſeuls poſ-

ſeſſeurs du *bel uſage*, qui, ſelon eux, eſt le premier des mérites, & ſans lequel il n'en eſt aucun. Ils ne s'apperçoivent pas que cet uſage, qu'ils regardent comme l'uſage du monde par excellence, n'eſt que l'uſage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où, quand le Roi éternue, tous les Courtiſans ſont, par politeſſe, obligés d'éternuer, & où, l'éternuement gagnant de la Cour à la Ville & de la Ville aux Provinces, tout l'Empire paroit affligé d'un rhume général, qui doute qu'il n'y ait des Courtiſans qui ne ſe piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes ; qui ne ſe regardent, à cet égard, comme les poſſeſſeurs uniques du bel uſage ; & qui ne traitent de mauvaiſe compagnie, ou de Nations barbares, tous les particuliers & tous les Peuples dont l'éternuement leur paroît moins harmonieux ?

Les Mariannois ne prétendront-ils pas que la civilité conſiſte à prendre le pied de celui auquel on veut faire honneur, à s'en frotter doucement le viſage, & ne jamais cracher devant ſon Supérieur ?

Les Chiriguanes ne ſoutiendront-ils pas qu'il faut des culottes ; mais que le bel uſage eſt de les porter ſous le bras, com-

me nous portons nos chapeaux ?

Les habitans des Philippines ne diront-ils pas que ce n'eſt point au mari à faire éprouver à ſa femme les premiers plaiſirs de l'amour; que c'eſt une peine dont il doit, en payant, ſe décharger ſur quelque autre ? N'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'eſt encore lors de ſon mariage, eſt une fille ſans mérite, qui n'eſt digne que de mépris ?

Ne ſoutient on pas au Pégu qu'il eſt du bel uſage & de la décence, qu'un éventail à la main, le Roi s'avance dans la ſalle d'audience, précedé de quatre jeunes gens des plus beaux de la Cour, & qui, deſtinés à ſes plaiſirs, ſont en même tems ſes Interprêtes & les Hérauts qui déclarent ſes volontés ?

Que je parcoure toutes les Nations, je trouverai par tout des uſages différens (*d*):

(*d*) Au Royaume de Juida, lorſque les habitans ſe rencontrent, ils ſe jettent en bas de leurs hamachs, ſe mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baiſent la terre, frappent des mains, ſe font des complimens & ſe relevent : les agréables du pays croient certainement que leur maniere de ſaluer eſt la plus polie.

Les habitans des Manilles diſent que la politeſſe exige qu'en ſaluant on plie le corps très-bas, qu'on mette ſes deux mains ſur ſes joues, qu'on leve une jambe

& chaque peuple, en particulier, ſe croira néceſſairement en poſſeſſion du *meilleur uſage*. Or, s'il n'eſt rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde; qu'ils faſſent quelque retour ſur eux-mêmes, ils verront que, ſous d'autres noms, c'eſt d'eux-mêmes dont ils ſe moquent.

Pour prouver que ce que l'on appelle, ici, *uſage du monde*, loin de plaire univerſellement, doit au contraire déplaire le plus généralement; qu'on tranſporte ſucceſſivement à la Chine, en Hollande & en Angleterre le Petit-Maître le plus ſavant dans ce compoſé de geſtes, de propos & de manieres, appellé *uſage du monde*; &

---

be en l'air, en tenant les genoux pliés.

Le ſauvage de la nouvelle Orléans ſoutient que nous manquons de politeſſe envers nos Rois. „ Lorſque je „ me préſente, dit-il, au grand Chef, je le ſalue par „ un hurlement; puis je pénetre au fond de ſa caba- „ ne ſans jetter un ſeul coup d'œil ſur le côté droit „ ou le Chef eſt aſſis. C'eſt là que je renouvelle mon „ ſalut, en levant mes bras ſur ma tête, & en hurlant „ trois fois. Le Chef m'invite à m'aſſeoir par un pe- „ tit ſoupir: je le remercie par un nouveau hurlement. „ A chaque queſtion du Chef, je hurle une fois avant „ que de répondre; & je prens congé de lui, en fai- „ ſant trainer mon hurlement juſqu'à ce que je ſois „ hors de ſa préſence."

l'homme ſenſé, que ſon ignorance à cet égard fait traiter de ſtupide ou de mauvaiſe compagnie; il eſt certain que ce dernier paſſera, chez ces divers Peuples, pour plus inſtruit du véritable *uſage du monde* que le premier.

Quel eſt le motif d'un pareil jugement? C'eſt que la raiſon indépendante des modes & des coutûmes d'un Pays, n'eſt nulle part étrangere & ridicule; c'eſt qu'au contraire l'uſage d'un Pays, inconnu à un autre Pays, rend toujours l'Obſervateur de cet uſage d'autant plus ridicule, qu'il y eſt plus exercé, & s'y eſt rendu plus habile.

Si, pour éviter l'air péſant, & méthodique, en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont ſouvent joué l'étourderie; qui doute qu'aux yeux des Anglois, des Allemands ou des Eſpagnols, nos Petits-Maîtres ne paroiſſent d'autant plus ridicules qu'ils ſeront, à cet égard, plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du *bel uſage*.

Il eſt donc certain, du moins ſi l'on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le Pays étranger, que ce qu'ils appellent *uſage du monde*, loin de réuſſir univerſellement, doit aucontraire dé-

plaire le plus généralement ; & que cet uſage eſt auſſi différent du vrai *uſage du monde*, toujours fondé ſur la raiſon, que la civilité l'eſt de la vraie politeſſe.

L'une ne ſuppoſe que la ſçience des manieres ; & l'autre, un ſentiment fin, délicat & habituel de bienveillance pour les hommes.

Au reſte, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions excluſives au *bon ton* & *au bel uſage*, il eſt ſi difficile, comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les Sociétés du grand monde, ſans adopter quelques-unes de leurs erreurs, que les gens d'eſprit, les plus en garde à cet égard, ne ſont pas toujours sûrs de s'en défendre. Auſſi n'eſt-ce, en ce genre, que des erreurs extrêmement multipliées, qui déterminent le public à placer les agréables au rang des eſprits faux & petits ; je dis petits, parce que l'eſprit, qui n'eſt ni grand ni petit en ſoi, emprunte toujours l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petiteſſe des objets qu'il conſidere, & que les gens du monde ne peuvent guères s'occuper que de petits objets.

Il réſulte des deux Chapitres précédens que l'intérêt public eſt preſque toujours différent de celui des Sociétés par-

ticulieres; qu'en conſéquence, les hommes les plus eſtimés de ces Sociétés ne ſont pas toujours les plus eſtimables aux yeux du Public.

Maintenant je vais montrer que ceux qui méritent le plus d'eſtime de la part du Public, doivent, par leur maniere de vivre & de penſer, être ſouvent déſagréables aux Sociétés particulieres.

CHAPITRE X.

Pourquoi l'homme admiré du Public n'eſt pas toujours eſtimé des gens du monde.

POur plaire aux Sociétés particulieres, il n'eſt pas néceſſaire que l'horizon de nos idées ſoit fort étendu; mais il faut connoſtre ce qu'on appelle le monde, s'y répandre & l'étudier : au contraire, pour s'illuſtrer dans quelque art, ou quelque ſçience que ce ſoit, & mériter, en conſéquence, l'eſtime du Public, il faut, comme je l'ai dit plus haut, faire des études très-différentes.

Suppoſons des hommes curieux de s'inſtruire dans la ſçience de la morale. Ce n'eſt que par le ſecours de l'hiſtoire & ſur les aîles de la méditation, qu'ils pourront ſelon les forces inégales de leur eſprit, s'élever à différentes hauteurs, d'où l'un découvrira des Villes, l'autre des Nations, celui ci une partie du monde, & celui-là l'Univers entier. Ce n'eſt qu'en contemplant la Terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle ſe réduit

insensiblement, devant un Philosophe, à un petit espace, & qu'elle prend à ses yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles qui portent le nom de Chinoise, d'Angloise, de Françoise, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes Nations. C'est de-là que, venant à considerer le Spectacle des Mœurs, des Loix, des Coûtumes, des Religions, & des passions différentes, un homme, devenu presque insensible à l'éloge comme à la satyre des Nations, peut briser tous les liens des préjugés, examiner d'un œil tranquile la contrariété des opinions des hommes, passer sans étonnement du Serrail à la Chartreuse, contempler, avec plaisir, l'étendue de la sottise humaine, voir du même œil Alcibiade couper la queue à son chien, & Mahomet s'enfermer dans une caverne, l'un pour se moquer de la légéreté des Athéniens, l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or de pareilles idées ne se présentent que dans le silence & la solitude. Si les Muses, disent les Poëtes, aiment les bois, les prés, les fontaines, c'est qu'on y goute une tranquilité qui fuit les villes; & que les réflexions qu'un homme, détaché des petits intérêts des Sociétés, y fait sur lui-

même, ſont des réflexions, qui faites ſur l'homme en général, appartiennent & plaiſent à l'humanité. Or, dans cette ſolitude où l'on eſt, comme malgré ſoi, porté vers l'étude des Arts & des Sçiences, comment s'occuper d'une infinité de petits faits qui font l'entretien journalier des gens du monde?

Auſſi nos Corneille & nos La Fontaine ont ils quelquefois paru inſipides dans nos ſoupers de bonne compagnie; leur bonhommie même contribuoit à les faire juger tels. Comment les gens du monde pourroient ils, ſous le manteau de la ſimplicité, reconnoître l'homme illuſtre? Il eſt peu de connoiſſeurs en vrai mérite. Si la plupart des Romains, dit Tacite, trompés par la douceur & la ſimplicité d'Agricola, cherchoient le grand homme ſous ſon extérieur modeſte, ſans pouvoir l'y reconnoître; on ſent que, trop heureux d'échapper au mépris des Sociétés particulieres, le grand homme, ſur-tout s'il eſt modeſte, doit renoncer à *l'eſtime ſentie* de la plûpart d'entr'elles. Auſſi n'eſt il que foiblement animé du déſir de leur plaire. Il ſent confuſément que l'eſtime de ces Sociétés ne prouveroit que l'analogie de ſes idées avec les leurs; que cette Analo-

gie ſeroit ſouvent peu flatteuſe; & que l'eſtime publique eſt la ſeule digne d'envie, la ſeule deſirable, puiſqu'elle eſt toujours un don de la reconnoiſſance publique, & par conſéquent la preuve d'un mérite réel. C'eſt pourquoi le grand homme, incapable d'aucun des efforts néceſſaires pour plaire aux Sociétés particulieres, trouve tout poſſible pour mériter l'eſtime générale. Si l'orgueil de commander aux Rois dédommageoit les Romains de la dureté de la diſcipline militaire, le noble plaiſir d'être eſtimé conſole les hommes illuſtres des injuſtices même de la fortune. Ont-ils obtenu cette eſtime? ils ſe croient les poſſeſſeurs du bien le plus deſiré. En effet, quelque indifférence qu'on affecte pour l'union publique, chacun cherche à s'eſtimer ſoi même, & ſe croit d'autant plus eſtimable qu'il ſe voit plus généralement eſtimé.

Si les beſoins, les paſſions, & ſur-tout la pareſſe, n'étouffoient en nous ce deſir de l'eſtime, il n'eſt perſonne qui ne fît des efforts pour la mériter, & qui ne deſirât le ſuffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de ſoi. Auſſi le mépris de la réputation, & le ſacrifice qu'on en fait, dit-on, à la fortune & à la conſidération, eſt il tou-

jours inſpiré par le déſeſpoir de ſe rendre illuſtre. On doit vanter ce qu'on a, & dédaigner ce qu'on n'a pas. C'eſt un effet néceſſaire de l'orgueil; on le révolteroit, ſi l'on ne paroiſſoit pas ſa dupe. Il ſeroit, en pareil cas, trop cruel d'éclairer un homme ſur les vrais motifs de ſes dédains; auſſi le mérite ne ſe porte-t'il jamais à cet excès de barbarie. Tout homme (qu'il me ſoit permis de l'obſerver en paſſant), lorſqu'il n'eſt pas né méchant, & lorſque les paſſions n'offuſquent pas les lumieres de ſa raiſon, ſera toujours d'autant plus indulgent qu'il ſera plus éclairé. C'eſt une vérité dont je me refuſe d'autant moins la preuve, qu'en rendant juſtice, à cet égard, à l'homme de mérite, je puis, dans les motifs même de ſon indulgence, faire plus nettement appercevoir la cauſe du peu de cas qu'il fait de l'eſtime des Sociétés particulieres, & en conſequence du peu de ſuccès qu'il doit y avoir.

Si le grand homme eſt toujours le plus indulgent; s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laiſſe; s'il verſe enfin ſur les défauts d'autrui le baume adouciſſant de la pitié, & s'il eſt lent à les appercevoir; c'eſt que la

hauteur de ſon eſprit ne lui permet pas de s'arrêter ſur les vices & les ridicules d'un particulier, mais ſur ceux des hommes en général. S'il en conſidere les défauts, ce n'eſt point de l'œil malin & toujours injuſte de l'envie; mais de cet œil ſerein avec lequel s'examineroient deux hommes qui, curieux de connoitre le cœur & l'eſprit humain, ſe regarderoient reciproquement comme deux ſujets d'inſtruction & deux cours vivans d'expérience morale : bien différens à cet égard, de ces demi-eſprits, avides d'une réputation qui les fuit, toujours dévorés du poiſon de la jalouſie, & qui, ſans ceſſe à l'affut des défauts d'autrui, perdroient tout leur petit mérite ſi les hommes perdoient leurs ridicules. Ce n'eſt point à de pareilles gens qu'appartient la connoiſſance de l'eſprit humain. Ils ſont faits pour étendre la célébrité des talens, par les efforts qu'ils font pour les étouffer. Le mérite eſt comme la poudre; ſon exploſion eſt d'autant plus forte qu'elle eſt plus comprimée. Au reſte, quelque haine qu'on porte à ces envieux, ils ſont cependant encore plus à plaindre qu'à blâmer. La préſence du mérite les importune : s'ils l'attaquent comme un ennemi, & s'ils ſont méchans, c'eſt qu'ils ſont mal-

heureux, c'eſt qu'ils pourſuivent, dans les talens, l'offenſe que le mérite fait à leur vanité : leurs crimes ne ſont que des vengeances.

Un autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la connoiſſance qu'il a de l'eſprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foibleſſe ; au milieu des applaudiſſemens d'un aréopage, il a tant de fois été tenté, comme Phocion, de ſe retourner vers ſon ami pour lui demander s'il n'a pas dit une grande ſottiſe, que, toujours en garde contre ſa vanité, il excuſe volontiers dans les autres des erreurs dans leſquelles il eſt quelquefois tombé lui-même. Il ſent que c'eſt à la multitude des ſots qu'on doit la création du mot *homme d'eſprit* ; & qu'en reconnoiſſance, il doit donc écouter, ſans aigreur, les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Que ces derniers ſe vantent, entr'eux & en ſecret, des ridicules qu'ils donnent au mérite, du mépris qu'ils ont, diſent-ils, pour l'eſprit ; ils ſont ſemblables à ces fanfarons d'impiété qui ne blaſphêment qu'en tremblant.

La derniere cauſe de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la vue nette qu'il a de la néceſſité des jugemens hu-

mains. Il ſait que nos idées ſont, ſi je l'oſe dire, des conſéquences ſi néceſſaires des ſociétés où l'on vit, des lectures qu'on fait & des objets qui s'offrent à nos yeux, qu'une intelligence ſupérieure pourroit également, & par les objets qui ſe ſont préſentés à nous, deviner nos penſées; &, par nos penſées, deviner le nombre & l'eſpece des objets que le hazard nous a offerts.

L'homme d'eſprit ſait que les hommes ſont ce qu'ils doivent être; que toute haine contr'eux eſt injuſte; qu'un ſot porte des ſottiſes, comme le ſauvageon des fruits amers; que l'inſulter, c'eſt reprocher au chêne de porter le gland plûtôt que l'olive; que, ſi l'homme médiocre eſt ſtupide à ſes yeux, il eſt fou à ceux de l'homme médiocre: car, ſi tout fou n'eſt pas homme d'eſprit, du moins tout homme d'eſprit paroîtra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence ſera donc toujours l'effet de la lumiere, lorſque les paſſions n'en intercepteront pas l'action. Mais cette indulgence, principalement fondée ſur la hauteur d'ame qu'inſpire l'amour de la gloire, rend l'homme éclairé très-indifférent à l'eſtime des ſociétés particulieres. Or cette indifférence, jointe aux genres

différens de vie & d'étude néceſſaires pour plaire, ſoit au Public, ſoit à ce qu'on appelle la bonne compagnie, fera preſque toujours, de l'homme de mérite, un homme aſſez deſagréable aux gens du monde.

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit par rapport aux ſociétés particulieres, c'eſt qu'uniquement ſoumiſe à ſon intérêt chaque Société meſure ſur l'échelle de ce même intérêt le dégré d'eſtime qu'elle accorde aux différens genres d'idées & d'eſprits. Il en eſt des petites ſociétés comme d'un particulier. A-t'il un procès? ſi ce procès eſt conſidérable, il recevra ſon Avocat avec plus d'empreſſement, plus de témoignages de reſpect & d'eſtime qu'il ne recevroit Deſcartes, Locke ou Corneille. Le procès eſt-il accommodé? c'eſt à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de ſa poſition décidera de la différence de ſes réceptions.

Je voudrois, en finiſſant ce Chapitre, pouvoir raſſurer le très-petit nombre de gens modeſtes, qui, diſtraits par des affaires, ou par le ſoin de leur fortune, n'ont pu faire preuve de grands talens; & ne peuvent, conſéquemment aux principes ci-deſſus établis, ſavoir ſi,

quant à l'esprit, ils sont réellement dignes d'estime. Quelque desir que j'aie, à cet égard, de leur rendre justice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand esprit, sans se distinguer par aucun talent, est précisément dans le cas d'un homme qui se dit noble sans avoir de titres de noblesse. Le Public ne connoît & n'estime que le mérite prouvé par les faits. A-t'il à juger des hommes de conditions différentes? il demande au militaire, Quelle victoire avez-vous remporté? à l'homme en place, Quel soulagement avez-vous apporté aux miseres du Peuple? au particulier, Par quel ouvrage avez vous éclairé l'humanité ? Qui n'a rien à répondre à ces questions, n'est ni connu, ni estimé du Public.

Je sais que, séduits par les prestiges de la puissance, par le faste qui l'environne, par l'espoir des graces dont un homme en place est le distributeur, un grand nombre d'hommes reconnoissent machinalement un grand mérite où ils apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges, aussi passagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent, n'en imposent point à la saine partie du Public. A l'abri de toute séduction, exempt de tout intérêt, le

Public juge comme l'Etranger, qui ne reconnoît pour homme de mérite que l'homme distingué par ses talens : c'est celui-là seul qu'il recherche avec empressement ; empressement toujours flatteur pour quiconque en est l'objet (*a*). Lorsqu'on n'est point constitué en dignité, c'est le signe certain d'un mérite réel.

Qui veut savoir exactement ce qu'il vaut, ne peut donc l'apprendre que du Public, & doit, par conséquent, s'exposer à son jugement. On sait les ridicules qu'à cet égard l'on s'efforce de donner à ceux qui prétendent, en qualité d'Auteurs, à l'estime de leur nation : mais ces ridicules ne font nulle impression sur l'homme de mérite ; il les regarde comme un effet de la jalousie de ces petits esprits, qui, s'imaginant que, si personne ne faisoit preuve de mérite, ils pourroient s'en croire autant qu'à qui que ce soit, ne peuvent souf-

(*a*) Nul eloge n'a plus flatté Mr. de Fontenelle, que la question d'un Suédois qui, entrant à Paris, demande aux gens de la barriere la demeure de Mr. de Fontenelle : Ces Commis ne la lui peuvent enseigner *Quoi !* dit-il, *vous autres François, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illustres Citoyens ? Vous n'êtes pas dignes d'un tel homme.*

frir qu'on produiſe de pareils titres. Sans ces titres cependant, perſonne ne mérite, ni n'obtient l'eſtime du Public.

Qu'on jette les yeux ſur tous ces grands eſprits, ſi vantés dans les ſociétés particulieres: on verra que, placés par le Public au rang des hommes médiocres, ils ne doivent la réputation d'eſprit, dont quelques gens les décorent, qu'à l'incapacité où ils ſont de prouver leur ſottiſe, même par de mauvais ouvrages. Auſſi, parmi ces *merveilleux*, ceux-là même qui promettent le plus, ne ſont, ſi je l'oſe dire, en eſprit, tout au plus que des *peut-être*.

Quelque certaine que ſoit cette vérité, & quelque raiſon qu'aient les gens modeſtes de douter d'un mérite qui n'a pas paſſé par la coupelle du Public, il eſt pourtant certain qu'un homme peut, quant à l'eſprit, ſe croire réellement digne de l'eſtime générale: 1°. lorſque c'eſt pour les gens les plus eſtimés du Public & des Nations étrangeres qu'il ſe ſent le plus d'attrait; 2°. lorſqu'il eſt loué (*b*), comme dit Ci-

(*b*) Le degré d'eſprit néceſſaire pour nous plaire, eſt une meſure aſſez exacte du degré d'eſprit que nous avons.

ceron, par un homme déjà loué ; 3°. lorſqu'enfin, il obtient l'eſtime de ceux qui, dans des ouvrages ou de grandes places, ont déjà fait éclater de grands talens : leur eſtime pour lui ſuppoſe une grande analogie entre leurs idées & les ſiennes ; & cette analogie peut être regardée, ſinon comme une preuve complette, du moins comme une aſſez grande probabilité que, s'il ſe fût, comme eux, expoſé aux regards du Public, il eût eu comme eux, quelque part à ſon eſtime.

CHAPITRE XI.

De la probité, par rapport au Public.

CE n'eſt plus de la probité par raport à un particulier ou une petite ſociété, mais de la vraie probité, de la probité conſidérée par rapport au Public, dont il s'agit dans ce Chapitre. Cette eſpece de probité eſt la ſeule qui réellement en mérite, & qui en obtienne généralement le nom. Ce n'eſt qu'en conſidérant la probité ſous ce point de vue, qu'on peut ſe former des idées nettes de l'honnêteté, & trouver un guide à la vertu.

Or, ſous cet aſpect, je dis que le Public, comme les Sociétes particulieres, eſt, dans ſes jugemens, uniquement déterminé par le motif de ſon intérêt; qu'il ne donne le nom d'honnêtes, de grandes ou d'héroïques, qu'aux actions qui lui ſont utiles; & qu'il ne proportionne point ſon eſtime pour telle ou telle action ſur le degré de force, de courage ou de gé-

nérosité néceſſaire pour l'exécuter, mais ſur l'importance même de cette action & l'avantage qu'il en retire.

En effet, qu'encouragé par la préſence d'une Armée, un homme ſe batte ſeul contre trois hommes bleſſés; cette action, ſans doute eſtimable, n'eſt cependant qu'une action dont mille de nos Grenadiers ſont capables, & pour laquelle ils ne ſeroient jamais cités dans l'hiſtoire: mais que le ſalut d'un Empire, qui doit ſubjuguer l'Univers, ſe trouve attaché au ſuccès de ce combat, Horace eſt un Héros: l'admiration de ſes Concitoyens & ſon nom célébré dans l'hiſtoire paſſe aux ſiecles les plus reculés.

Que deux perſonnes ſe précipitent dans un gouffre; c'eſt une action commune à Sapho & à Curtius: mais la premiere s'y jette pour s'arracher aux malheurs de l'amour, & le ſecond pour ſauver Rome; Sapho eſt une folle, & Curtius un Héros. En vain quelques Philoſophes donneroient-ils également à ces deux actions le nom de folie; le Public, plus éclairé qu'eux ſur ſes véritables intérêts, ne donnera jamais le nom de fou à ceux qui le ſont à ſon profit.

CHAPITRE XII.

De l'esprit, par rapport au Public.

APpliquons à l'esprit ce que j'ai dit de la probité : l'on verra que, toujours le même dans ses jugemens, le Public ne prend jamais conseil que de son intérêt; qu'il ne proportionne point son estime pour les différens genres d'esprit à l'inégale difficulté de ces genres, c'est à dire au nombre & à la finesse des idées nécessaires pour-y réussir, mais seulement à l'avantage plus ou moins grand qu'il en retire.

Qu'un Général ignorant gagne trois batailles sur un Général encore plus ignorant que lui, il sera, du moins pendant sa vie, revêtu d'une gloire qu'on n'accordera pas au plus grand Peintre du monde. Ce dernier n'a cependant mérité le titre de grand Peintre, que par une grande supériorité sur des hommes habiles, & qu'en excellant dans un Art, sans doute moins nécessaire, mais peut être plus difficile que celui de la guerre. Je dis plus

difficile, parce qu'à l'ouverture de l'hiſtoire, on voit une infinité d'hommes tels que les Epaminondas, les Lucullus, les Alexandre, les Mahomet, les Spinola, les Cromwel, les Charles XII, obtenir la réputation de Grands Capitaines le jour même qu'ils ont commandé & battu des armées; & qu'aucun Peintre, quelque heureuſe diſpoſition qu'il ait reçu de la nature, n'eſt cité entre les Peintres illuſtres, s'il n'a du moins conſommé dix ou douze ans de ſa vie en études préliminaires de cet Art. Pourquoi donc accorder plus d'eſtime au Général ignorant qu'au Peintre habile?

Cet inégal partage de gloire, ſi injuſte en apparence, tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur Nation. Qu'on ſe demande encore pourquoi le public donne au Négociateur habile le titre d'eſprit ſupérieur, qu'il refuſe à l'Avocat célebre? L'importance des affaires dont on charge le premier, prouve-t'elle en lui quelque ſupériorité d'eſprit ſur le ſecond? Ne faut-il pas ſouvent autant de ſagacité & de fineſſe pour diſcuter les intérêts & terminer les procès de deux Seigneurs de Paroiſſe, que pour pacifier deux Nations? Pourquoi donc le

Public, ſi avare de ſon eſtime envers l'Avocat, en eſt-il ſi prodigue envers le Négociateur? C'eſt que le Public, toutes les fois qu'il n'eſt pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque ſuperſtition, eſt, ſans s'en apperçevoir, capable de faire, ſur ce qui l'intéreſſe, les raiſonnemens les plus fins. L'inſtinct, qui lui fait tout rapporter à ſon intérêt, eſt comme l'Ether, qui pénetre tous les corps ſans y faire aucune impreſſion ſenſible. Il a moins beſoin de Peintres & d'Avocats célebres, que de Généraux & de Négociateurs habiles; il attachera donc aux talens de ces derniers le prix d'eſtime néceſſaire pour engager toujours quelque Citoyen à les acquérir.

De quelque côté qu'on jette les yeux, on verra toujours l'intérêt préſider à la diſtribution que le Public fait de ſon eſtime.

Lorſque les Hollandois érigent une ſtatue à ce Guillaume Buckelſt qui leur avoit donné le ſecret de ſaler & d'encaquer les Harangs, ce n'eſt point à l'étendue de génie néceſſaire pour cette découverte qu'ils déferent cet honneur, mais à l'importance du ſecret & aux avantages qu'il procure à la Nation.

Dans toute découverte, cet avantage

en impoſe tellement à l'imagination, qu'il en décuple le mérite, même aux yeux des gens ſenſés.

Lorſque les petits Auguſtins députerent à Rome pour obtenir du Saint Siege la permiſſion de ſe couper la barbe, qui ſait ſi le Pere Euſtache n'employa pas dans cette négociation autant de fineſſe & d'eſprit que le Préſident Jeannin dans ſes négociations de Hollande? Perſonne ne peut rien affirmer à ce ſujet. A quoi donc attribuer le ſentiment du rire ou de l'eſtime qu'excitent ces deux négociations différentes, ſi ce n'eſt à la différence de leurs objets? Nous ſuppoſons toujours de grandes cauſes à de grands effets. Un homme occupe une grande place; par la poſition où il ſe trouve, il opere de grandes choſes avec peu d'eſprit: cet homme paſſera, près de la multitude, pour ſupérieur à celui qui, dans un poſte inférieur & des circonſtances moins heureuſes, ne peut qu'avec beaucoup d'eſprit exécuter de petites choſes. Ces deux hommes ſeront comme des poids inégaux appliqués à différens points d'un long lévier, où le poids plus léger, placé à une des extrémités, enleve un poids décuple placé plus près du point d'appui.

Or, ſi le Public, comme je l'ai prouvé, ne juge que d'après ſon intérêt, & s'il eſt indifférent à toute autre eſpéce de conſidération ; ce même Public, admirateur enthouſiaſte des Arts qui lui ſont utiles, ne doit point exiger des Artiſtes qui les cultivent ce haut dégré de perfection auquel il veut abſolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des Arts moins utiles, & dans leſquels il eſt ſouvent plus difficile de réuſſir. Auſſi les hommes, ſelon qu'ils s'appliquent à des Arts plus ou moins utiles, ſont-ils comparables à des outils groſſiers, ou à des bijoux : les premiers ſont toujours jugés bons quand l'acier en eſt bien trempé, & les ſeconds ne ſont eſtimés qu'autant qu'ils ſont parfaits. C'eſt pourquoi notre vanité eſt en ſecret toujours d'autant plus flattée d'un ſuccès, que nous obtenons ce ſuccès dans un genre moins utile au Public, où l'on mérite plus difficilement ſon approbation, dans lequel enfin la réuſſite ſuppoſe néceſſairement plus d'eſprit & de mérite perſonnel.

En effet, de quelles préventions différentes le Public n'eſt-il pas affecté, lorſqu'il peſe le mérite ou d'un Auteur ou d'un Général ? Juge-t'il le premier ? il le compare à tous ceux qui ont excellé dans ſon

genre, & ne lui accorde ſon eſtime qu'autant qu'il ſurpaſſe ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t'il un Général? il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale, en habileté les Scipion, les Céſar, ou les Sertorius. Qu'un Poëte Dramatique faſſe une bonne Tragédie ſur un Plan déjà connu, c'eſt, dit-on, un Plagiaire mépriſable; mais qu'un Général ſe ſerve, dans une campagne, de l'ordre de bataille & des ſtratagêmes d'un autre Géneral, il n'en paroît ſouvent que plus eſtimable.

Qu'un Auteur remporte un prix ſur ſoixante Concurrens, ſi le Public n'avoue point le mérite de ces Concurrens, ou ſi leurs ouvrages ſont foibles, l'Auteur & ſon ſuccès ſont bientôt oubliés.

Mais quand le Géneral a triomphé, le Public, avant que de le couronner, a-t'il jamais conſtaté l'habileté & la valeur des vaincus? Exige-t'il d'un Général ce ſentiment fin & délicat de gloire qui, à la mort de Mr. de Turenne, détermina Mr. de Montecuculi à quitter le commandement des armées? *On ne peut plus*, diſoit-il, *m'oppoſer d'ennemi digne de moi.*

Le Public peſe donc à des balances très-différentes le mérite d'un Auteur & celui

d'un Général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité que ſouvent il admire dans l'autre? C'eſt qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un Ecrivain, & qu'il en peut tirer de très grands de celle d'un Général, dont l'ignorance eſt quelquefois couronnée du ſuccès. Il eſt donc intéreſſé à priſer dans l'un ce qu'il mépriſe dans l'autre.

D'ailleurs, ſi le bonheur public dépend du mérite des gens en place, & ſi les grandes places ſont rarement remplies par des grands hommes, pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entrepriſes toute la prudence & l'activité dont ils ſont capables, il faut néceſſairement les flatter de l'eſpoir d'une grande gloire. Cet eſpoir ſeul peut élever juſqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y euſſent jamais atteint, ſi le Public trop ſévere appréciateur de leur mérite, les eût dégoûtés de ſon eſtime par la difficulté de l'obtenir.

Voilà la cauſe de l'indulgence ſecrete avec laquelle le Public juge les gens en place; indulgence quelquefois aveugle dans le Peuple, mais toujours éclairée dans l'homme d'eſprit. Il ſait que les hommes ſont les diſciples des objets qui les envi-

ronnent; que la flatterie, assidue auprès des Grands, préside à toutes les instructions qu'on leur donne; & qu'ainsi l'on ne peut, sans injustice, leur demander autant de talens & de vertus qu'on en exige d'un Particulier.

Si le Spectateur éclairé siffle au Théâtre François ce qu'il applaudit aux Italiens; si, dans une belle femme & un joli enfant, tout est grace, esprit & gentilesse; pourquoi ne pas traiter les Grands avec la même indulgence? on peut légitimement admirer en eux des talens qu'on trouve communement chez un Particulier obscur, parce qu'il leur est plus difficile de les acquerir. Gâtés par les flatteurs, comme les jolies femmes par les galans; occupés d'ailleurs de mille plaisirs, distraits par mille soins, ils n'ont point, comme un Philosophe, le loisir de penser, d'acquerir un grand nombre d'idées (*a*), ni de

(*a*) C'est vraisemblablement ce qui a fait avancer à Mr. Nicole que Dieu avoit fait le don de l'esprit aux gens d'une condition commune, *pour les dédommager*, disoit-il, *des autres avantages que les Grands ont sur eux.* Quoiqu'en dise Mr. Nicole, je ne crois pas que Dieu ait condamné les Grands à la médiocrité.

Si

reculer & les bornes de leur esprit & celles de l'esprit humain. Ce n'est point aux Grands qu'on doit les découvertes dans les Arts & les Sçiences; leur main n'a pas levé le plan de la terre & du ciel, n'a point construit des vaisseaux, édifié des Palais, forgé le soc des charrues, ni même écrit les premieres loix : ce sont les Philosophes qui, de l'état de sauvage, ont porté les Sociétés au point de perfection où maintenant elles semblent parvenues. Si nous n'eussions été secourus que par les lumieres des hommes puissans, peut-être n'auroit-on point encore de bled pour se nourrir, ni de ciseaux pour se faire les ongles.

La supériorité d'esprit dépend principalement, comme je le prouverai dans le discours suivant, d'un certain concours de circonstances où les petits sont rarement placés, mais dans lequel il est presque impossible que les Grands se rencontrent.

Si la plûpart d'entr'eux sont peu éclairés, c'est par choix, c'est parce qu'ils sont ignorans & qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai même qu'il n'est pas de l'intérêt des petits que les Grands soient sans lumieres.

trent. On doit donc juger les Grands avec indulgence, & ſentir que, dans une grande place, un homme médiocre eſt un homme très-rare.

Auſſi le Public, ſur-tout dans les tems de calamités, leur prodigue-t'il une infinité d'éloges. Que de louanges données à Varron, pour n'avoir point déſeſpéré du ſalut de la République! En des circonſtances pareilles à celles où ſe trouvoient alors les Romains, l'homme d'un vrai mérite eſt un Dieu.

Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arrêta le cours; ſi ce Héros, élu Général à la bataille d'Allia, eût défait à cette journée les Gaulois qu'il vainquit au pié du Capitole; Camille, pareil alors à cent autres Capitaines, n'eût point eu le titre de ſecond Fondateur de Rome. Si, dans des tems de proſpérité, M. de Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain, s'il eût gagné cette bataille dans un moment où la France n'eût point été ouverte à l'ennemi, la victoire eût été moins importante, la reconnoiſſance du public moins vive, & la gloire du Général moins grande.

La concluſion de ce que j'ai dit, c'eſt que le public ne juge que d'après ſon

intérêt : perd-on cet intérêt de vue ? nulle idée nette de la probité, ni de l'eſprit.

Si les Nations enchaînées ſous un pouvoir deſpotique ſont le mépris des autres Nations; ſi, dans les Empires du Mogol & de Maroc, on voit très peu d'hommes illuſtres; c'eſt que l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, n'étant en ſoi ni grand ni petit, il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petiteſſe des objets qu'il conſidere. Or, dans la plûpart des gouvernemens arbitraires, les Citoyens ne peuvent, ſans déplaire au Deſpote, s'occuper de l'étude du droit de nature, du droit public, de la morale & de la politique. Ils n'oſent remonter, en ce genre, juſqu'aux premiers principes de ces ſciences, ni s'élever à de grandes idées; ils ne peuvent donc mériter le titre de grands eſprits. Mais, ſi tous les jugemens du Public ſont ſoumis à la loi de ſon intérêt, il faut, dira-t'on, trouver dans ce même principe de l'intérêt général la cauſe de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard, appercevoir dans les idées du Public. Pour cet effet, je pourſuis le parallele commencé entre le Général & l'Auteur, & je me fais cette queſtion: Si l'art militaire, de tous les arts, eſt le

plus utile, pourquoi tant de Généraux, dont la gloire éclipsoit, de leur vivant, celle de tous les hommes illustres en d'autres genres, ont ils été, eux, leur mémoire & leurs exploits, ensevelis dans la même tombe, lorsque la gloire des Auteurs leurs contemporains conserve encore son premier éclat ? La réponse à cette question, c'est que, si l'on en excepte les Capitaines qui réellement ont perfectionné l'art militaire, & qui, tels que les Pyrrhus, les Annibal, les Gustave, les Condé, les Turenne, doivent en ce genre être mis au rang des modeles & des inventeurs ; tous les Généraux moins habiles que ceux-là, cessant, à leur mort, d'être utiles à leur Nation, n'ont plus de droit à sa reconnoissance, ni par conséquent à son estime. Au contraire, en cessant de vivre, les Auteurs n'ont pas cessé d'être utiles au Public ; ils ont laissé entre ses mains les ouvrages qui leur avoient déjà merité son estime : or, comme la reconnoissance doit subsister autant que le bienfait, leur gloire ne peut s'éclipser qu'au moment que leurs ouvrages cesseront d'être utiles à leur Patrie. C'est donc uniquement à la différente & inégale utilité dont l'Auteur & le Général paroissent au Public après leur

mort, qu'on doit attribuer cette ſucceſſive ſuperiorité de gloire qu'en des tems differens ils obtiennent tour à tour l'un ſur l'autre.

Voilà par quelle raiſon tant de Rois, déifiés ſur le trône, ont été oubliés immédiatement après leur mort: voilà pourquoi le nom des Ecrivains illuſtres, qui, de leur vivant, ſe trouve ſi rarement à côté de celui des Princes, s'eſt, à la mort de ces Ecrivains, ſi ſouvent confondu avec ceux des plus grands Rois; pourquoi le nom de Confucius eſt plus connu, plus reſpecté en Europe que celui d'aucun des Empereurs de la Chine; & pourquoi l'on cite les noms d'Horace & de Virgile à côté de celui d'Auguſte.

Qu'on applique à l'éloignement des lieux ce que je dis de l'éloignement des tems; qu'on ſe demande pourquoi le Savant illuſtre eſt moins eſtimé de ſa Nation que le Miniſtre habile; & par quelle raiſon un Roſny, plus honoré chez nous qu'un Deſcartes, eſt moins conſideré de l'Etranger: c'eſt, répondrai je, qu'un grand Miniſtre n'eſt guere utile qu'à ſon Pays; & qu'en perfectionnant l'inſtrument propre à la culture des arts & des ſciences, en habituant l'eſprit humain à plus d'ordre & de juſteſſe,

Deſcartes s'eſt rendu plus utile à l'univers, & doit, par conſéquent, en être plus reſpecté.

Mais, dira t'on, ſi, dans tous leurs jugemens, les Nations ne conſultoient jamais que leur intérêt, pourquoi le Laboureur & le Vigneron, plus utiles, ſans doute, que le Poëte & le Géometre, en ſeroient-ils moins eſtimés?

C'eſt que le Public ſent confuſement que l'eſtime eſt, entre ſes mains, un tréſor imaginaire, qui n'a de valeur réelle qu'autant qu'il en fait une diſtribution ſage & ménagée; que, par conſéquent, il ne doit point attacher d'eſtime à des travaux dont tous les hommes ſont capables. L'eſtime, alors, devenue trop commune, perdroit, pour ainſi dire, toute ſa vertu; elle ne féconderoit plus les germes d'eſprit & de probité répandus dans toutes les ames, & ne produiroit plus enfin ces hommes illuſtres en tous les genres, qu'anime à la pourſuite de la gloire la difficulté de l'obtenir. Le Public apperçoit donc qu'à l'égard de l'agriculture, c'eſt l'art & non l'artiſte qu'il doit honorer; & que, s'il a jadis, ſous les noms de Cérès & de Bacchus, déifié le premier Laboureur & le premier Vigneron, cet

honneur, ſi juſtement accordé aux inventeurs de l'agriculture, ne doit point être prodigué à des manœuvres.

Dans tout Pays où le Payſan n'eſt point ſurchargé d'impôts, l'eſpoir du gain attaché à celui de la récolte ſuffit pour l'engager à la culture des terres; & j'en conclus que, dans certains cas, comme l'a déjà fait voir le célebre M. Duclos (*b*), il eſt de l'intérêt des Nations de proportionner leur eſtime, non ſeulement à l'utilité d'un art, mais encore à ſa difficulté.

Qui doute qu'un recueil de faits, tel que celui de la *Bibliotheque Orientale*, ne ſoit auſſi inſtructif, auſſi agréable, & par conſéquent auſſi utile qu'une excellente Tragedie? Pourquoi donc le Public a-t'il plus d'eſtime pour le Poëte tragique que pour le Savant compilateur? C'eſt qu'aſſuré, par le grand nombre des entrepriſes comparé au petit nombre des ſuccès, de la difficulté du genre dramatique, le Public ſent que, pour former des Corneille, des Racine, des Crébillon & des Voltaire, il doit attacher infiniment plus de gloire à leurs ſuccès; & qu'au contraire, il ſuffit

(*b*) Voyez ſon excellent Ouvrage intitulé : *Conſidérations ſur les Mœurs de ce ſiecle.*

d'honorer les ſimples compilateurs du plus foible genre d'eſtime, pour être abondamment pourvu de ces ouvrages dont tous les hommes ſont capables, & qui ne ſont proprement que l'œuvre du tems & de la patience.

Parmi les Savans, tous ceux qui totalement privés des lumieres philoſophiques, ne font que raſſembler dans des recueils les faits épars dans les ruines de l'antiquité, ſont par raport à l'homme d'eſprit, ce que les tireurs de pierre ſont par rapport à l'Architecte; ce ſont eux qui fourniſſent les matériaux des édifices; ſans eux, l'Architecte ſeroit inutile. Mais peu d'hommes peuvent devenir bons Architectes, tous ſont propres à tirer la pierre; il eſt donc de l'intérêt du public d'accorder aux premiers une paye d'eſtime proportionnée à la difficulté de leur Art. C'eſt par ce même motif, & parce que l'eſprit d'invention & de ſiſtême ne s'acquiert ordinairement que par de longues & pénibles méditations, qu'on attache plus d'eſtime à ce genre d'eſprit qu'à tout autre; & qu'enfin, dans tous les genres d'une utilité à peu près pareille, le public proportionne toujours ſon eſtime à l'inégale difficulté de ces divers genres.

Je dis d'une utilité à peu près pareille; parce que, s'il étoit poſſible d'imaginer une ſorte d'eſprit abſolument inutile, quelque difficile qu'il fût d'y exceller, le public n'accorderoit aucune eſtime à un pareil talent: il traiteroit celui qui l'auroit acquis, comme Alexandre traita cet homme qui, devant lui, dardoit, dit-on, avec une adreſſe merveilleuſe, des grains de millet à travers le trou d'une aiguille, & qui n'obtint de l'équité du Prince qu'un boiſſeau de millet pour recompenſe.

La contradiction, qu'on croit quelquefois appercevoir entre l'intérêt & les jugemens du public, n'eſt donc jamais qu'apparante. L'intérêt public, comme je m'étois propoſé de le prouver, eſt donc le ſeul diſtributeur de l'eſtime accordée aux différentes ſortes d'eſprit.

CHAPITRE XIII.

De la probité, par rapport aux ſiecles & aux Peuples divers.

DAns tous les ſiecles & les pays divers, la probité ne peut être que l'habitude des actions utiles à ſa Nation. Quelque certaine que ſoit cette propoſition, pour en faire ſentir plus évidemment la vérité, je tâcherai de donner des idées nettes & préciſes de la vertu.

Pour cet effet, j'expoſerai les deux ſentimens qui, ſur ce ſujet, ont juſqu'à préſent partagé les Moraliſtes.

Les uns ſoutiennent que nous avons de la vertu une idée abſolue & indépendante des ſiecles & des gouvernemens divers; que la vertu eſt toujours une & toujours la même. Les autres ſoutiennent, au contraire, que chaque Nation s'en forme une idée différente.

Les premiers apportent, en preuve de leurs opinions, les rêves ingénieux, mais inintelligibles, du Platoniſme. La vertu, ſelon eux, n'eſt autre choſe que l'idée mê-

me de l'ordre, de l'harmonie & du beau eſſentiel. Mais ce beau eſt un myſtere dont ils ne peuvent donner d'idée préciſe: auſſi n'établiſſent-ils point leur ſyſtême ſur la connoiſſance que l'hiſtoire nous donne du cœur & de l'eſprit humain.

Les ſeconds, & parmi eux Montaigne, avec des armes d'une trempe plus forte que des raiſonnemens, c'eſt à dire, avec des faits, attaquent l'opinion des premiers; font voir qu'une action, vertueuſe au Nord, eſt vicieuſe au Midi; & en concluent que l'idée de la vertu eſt purement arbitraire.

Telles ſont les opinions de ces deux eſpeces de Philoſophes. Ceux-là, pour n'avoir pas conſulté l'hiſtoire, errent encore dans le dédale d'une métaphyſique de mots: ceux-ci, pour n'avoir point aſſez profondément examiné les faits que l'Hiſtoire préſente, ont penſé que le caprice ſeul décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines. Ces deux ſectes de Philoſophes ſe ſont également trompées; mais l'une & l'autre auroient échappé à l'erreur, s'ils avoient conſidéré, d'un œil attentif, l'Hiſtoire du monde. Alors ils auroient ſenti que

les ſiecles doivent néceſſairement amener, dans le phyſique & le moral, des révolutions qui changent la face des Empires; que, dans les grands bouleverſemens, les intérêts d'un peuple éprouvent toujours de grands changemens; que les mêmes actions peuvent lui devenir ſucceſſivement utiles & nuiſibles, & par conſéquent prendre tour à tour le nom de vertueuſes & de vicieuſes.

Conſéquemment à cette obſervation, s'ils euſſent voulu ſe former de la vertu une idée purement abſtraite & indépendante de la pratique, ils auroient reconnu que, par ce mot de vertu, l'on ne peut entendre que le deſir du bonheur général; que, par conſéquent, le bien public eſt l'objet de la vertu, & que les actions qu'elle commande ſont les moyens dont elle ſe ſert pour remplir cet objet; qu'ainſi l'idée de la vertu n'eſt point arbitraire; que, dans les ſiecles & les pays divers, tous les hommes, du moins ceux qui vivent en ſociété, ont dû s'en former la même idée; & qu'enfin, ſi les peuples ſe la repréſentent ſous des formes différentes, c'eſt qu'ils prennent pour la vertu même les divers moiens dont elle ſe ſert pour remplir ſon objet.

Cette définition de la vertu en donne, je penſe, une idée nette, ſimple, & conforme à l'expérience; conformité qui peut ſeule conſtater la vérité d'une opinion.

La pyramide de Venus Uranie, dont la cime ſe perdoit dans les Cieux, & dont la baſe étoit appuyée ſur la terre, eſt l'emblême de tout ſyſtême, qui s'écroule à meſure qu'on l'édifie, s'il ne porte ſur la baſe inébranlable des faits & de l'expérience. C'eſt auſſi ſur des faits, c'eſt-à-dire ſur la folie & la bizarrerie juſqu'à préſent inexplicables des loix & des uſages divers, que j'établis la preuve de mon opinion.

Quelques ſtupides qu'on ſuppoſe les Peuples, il eſt certain qu'éclairés par leurs intérêts ils n'ont point adopté ſans motifs les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques uns d'eux; la bizarrerie de ces coutumes tient donc à la diverſité des intérêts des Peuples: en effet, s'ils ont toujours confuſément entendu, par le mot de vertu, le deſir du bonheur public; s'ils n'ont, en conſequence, donné le nom d'honnêtes qu'aux actions utiles à la Patrie, & ſi l'idée d'utilité a toujours été ſecrettement aſſociée à l'idée de vertu; on peut aſſurer que les coutumes

les plus ridicules ; & même les plus cruelles, ont, comme je vais le montrer par quelques exemples, toujours eu pour fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public.

Le vol étoit permis à Sparte, l'on n'y puniſſoit que la mal-adreſſe du voleur ſurpris (*a*) : quoi de plus bizarre que cette coutume ? Cependant, ſi l'on ſe rappelle les loix de Lycurgue, & le mépris qu'on avoit pour l'or & l'argent, dans une République où les loix ne donnoient cours qu'à une monnoie d'un fer lourd & caſſant, on ſentira que les vols de poules & de légumes étoient les ſeuls qu'on y pût commettre. Toujours faits avec adreſſe, ſouvent niés avec fermeté (*b*), de pareils vols

(*a*) Le vol eſt pareillement en honneur au Royaume de Congo ; mais il ne doit point être fait à l'inſu du poſſeſſeur de la choſe volée : il faut tout ravir de force. Cette coûtume, diſent-ils, entretient le courage des Peuples. Chez les Scythes, au contraire, nul crime plus grand que le vol ; & leur maniere de vivre exigeoit qu'on le punit ſévérement : leurs troupeaux erroient çà & là dans les plaines ; quelle facilité à dérober ! & quel déſordre, ſi l'on eût toleré de pareils vols ! Auſſi, dit Ariſtote, a-t'on, chez eux, établi la loi pour gardienne des troupeaux.

(*b*) Tout le monde ſait le trait qu'on raconte d'un jeune

entretenoient les Lacédémoniens dans l'habitude du courage & de la vigilance : la loi qui permettoit le vol pouvoit donc être très utile à ce Peuple, qui n'avoit pas moins à redouter de la trahiſon des Ilotes que de l'ambition des Perſes, & qui ne pouvoit oppoſer aux attentats des uns, comme aux armées innombrables des autres, que le boulevard de ces deux vertus. Il eſt donc certain que le vol, nuiſible à tout Peuple riche, mais utile à Sparte, y devoit être honoré.

A la fin de l'hyver, lorſque la diſette des vivres contraint le ſauvage à quitter ſa cabane, & que la faim lui commande d'aller à la chaſſe faire de nouvelles proviſions, quelques-unes des Nations ſauvages s'aſſemblent avant leur départ, font monter leurs ſexagenaires ſur des chênes, & font ſecouer ces chênes par des bras nerveux; la plûpart des vieillards tombent, & ſont maſſacrés dans le moment même de leur chûte. Ce fait eſt connu, & rien ne paroît d'abord plus abominable que cette coutume : cependant, quelle ſur-

---

jeune Lacédémonien, qui, plûtôt que d'avouer ſon larcin, ſe laiſſa, ſans crier, dévorer le ventre par un jeune renard qu'il avoit volé & caché ſous ſa robe.

priſe, lorſqu'après avoir remonté à ſon origine, on voit que le ſauvage regarde la chûte de ces malheureux vieillards comme la preuve de leur impuiſſance à ſoutenir les fatigues de la chaſſe ! Les laiſſera-t'il, dans des cabanes ou des forêts, en proie à la famine ou aux bêtes féroces ? Il aime mieux leur épargner la durée & la violence des douleurs, &, par des parricides prompts & néceſſaires, arracher leurs peres aux horreurs d'une mort trop cruelle & trop lente. Voilà le principe d'une coutume ſi exécrable ; voilà comme un Peuple vagabond, que la chaſſe & le beſoin de vivres retient ſix mois dans des forêts immenſes, ſe trouve, pour ainſi dire, néceſſité à cette barbarie ; & comment, en ces Pays, le parricide eſt inſpiré & commis par le même principe d'humanité qui nous le fait regarder avec horreur (*c*).

(*c*) Au Royaume de Juida, en Afrique, on ne donne aucun ſecours aux malades ; ils gueriſſent comme ils peuvent : &, lorſqu'ils ſont rétablis, ils n'en vivent pas moins cordialement avec ceux qui les ont ainſi abandonnés.

Les Habitans du Congo tuent les malades qu'ils s'imaginent ne pouvoir en revenir ; c'eſt diſent-ils, pour

Mais, ſans avoir recours aux nations ſauvages, qu'on jette les yeux ſur un pays policé, tel que la Chine; qu'on ſe demande pourquoi l'on y donne aux peres le droit de vie & de mort ſur leurs enfans: & l'on verra que les terres de cet Empire, quelque étendues qu'elles ſoient, n'ont pu quelquefois ſubvenir qu'avec peine aux beſoins de ſes nombreux habitans; or, comme la trop grande diſproportion entre la multiplicité des hommes & la fécondité des terres occaſionneroit néceſſairement des guerres funeſtes à cet Empire & peut-être même à l'univers, on conçoit que, dans un inſtant de diſette, & pour prévenir une infinité de meurtres & de malheurs inutiles, la Nation Chinoiſe, humaine dans ſes intentions, mais barbare dans le choix des moyens, a, par le ſentiment d'une humanité peu éclairée, pu regarder ces cruautés comme néceſſaires au repos du monde. *J'y ſacrifie*, s'eſt-elle dit, *quelques victimes infortunées, auxquelles l'enfance & l'ignorance dérobent la*

---

pour leur épargner les douleurs de l'agonie.

Dans l'iſle Formoſe, lorſqu'un homme eſt dangereuſement malade, on lui paſſe un nœud coulant au col, & on l'étrangle pour l'arracher à la douleur.

connoiſſance & les horreurs de la mort, en quoi conſiſte peut-être ce qu'elle a de plus redoutable (d).

C'eſt ſans doute au deſir de s'oppoſer à la trop grande multiplication des hommes, & par conſéquent à la même origine, qu'on doit attribuer la vénération ridicule que certains Peuples d'Afrique conſervent encore aujourd'hui pour des Solitaires qui s'interdiſent avec les femmes le commerce qu'ils ſe permettent avec les brutes.

Ce fut pareillement le motif de l'intérêt public, & le deſir de protéger la pudique beauté contre les attentats de l'incontinence, qui jadis engagea les Suiſſes à publier un édit par lequel il étoit non ſeulement permis, mais même ordonné à chaque Prêtre de ſe pourvoir d'une concubine (*e*).

(*d*) La maniere de ſe défaire des filles dans les Pays catholiques eſt de les forcer à prendre le voile: pluſieurs paſſent ainſi une vie malheureuſe, en proie au déſeſpoir. Peut-être notre coûtume, à cet égard, eſt-elle plus barbare que celle des Chinois.

(*e*) Zwingle, en écrivant aux Cantons Suiſſes, leur rappelle l'Edit fait par leurs Ancêtres, qui enjoignoit à chaque Prêtre d'avoir ſa Concubine, de peur qu'il n'attentât à la pudicité de ſon prochain. *Fra-Paolo, Hiſtoire du Concile de Trente, liv. I.*

Sur les côtes de Coromandel, où les femmes s'affranchiſſoient par le poiſon du joug importun de l'hymen, ce fut enfin le même motif qui, par un remede auſſi odieux que le mal, engagea le Légiſlateur à pourvoir à la sûreté des maris, en forçant les femmes de ſe brûler ſur le tombeau de leurs époux (*f*).

D'accord avec mes raiſonnemens, tous les faits que je viens de citer concourent à prouver que les coutumes, même les plus cruelles & les plus folles, ont toujours pris leur ſource dans l'utilité réelle, ou du moins apparente, du public.

Mais, dira-t'on, ces coutumes n'en ſont pas moins odieuſes ou ridicules: oui, parce que nous ignorons les motifs des leur établiſſement; & parce que ces cou-

---

Il eſt dit, au dix-ſeptiéme Canon du Concile de Tolede: *Que celui-ci ſe contente d'une ſeule femme a titre d'épouſe ou de Concubine, à ſon choix, ne ſera pas rejetté de la Communion.* C'étoit apparemment pour mettre la femme mariée à l'abri de toute inſulte, qu'alors l'Egliſe toleroit les Concubines.

(*f*) Les femmes de Mezurado ſont brûlées avec leurs époux. Elles demandent elles-mêmes l'honneur du bucher: mais elles font en même tems tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper.

tumes, conſacrées par leur antiquité ou par la ſuperſtition, ont, par la negligence ou la foibleſſe des gouvernemens, ſubſiſté long tems après que les cauſes de leur établiſſement avoient diſparu.

Lorſque la France n'étoit, pour ainſi dire, qu'une vaſte Forêt, qui doute que ces donations de terres en friche, faites aux Ordres Religieux, ne duſſent alors être permiſes: & que la prorogation d'une pareille permiſſion ne fût maintenant auſſi abſurde & auſſi nuiſible à l'Etat, qu'elle pouvoit être ſage & utile lorſque la France étoit encore inculte? Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages paſſagers, ſont comme des échaffauds qu'il faut abattre quand les Palais ſont élevés.

Rien de plus ſage au Fondateur de l'Empire des Incas, que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils du Soleil, & de leur perſuader qu'il leur apportoit les Loix que lui avoit dictées le Dieu ſon Pere. Ce menſonge imprimoit aux Sauvages plus de reſpect pour ſa légiſlation; ce menſonge étoit donc trop utile à cet Etat naiſſant, pour ne devoir point être regardé comme vertueux: mais, après avoir aſſis les fondemens d'une bonne Lé-

giſlation, après s'être aſſuré, par la forme même du gouvernement, de l'exactitude avec laquelle les Loix ſeroient toujours obſervées, il falloit que, moins orgueilleux, ou plus éclairé, ce Légiſlateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs & les intérêts de ſes peuples, & les changemens qu'en conſéquence il faudroit faire dans ſes Loix; qu'il déclarât à ces mêmes peuples, par lui ou par ſes ſucceſſeurs, le menſonge utile & néceſſaire dont il s'étoit ſervi pour les rendre heureux; que, par cet aveu, il ôtât à ſes Loix leur caractere de divinité qui, les rendant ſacrées & inviolables, devoit s'oppoſer à toute réforme, & qui, peut être eût un jour rendu ces mêmes Loix nuiſibles à l'Etat, ſi, par le débarquement des Européens, cet Empire n'eût été détruit preſqu'auſſi-tôt que formé.

L'intérêt des Etats eſt, comme toutes les choſes humaines, ſujet à mille révolutions. Les mêmes loix & les mêmes coutumes deviennent ſucceſſivement utiles & nuiſibles au même peuple; d'où je conclus que ces Loix doivent être tour à tour adoptées & rejettées, & que les mêmes actions doivent ſucceſſivement porter les noms de vertueuſes ou de vicieu-

ſes; propoſition qu'on ne peut nier ſans convenir qu'il eſt des actions à la fois vertueuſes & nuiſibles à l'Etat, ſans ſapper, par conſéquent, les fondemens de toute légiſlation & de toute ſociété.

La concluſion générale de tout ce que je viens de dire, c'eſt que la vertu n'eſt que le deſir du bonheur des hommes; & qu'ainſi la probité, que je regarde comme la vertu miſe en action, n'eſt, chez tous les peuples & dans tous les gouvernemens divers, que l'habitude des actions utiles à ſa Nation. (*g*)

Quelque évidente que ſoit cette concluſion, comme il n'eſt point de Nation qui ne connoiſſe & ne confonde enſemble deux différentes eſpeces de vertu; l'une, que j'appellerai *vertu de préjugé*; & l'autre, *vraie vertu*; je crois, pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce ſujet, devoir examiner la nature de ces différentes ſortes de vertu.

(*g*) Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que je ne parle ici que de la *probité politique* & non de la *probité religieuſe* qui ſe propoſe d'autres fins, ſe preſcrit d'autres devoirs & tend à des objets plus ſublimes.

CHAPITRE XIV.

Des vertus de préjugé, & des vraies vertus.

JE donne le nom de *vertus de préjugé* à toutes celles dont l'obſervation exacte ne contribue en rien au bonheur public; telles ſont les auſtérités de ces Fakirs inſenſés dont l'Inde eſt peuplée; vertus qui, ſouvent indifférentes & même nuiſibles à l'Etat, font le ſupplice de ceux qui s'y vouent. Ces fauſſes vertus ſont, dans la plûpart des Nations, plus honorées que les vraies vertus, & ceux qui les pratiquent en plus grande vénération que les bons Citoyens.

Perſonne de plus honoré dans l'Indouſtan que les Bramines: (*a*) l'on y adore juſqu'à leurs nudités; (*b*) l'on y reſpecte

(*a*) Les Bramines ont le privilege excluſif de demander l'aumône : ils exhortent à la donner, & ne la donnent pas.

(*b*) *Pourquoi*, diſent ces Bramines, *devenus hommes, aurions-nous honte d'aller nuds, puiſque nous ſommes ſortis nuds & ſans honte du ventre de notre mere?*

Les

auſſi leurs pénitences, & ces pénitences ſont réellement affreuſes (*c*) : les uns reſtent toute leur vie attachés à un arbre, les autres ſe balancent ſur les flammes, ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme, ceux-là ne ſe nourriſſent que de liquides, quelques-uns ſe ferment la bouche d'un cadenat, & quelques-autres s'attachent une clochette au prépuce; il eſt d'une femme de bien d'aller en dévotion baiſer cette clochette, & c'eſt un honneur aux Peres de proſtituer leurs filles à des Fakirs.

Entre les actions ou les coutumes auxquelles la ſuperſtition attache le nom de ſacrées, une des plus plaiſantes, ſans con-

---

Les Caraïbes n'ont pas moins de honte d'un vêtement que nous en aurions de la nudité. Si la plûpart de ces Sauvages couvrent certaines parties de leur corps, ce n'eſt point en eux l'effet d'une pudeur naturelle, mais de la delicateſſe, de la ſenſibilite de certaines parties, & de la crainte de ſe bleſſer en traverſant les bois & les halliers.

(*c*) Il eſt, au Royaume de Pégu, des Anachorettes nommes *Santons*; ils ne demandent jamais rien, duſſent-ils mourir de faim. On prévient à la vérité tous leurs deſirs. Quiconque ſe confeſſe à eux ne peut être puni, quelque crime qu'il ait commis. Ces Santons logent a la campagne, dans des troncs d'arbres: après leur mort, on les honore comme des Dieux.

tredit, eſt celle des Juibus, Prêtreſſes de l'Iſle Formoſe. „ Pour officier digne-
„ ment, & meriter la vénération des peu-
„ ples, elles doivent, après des ſermons,
„ des contorſions & des hurlemens, s'é-
„ crier qu'elles voient leurs Dieux; ce
„ cri jetté, elles ſe roulent par terre,
„ montent ſur le toit des pagodes, dé-
„ couvrent leur nudité, ſe claquent les
„ feſſes, lâchent leur urine, deſcendent
„ nues, & ſe lavent en préſence de l'aſ-
„ ſemblée. (*d*)

Trop heureux encore les peuples chez qui, du moins, les vertus de préjugé ne ſont que ridicules; ſouvent elles ſont barbares (*e*). Dans la Capitale du Cochin, l'on

---

(*d*) *Voyages de la Compagnie des Indes Hollandoiſes.*

(*e*) Les femmes de Madagaſcar croient aux heures, aux jours heureux ou malheureux. C'eſt un devoir de religion, lorſqu'elles accouchent dans les heures ou jours malheureux, d'expoſer leurs enfans aux bêtes, de les enterrer ou de les étouffer.

Dans un des Temples de l'Empire du Pégu, on éleve des Vierges. Tous les ans, à la Fête de l'Idole, on ſacrifie une de ces infortunées. Le Prêtre en habits ſacerdotaux, la dépouille, l'étrangle, arrache ſon cœur & le jette au nez de l'Idole. Le ſacrifice fait, les Prêtres dînent; prennent des habits d'une forme horrible, & danſent

l'on éleve des crocodiles ; & quiconque s'expoſe à la fureur de ces animaux, & s'en fait dévorer, eſt compté parmi les élus. Au Royaume de Martemban, c'eſt un acte de vertu, le jour qu'on promene l'Idole, de ſe précipiter ſous les roues du chariot, ou de ſe couper la gorge à ſon paſſage; qui ſe voue à cette mort eſt réputé ſaint, & ſon nom eſt, à cet effet, inſcrit dans un livre.

Or, s'il eſt des vertus, il eſt auſſi des crimes de préjugé. C'en eſt un pour un Bramine d'épouſer une Vierge. Dans l'Iſle Formoſe, ſi pendant les trois mois qu'il eſt ordonné d'aller nud, un homme eſt couvert du plus petit morceau de toile, il porte, dit-on, une parure indigne d'un

---

danſent devant le Peuple. Dans les autres Temples du même Pays, on ne ſacrifie que des hommes. On achete, pour cet effet, un Eſclave beau & bienfait. Cet Eſclave, vêtu d'une robe blanche, lavé pendant trois matinées, eſt enſuite montré au Peuple. Le quarantiéme jour les Prêtres lui ouvrent le ventre, arrachent ſon cœur, barbouillent l'Idole de ſon ſang, & mangent ſa chair, comme ſacrée. *Le ſang innocent*, diſent les Prêtres, *doit couler en expiation des pechés de la Nation ; d'ailleurs, il faut bien que quelqu'un aille près du grand Dieu le faire reſſouvenir de ſon Peuple.* Il eſt bon de remarquer que les Prêtres ne ſe chargent jamais de la commiſſion.

homme. Dans cette même Isle, c'est un crime aux femmes enceintes d'accoucher avant l'âge de trente cinq ans: sont-elles grosses? elles s'étendent aux pieds de la Prêtresse, qui, en exécution de la Loi, les y foule jusqu'à ce qu'elles soient avortées.

Au Pégu, lorsque les prêtres ou magiciens ont prédit la convalescence ou la mort d'un malade, (*f*) c'est un crime au malade condamné d'en revenir. Dans sa convalescence, chacun le fuit & l'injurie. S'il eut été bon, disent les Prêtres, Dieu l'eût reçu en sa compagnie.

Il n'est, peut être, point de Pays où l'on n'ait pour quelques uns de ces crimes de préjugé, plus d'horreur que pour les forfaits les plus atroces & les plus nuisibles à la société.

Chez les Giagues, Peuple antropophage qui dévore ses ennemis vaincus, on peut, sans crime, dit le P. Cavazi, piler ses propres enfans dans un mortier, avec

---

(*f*) Lorsqu'un Giague est mort, on lui demande pourquoi il a quitté la vie? Un Prêtre, contrefaisant la voix du mort, répond qu'il n'a pas assez fait de sacrifices à ses Ancêtres. Ces sacrifices font une partie considérable du revenu des Prêtres.

des racines, de l'huile & des feuilles, les faire bouillir, en compoſer une pâte dont on ſe frote pour ſe rendre invulnerable ; mais ce ſeroit un ſacrilege abominable que de ne pas maſſacrer, au mois de Mars, à coups de bêche, un jeune homme & une jeune femme devant la Reine du Pays. Lorſque les grains ſont mûrs, la Reine, entourée de ſes Courtiſans, ſort de ſon Palais, égorge ceux qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, & les donne à manger à ſa ſuite : ces ſacrifices, dit-elle, ſont néceſſaires pour appaiſer les mânes de ſes ancêtres, qui voient, avec regret, des gens du commun jouir d'une vie dont ils ſont privés ; cette foible conſolation peut ſeule les engager à benir la récolte.

Au Royaume de Congo, d'Angole & de Matamba, le mari peut, ſans honte, vendre ſa femme ; le pere, ſon fils ; le fils, ſon pere : dans ces Pays, on ne connoît qu'un ſeul crime (g), c'eſt de refuſer les

(g) Au Royaume de Lao, les Talapoins, Prêtres du Pays, ne peuvent être juges que par le Roi lui-même. Ils ſe confeſſent tous les mois : fideles à cette obſervance, ils peuvent d'ailleurs commettre impunément mille abominations. Ils aveuglent tellement les Princes, qu'un Talapoin, convaincu de fauſſe monnoie, fut

prémices de ſa récolte au Chitombé, Grand-Prêtre de la Nation. Ces Peuples, dit le Pere Labat, ſi dépourvus de toutes vraies vertus, ſont très-ſcrupuleux obſervateurs de cet uſage. On juge bien qu'uniquement occupé de l'augmention de ſes revenus, c'eſt tout ce que leur recommande le Chitombé : il ne deſire point que ſes Negres ſoient plus éclairés ; il craindroit même que des idées trop ſaines de la vertu ne diminuaſſent & la ſuperſtition & le tribut qu'elle lui paye.

Ce que j'ai dit des crimes & des vertus de préjugé ſuffit pour faire ſentir la difference de ces vertus aux vraies vertus; c'eſt-à-dire, à celles qui, ſans ceſſe, ajoutent à la felicité publique, & ſans leſquelles les ſociétés ne peuvent ſubſiſter.

Conſéquemment à ces deux differentes eſpeces de vertus, je diſtinguerai deux differentes eſpeces de corruption de mœurs : l'une que j'appellerai *corruption religieuſe*,

---

fut renvoyé abſous par le Roi. *Les Séculiers*, diſoit-il, *auroient dû lui faire de plus grands préſens.* Les plus conſiderables du Pays tiennent à grand honneur de rendre aux Talapoins les ſervices les plus bas. Aucun d'eux ne ſe vêtiroit d'un habit qui n'eut pas été quelque tems porté par un Talapoin.

& l'autre, *corruption politique* (*b*). Mais, avant d'entrer dans cet examen, je déclare que c'eſt en qualité de Philoſophe & non de Théologien que j'écris ; & qu'ainſi je ne prétends, dans ce Chapitre & les ſuivans, traiter que des vertus purement humaines. Cet avertiſſement donné, j'entre en matiere ; & je dis qu'en fait de mœurs, l'on donne le nom de corruption religieuſe à toute eſpece de libertinage, & principalement à celui des hommes avec les femmes. Cette eſpece de corruption, dont je ne ſuis point l'apologiſte, & qui eſt ſans doute criminelle, puiſqu'elle offenſe Dieu, n'eſt cependant point incompatible avec le bonheur d'une nation. Differens Peuples ont cru & croient encore que cette eſpece de corruption n'eſt pas criminelle ; elle l'eſt ſans doute en France, puiſqu'elle bleſſe les loix du Pays ; mais elle le ſeroit moins, ſi les femmes étoient communes,

(*b*) Cette diſtinction m'eſt néceſſaire, 1°. Parce que je conſidere la probité philoſophiquement, & indépendamment des rapports que la Religion a avec la Societé ; ce que je prie le Lecteur de ne pas perdre de vue dans tout le cours de cet Ouvrage. 2°. Pour éviter la confuſion perpétuelle qui ſe trouve chez les Nations idolâtres, entre les Principes de la Religion & ceux de la Politique & de la Morale.

& les enfans déclarés enfans de l'Etat, ce crime, alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet, qu'on parcoure la terre, on la voit peuplée de nations differentes chez leſquelles ce que nous appellons le libertinage, non ſeulement n'eſt pas regardé comme une corruption de mœurs, mais ſe trouve autoriſé par les loix & même conſacré par la religion.

Sans compter, en Orient, les ſerrails qui ſont ſous la protection des loix; au Tonquin, où l'on honore la fécondité, la peine impoſée, par la loi, aux femmes ſtériles, c'eſt de chercher & de préſenter à leurs époux des filles qui leur ſoient agréables. En conſéquence de cette légiſlation, les Tonquinois trouvent les Européens ridicules de n'avoir qu'une femme; ils ne conçoivent pas comment, parmi nous, des hommes raiſonnables croient honorer Dieu par le vœu de chaſteté, ils ſoutiennent que, lorſqu'on le peut, il eſt auſſi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas, que de l'ôter à ceux qui l'ont déjà (*i*).

(*i*) Chez les Giages, lorſqu'on apperçoit, dans une fille,

C'eſt pareillement ſous la ſauvegarde des loix, que les Siamoiſes, la gorge & les cuiſſes à moitié découvertes, portées dans les rues ſur des palanquins, s'y préſentent dans des attitudes très-laſcives. Cette loi fut établie par une de leurs Reines nommée Tirada, qui, pour dégoûter les hommes d'un amour plus deshonnête, crut devoir employer toute la puiſſance de la beauté. Ce projet, diſent les Siamoiſes, lui réuſſit. Cette loi, ajoutent-elles, eſt d'ailleurs aſſez ſage: il eſt agréable aux hommes d'avoir des deſirs, aux femmes de les exciter. C'eſt le bonheur des deux ſexes, le ſeul bien que le Ciel mêle aux maux dont il nous afflige: & quelle ame aſſez barbare voudroit encore nous le ravir (*k*)!

---

fille, les marques de la fécondité, on fait une fête: Lorſque ces marques diſparoiſſent, on fait mourir ces femmes, comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer.

(*k*) Un homme d'eſprit diſoit, à ce ſujet, qu'il faut, ſans contredit, défendre aux hommes tout plaiſir contraire au bien général; mais qu'avant cette défenſe, il falloit, par mille efforts d'eſprit, tâcher de concilier ce plaiſir avec le bonheur public. „ Les hom-„ mes, ajoutoit-il, ſont ſi malheureux, qu'un plaiſir „ de

Au Royaume de Batimena (*l*), toute femme, de quelque condition qu'elle ſoit, eſt, par la loi & ſous peine de la vie, forcée de céder à l'amour de quiconque la deſire ; un refus eſt contr'elle un arrêt de mort.

Je ne finirois pas, ſi je voulois donner la liſte de tous les Peuples qui n'ont pas la même idée que nous de cette eſpece de corruption de mœurs : je me contenterai donc, après avoir nommé quelques-uns des Pays où la loi autoriſe le libertinage, de citer quelques-uns de ceux où ce même libertinage fait partie du culte religieux.

Chez les Peuples de l'Iſle Formoſe, l'ivrognerie & l'impudicité ſont des actes de religion. Les voluptés, diſent ces Peuples, ſont les filles du Ciel, des dons de ſa bonté ; en jouir, c'eſt honorer la Divinité ; c'eſt uſer de ſes bienfaits. Qui doute que le ſpectacle des careſſes & des jouiſſances de l'amour ne plaiſe aux Dieux?

„ de plus vaut bien la peine qu'on eſſaie de le déga-
„ ger de ce qu'il peut avoir de dangereux pour un
„ Gouvernement ; & peut-être ſeroit-il facile d'y réuſ-
„ ſir, ſi l'on examinoit, dans ce deſſein, la legiſla-
„ tion des Pays où ces plaiſirs ſont permis."

(*l*) *Chriſtianiſme des Indes L. IV. p.* 308.

Les Dieux ſont bons; & nos plaiſirs ſont, pour eux, l'offrande la plus agréable de notre reconnoiſſance. En conſéquence de ce raiſonnement, ils ſe livrent publiquement à toute eſpece de proſtitution (*m*).

C'eſt encore pour ſe rendre les Dieux favorables, qu'avant de déclarer la guerre, la Reine des Giagues fait venir devant elle, les plus belles femmes & les plus beaux de ſes guerriers, qui, dans des attitudes differentes, jouiſſent, en ſa préſence, des plaiſirs de l'amour. Que de Pays, dit Ciceron, où la débauche a ſes temples! Que d'autels élevés à des femmes proſtituées (*n*)! Sans rappeller l'ancien

(*m*) Au Royaume de Thibet, les filles portent au col les dons de l'impudicité, c'eſt-à-dire, les anneaux de leurs amans : plus elles en ont, & plus leurs nôces ſont célebres.

(*n*) A Babilone, toutes les femmes, campées près le Temple de Vénus, devoient, une fois en leur vie, obtenir, par une proſtitution expiatoire, la remiſſion de leurs péches. Elles ne pouvoient ſe refuſer au deſir du premier étranger qui vouloit purifier leur ame par la jouiſſance de leur corps. On prévoit bien que les belles & les jolies avoient bientôt ſatisfait à la pénitence : mais les laides attendoient quelquefois longtems l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grace.

culte de Vénus, de Cotytto, les Banians n'honorent-ils pas, ſous le nom de la Déeſſe *Banany*, une de leurs Reines, *qui*, ſelon le témoignage de Gemelli Carreri, *laiſſoit jouir ſa Cour de la vue de toutes ſes beautés, prodiguoit ſucceſſivement ſes faveurs à pluſieurs amans, & même à deux à la fois.*

Je ne citerai plus, à ce ſujet, qu'un ſeul fait raporté par Julius Firmicus Maternus, Pere du deuxiéme ſiecle de l'Egliſe, dans un Traité intitulé : *De errore profanarum Religionum.* „ L'Aſſyrie, ainſi qu'une par-
„ tie de l'Afrique, dit ce Pere, adore
„ l'Air, ſous le nom de Junon ou de Vé-
„ nus Vierge. Cette Déeſſe commande
„ aux élemens; on lui conſacre des Tem-

Les Couvens des Bonzes ſont remplis de Religieuſes idolâtres; on les y reçoit en qualité de Concubines : En eſt-on las? on les renvoie, & on les remplace. Les portes de ces Couvens ſont aſſiégées par ces Religieuſes, qui, pour y être admiſes, offrent des préſens aux bonzes, qui les reçoivent comme une faveur qu'ils accordent.

Au Royaume de Cochin, les Bramines, curieux de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaiſirs de l'amour, font accroire au Roi & au Peuple que ce ſont eux qu'on doit charger de cette ſainte œuvre. Quand ils entrent quelque part, les peres & les maris les laiſſent avec leurs filles & leurs femmes,

„ ples: ces Temples ſont deſſervis par des
„ Prêtres qui, vêtus & parés comme des
„ femmes, prient la Déeſſe d'une voix
„ languiſſante & effeminée, irritent les
„ deſirs des hommes, s'y prêtent, ſe tar-
„ guent de leur impudicité, &, après ces
„ plaiſirs préparatoires, croient devoir
„ invoquer la Déeſſe à grands cris,
„ jouer des inſtrumens, ſe dire remplis
„ de l'eſprit de la divinité, & prophé-
„ tiſer."

Il eſt donc une infinité de Pays où la corruption des mœurs, que j'appelle *Religieuſe*, eſt autoriſée par la loi, ou conſacrée par la Religion.

Que de maux, dira-t'on, attachés à cette eſpece de corruption! Mais ne pourroit-on pas répondre que le libertinage n'eſt politiquement dangereux dans un Etat, que lorſqu'il eſt en oppoſition avec les loix du Pays, ou qu'il ſe trouve uni à quelqu'autre vice du Gouvernement? En vain ajouteroit-on que les Peuples où regne ce libertinage ſont le mépris de l'univers. Mais, ſans parler des Orientaux & des Nations ſauvages ou guerrieres, qui, livrées à toutes ſortes de voluptés, ſont heureuſes au dedans & redoutables au dehors, quel Peuple plus célebre que les Grecs! Peu-

ple qui fait encore aujourd'hui l'étonnement, l'admiration & l'honneur de l'humanité. Avant la guerre de Péloponeſe, époque fatale à leur vertu, quelle Nation & quel Pays plus fécond en hommes vertueux & en grands hommes ! On ſait cependant le goût des Grecs pour l'amour le plus deshonnête. Ce goût étoit ſi général, qu'Ariſtide ſurnommé le juſte, cet Ariſtide qu'on étoit las, diſoient les Athéniens, d'entendre toujours louer, avoit cependant aimé Thémiſtocle. Ce fut la beauté du jeune Steſileus, de l'Ile de Céos, qui, portant dans leur ame les deſirs les plus violens, alluma entr'eux les flambeaux de la haine. Platon étoit libertin. Socrate même, déclaré, par l'Oracle d'Apollon, le plus ſage des hommes, aimoit Alcibiade & Archelaus ; il avoit deux femmes, & vivoit avec toutes les Courtiſanes. Il eſt donc certain que relativement à l'idée qu'on s'eſt formée des bonnes mœurs, les plus vertueux des Grecs n'euſſent paſſé en Europe que pour des hommes corrompus. Or cette eſpece de corruption de mœurs ſe trouvant, en Grece, portée au dernier excès dans le tems même que ce Pays produiſoit de grands hommes en tout genre, qu'il fai-

ſoit trembler la Perſe, & jettoit le plus grand éclat, on pourroit penſer que la corruption des mœurs, à laquelle je donne le nom de *Religieuſe*, n'eſt point incompatible avec la grandeur & la félicité d'un Etat.

Il eſt une autre eſpece de corruption de mœurs qui prépare la chûte d'un Empire & en annonce la ruine : je donnerai à celle-ci le nom de *corruption politique*.

Un peuple en eſt infecté, lorſque le plus grand nombre des particuliers qui le compoſent détachent leurs intérêts de l'intérêt public. Cette eſpece de corruption qui ſe joint quelquefois à la précédente, a donné lieu à bien de moraliſtes de les confondre. Si l'on ne conſulte que l'intérêt politique d'un Etat, cette derniere ſeroit peut-être la plus dangereuſe. Un peuple, eût-il d'abord les mœurs les plus pures, s'il eſt attaqué de cette corruption, eſt néceſſairement malheureux au dedans, & peu redoutable au dehors. La durée d'un tel empire dépend du hazard, qui ſeul en retarde ou en précipite la chûte.

Pour faire ſentir combien cette anarchie de tous les intérêts eſt dangereuſe dans un Etat, conſiderons le mal qu'y produit la ſeule oppoſition des intérêts d'un

corps avec ceux de la République: donnons aux bonzes, aux talapoins, toutes les vertus de nos saints. Si l'intérêt du corps des bonzes n'est point lié à l'intérêt public; si par exemple, le crédit du bonze tient à l'aveuglement des peuples, ce bonze nécessairement ennemi de la Nation qui le nourrit, sera, à l'égard de cette Nation, ce que les Romains étoient à l'égard du monde; honnêtes entr'eux, brigands par rapport à l'Univers. Chacun des Bonzes eut il en particulier beaucoup d'éloignement pour les grandeurs, le corps n'en sera pas moins ambitieux; tous ses membres travailleront, souvent sans le savoir, à son aggrandissement, ils s'y croiront autorisés par un principe vertueux. (o) il n'est donc rien de plus dangereux dans un Etat, qu'un corps dont l'intérêt n'est pas attaché à l'intérêt général.

Si les Prêtres du Paganisme firent mourir Socrate & persécuterent presque tous les grands hommes, c'est que leur bien particulier se trouvoit opposé au bien pu-

(o) Dans la vraie Religion même il s'est trouvé des Prêtres qui, dans les tems d'ignorance, ont abusé de la piété des Peuples pour attenter aux droits du Sceptre.

blic; c'eſt que les Prêtres d'une fauſſe religion ont intérêt de retenir les peuples dans l'aveuglement, &, pour cet effet, de pourſuivre tous ceux qui peuvent l'éclairer : exemple quelquefois imité par les Miniſtres de la vraie Religion, qui, ſans le même beſoin, ont ſouvent eu recours aux mêmes cruautés, ont perſécuté, déprimé les grands hommes, ſe ſont faits les panégyriſtes des ouvrages médiocres, & les critiques des excellens, & ont enſuite été déſavoués par des Théologiens plus éclairés qu'eux. (*p*)

(*p*) Voici comme s'exprime, au ſujet de Mr. de Monteſquieu, le Pere Millot, Jéſuite, dans un Diſcours couronné par l'Academie de Dijon, ſur la Queſtion : *Eſt-il plus utile d'étudier les hommes que les livres?*.... „ Ces regles de conduite, ces maximes de „ Gouvernement qui devroient être gravées ſur le trô„ ne des Rois & dans le cœur de quiconque eſt re„ vêtu de l'autorité, n'eſt-ce pas à une profonde etu„ de des hommes que nous les devons? Témoin cet „ illuſtre Citoyen, cet Organe, ce Juge des Loix „ dont la France & l'Europe entiere arroſent le tom„ beau de leurs larmes, mais dont elles verront tou„ jours le génie éclairer les Nations, & tracer le plan „ de la félicité publique; Ecrivain immortel, qui „ abrégeoit tout, parce qu'il voioit tout; & qui vou„ loit faire penſer, parce que nous en avons beſoin

„ bien

Quoi de plus ridicule, par exemple, que la défenſe faite dans certains Pays d'y faire entrer aucun exemplaire de l'*Eſprit des Loix* ? Ouvrage que plus d'un Prince fait lire & relire à ſon fils. Ne peut-on pas, d'après un homme d'eſprit, répeter à ce

---

„ bien plus que de lire. Avec quelle ardeur, quelle ſa-
„ gacité avoit-il etudié le genre humain ! Voyageant
„ comme Solon, méditant comme Pythagore, con-
„ verſant comme Platon, liſant comme Cicéron, pei-
„ gnant comme Tacite, toujours ſon objet fut l'hom-
„ me, ſon étude fut celle des hommes, il les con-
„ nut. Déjà commencent à germer les ſémences fé-
„ condes qu'il jetta dans les eſprits moderateurs des
„ Peuples & des Empires. Ah ! recueillons-en les
„ fruits avec reconnoiſſance, &c. Le P. Millot ajoute dans
„ une Note : ..., Quand un Auteur d'une probité re-
„ connue, qui penſe fortement & qui s'exprime tou-
„ jours comme il penſe, dit en termes formels : *La*
„ *Religion chrétienne qui ne ſemble avoir d'autre objet*
„ *que la felicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur*
„ *dans celle-ci* ; quand il ajoute, en refutant un Para-
„ doxe dangereux de Bayle : *Les Principes du Chriſtia-*
„ *niſme bien gravés dans le cœur, ſeroient infiniment plus*
„ *forts que ces faux honneurs des Monarchies, ces vertus*
„ *humaines des Républiques, & cette crainte ſervile des*
„ *Etats deſpotiques* ; c'eſt-à-dire plus forts que les trois
„ Principes du Gouvernement politique, établis dans
„ l'*Eſprit des Loix* : peut-on accuſer un tel Auteur, ſi
„ ſi l'on a lû ſon Ouvrage, d'avoir prétendu y por-
„ ter des coups mortels au Chriſtianiſme ?

ſujet, qu'en ſollicitant cette défenſe, les Moines en ont uſé comme les Scythes avec leurs eſclaves? Ils leur crevoient les yeux, pour qu'ils tournaſſent la meule avec moins de diſtraction.

Il paroît donc que c'eſt uniquement de la conformité ou de l'oppoſition de l'intérêt des particuliers avec l'intérêt général, que dépend le bonheur ou le malheur public; & qu'enfin, la corruption religieuſe de mœurs peut, comme l'hiſtoire le prouve, s'allier ſouvent à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la ſageſſe, aux talens, enfin à toutes les qualités qui forment les grands hommes.

On ne peut nier que des citoyens tachés de cette eſpece de corruption de mœurs n'aient ſouvent rendu à la patrie des ſervices plus importans que les plus ſéveres Anachorettes. Que ne doit-on pas à la galante Circaſſienne, qui, pour aſſurer ſa beauté, ou celle de ſes filles, a, la premiere oſé les inoculer? Que d'enfans l'inoculation n'a-t-elle pas arrachés à la mort? Peut être n'eſt-il point de fondatrice d'ordre de religieuſes qui ſe ſoit rendue recommandable à l'univers par un auſſi grand bienfait, & qui, par conſéquent, ait autant mérité de ſa reconnoiſſance.

Au reſte, je crois devoir encore répéter, à la fin de ce Chapitre, que je n'ai point prétendu me faire l'apologiſte de la débauche. J'ai ſeulement voulu donner des notions nettes de ces deux différentes eſpeces de corruption de mœurs, qu'on a trop ſouvent confondues, & ſur leſquelles on ſemble n'avoir eu que des idées confuſes. Plus inſtruits du véritable objet de la queſtion, on peut en mieux connoître l'importance, mieux juger du degré de mépris qu'on doit aſſigner à ces deux differentes ſortes de corruption, & reconnoître qu'il eſt deux eſpeces differentes de mauvaiſes actions ; les unes qui ſont vicieuſes dans toutes formes de gouvernement, & les autres qui ne ſont nuiſibles, & par conſequent criminelles, chez un Peuple, que par l'oppoſition qui ſe trouve entre ces mêmes actions & les loix du Pays.

Plus de connoiſſance du mal doit donner aux moraliſtes plus d'habileté pour la cure. Ils pourront conſiderer la morale d'un point de vue nouveau, &, d'une ſcience vaine, faire une ſcience utile à l'univers.

CHAPITRE XV.

De quelle utilité peut être, à la morale, la connoiſſance des principes établis dans les Chapitres précédens.

SI la morale a, juſqu'à préſent, peu contribué au bonheur de l'humanité, ce n'eſt pas qu'à d'heureuſes expreſſions, à beaucoup d'élégance & de netteté, pluſieurs moraliſtes n'aient joint beaucoup de profondeur d'eſprit & d'élévation d'ame: mais, quelque ſupérieurs qu'aient été ces moraliſtes, il faut convenir qu'ils n'ont pas aſſez ſouvent regardé les différens vices des Nations comme des dépendances néceſſaires de la différente forme de leur gouvernement: ce n'eſt cependant qu'en conſidérant la morale de ce point de vue, qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit, juſqu'aujourd'hui, les plus belles maximes de morale? Elles ont corrigé quelques particuliers des défauts que, peut-être, ils ſe reprochoient; d'ailleurs, elles n'ont produit aucun changement dans les mœurs des Nations. Quelle

en eſt la cauſe? C'eſt que les vices d'un peuple ſont, ſi j'oſe le dire, toujours cachés au fond de ſa légiſlation : c'eſt là qu'il faut fouiller, pour arracher la racine productrice de ſes vices. Qui n'eſt doué ni des lumieres ni du courage néceſſaires pour l'entreprendre, n'eſt, en ce genre, de preſque aucune utilité à l'Univers. Vouloir détruire des vices attachés à la légiſlation d'un peuple, ſans faire aucun changement dans cette légiſlation, c'eſt prétendre à l'impoſſible ; c'eſt rejeter les conſéquences juſtes des principes qu'on admet.

Qu'eſpérer de tant de déclamations contre la fauſſeté des femmes, ſi ce vice eſt l'effet néceſſaire d'une contradiction entre les deſirs de la nature & les ſentimens que, par les loix & la décence, les femmes ſont contraintes d'affecter? Dans le Malabar, à Madagaſcar, ſi toutes les femmes ſont vraies, c'eſt qu'elles y ſatisfont, ſans ſcandale, toutes leurs fantaiſies, qu'elles ont mille galans, & ne ſe déterminent au choix d'un époux qu'après des eſſais répetés. Il en eſt de même des ſauvages de la nouvelle Orléans, de ces peuples où les Parentes du grand Soleil, les Princeſſes du Sang, peuvent, lorſqu'elles

ſe dégoûtent de leurs maris, les répudier pour en épouſer d'autres. En de tels pays, on ne trouve point de femmes fauſſes, parce qu'elles n'ont aucun intérêt de l'être.

Je ne prétends pas inférer, de ces exemples, qu'on doive introduire chez nous de pareilles mœurs. Je dis ſeulement qu'on ne peut raiſonnablement reprocher aux femmes une fauſſeté dont la décence & les loix leur font, pour ainſi dire, une néceſſité; & qu'enfin l'on ne change point les effets, en laiſſant ſubſiſter les cauſes.

Prenons la médiſance pour ſecond exemple. La médiſance eſt, ſans doute, un vice: mais c'eſt un vice néceſſaire; parce qu'en tout Pays où les Citoyens n'auront point de part au maniement des affaires publiques, ces Citoyens, peu intéreſſés à s'inſtruire, doivent croupir dans une honteuſe pareſſe. Or, s'il eſt, dans ce Pays, de mode & d'uſage de ſe jeter dans le monde, & du bon air d'y parler beaucoup, l'ignorant, ne pouvant parler des choſes, doit néceſſairement parler des perſonnes. Tout Panégyrique eſt ennuyeux, & toute Satyre agréable; ſous peine d'être ennuyeux, l'ignorant eſt donc forcé d'être médiſant. On ne peut donc détruire ce

vice, ſans anéantir la cauſe qui le produit, ſans arracher les Citoyens à la pareſſe, &, par conſéquent, ſans changer la forme du gouvernement.

Pourquoi l'homme d'eſprit eſt il ordinairement moins tracaſſier, dans les ſociétés particulieres, que l'homme du monde ? C'eſt que le premier, occupé de plus grands objets, ne parle communément des perſonnes qu'autant qu'elles ont, comme les grands hommes, un rapport immédiat avec les grandes choſes; c'eſt que l'homme d'eſprit, qui ne médit jamais que pour ſe venger, médit très-rarement, lorſque l'homme du monde, au contraire, eſt preſque toujours obligé de médire pour parler.

Ce que je dis de la médiſance, je le dis du libertinage, contre lequel les moraliſtes ſe ſont toujours ſi violemment déchaînés. Le libertinage eſt trop généralement reconnu pour être une ſuite néceſſaire du luxe, pour que je m'arrête à le prouver. Or, ſi le luxe, comme je ſuis fort éloigné de le penſer, mais comme on le croit communément, eſt très utile à l'Etat; ſi, comme il eſt facile de le montrer, l'on n'en peut étouffer le goût, & réduire les Citoyens à la pratique des

loix ſomptuaires, ſans changer la forme du gouvernement ; ce ne ſeroit donc qu'après quelques réformes en ce genre qu'on pourroit ſe flatter d'éteindre ce goût du libertinage.

Toute déclamation ſur ce ſujet eſt, théologiquement, mais non politiquement, bonne. L'objet que ſe propoſe la politique & la légiſlation eſt la grandeur & la félicité temporelle des peuples : or, relativement à cet objet, je dis que, ſi le luxe eſt réellemennt utile à la France, il ſeroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de mœurs incompatible avec le goût du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce & le luxe procurent à l'Etat, conſtitué comme il l'eſt (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage,) & le mal infiniment petit qu'occaſionne l'amour des femmes. C'eſt ſe plaindre de trouver, dans une mine riche, quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Partout où le luxe eſt néceſſaire, c'eſt une inconſéquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral : &, ſi l'on veut lui conſerver le nom de vice, il faut alors convenir qu'il en eſt d'utiles dans certains ſiecles & certains pays ; & que c'eſt au

limon du Nil que l'Egypte doit sa fertilité.

En effet, qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes: on verra que, blâmables à certains égards, elles sont, à d'autres, fort utiles au public; qu'elles font, par exemple, de leurs richesses un usage communément plus avantageux à l'Etat que les femmes les plus sages. Le desir de plaire, qui conduit la femme galante chez le rubanier, chez le marchand d'étoffes ou de modes, lui fait non seulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence où les réduiroit la pratique des loix somptuaires, mais lui inspire encore les actes de la charité la plus éclairée. Dans la supposition que le luxe soit utile à une Nation, ne sont-ce pas les femmes galantes qui, en excitant l'industrie des artisans du luxe, les rendent de jour en jour plus utiles à l'Etat? Les femmes sages, en faisant des largesses à des mendians ou à des criminels, sont donc moins bien conseillées par leurs Directeurs, que les femmes galantes par le desir de plaire: celles-ci nourrissent des Citoyens utiles; & celles-là des hommes inutiles, ou même les ennemis de cette Nation.

Il

Il ſuit de ce que je viens de dire, qu'on ne peut ſe flatter de faire aucun changement dans les idées d'un Peuple, qu'après en avoir fait dans ſa légiſlation; que c'eſt par la réforme des loix qu'il faut commencer la réforme des mœurs, que des déclamations contre un vice utile dans la forme actuelle d'un gouvernement, ſeroient, politiquement, nuiſibles ſi elles n'étoient vaines; mais elles le ſeront toujours, parce que la maſſe d'une Nation n'eſt jamais remuée que par la force des loix. D'ailleurs, qu'il me ſoit permis de l'obſerver en paſſant, parmi les Moraliſtes, il en eſt peu qui ſachent, en armant nos paſſions les unes contre les autres, s'en ſervir utilement pour faire adopter leur opinion: la plûpart de leurs conſeils ſont trop injurieux. Ils devroient pourtant ſentir que des injures ne peuvent, avec avantage, combattre contre des ſentimens: que c'eſt une paſſion, qui ſeule peut triompher d'une paſſion: que, pour inſpirer, par exemple, à la femme galante plus de retenue & de modeſtie vis-à-vis du public, il faut mettre en oppoſition ſa vanité avec ſa coquetterie; lui faire ſentir que la pudeur eſt une invention de l'amour & de la

volupté rafinée (*a*); que c'eſt à la gaze, dont cette même pudeur couvre les beau-

---

(*a*) C'eſt en conſidérant la pudeur ſous ce point de vue, qu'on peut repondre aux argumens des Stoïciens & des Cyniques, qui ſoutenoient que l'homme vertueux ne faiſoit rien dans ſon intérieur qu'il ne dût faire à la face des Nations; & qui croyoient, en conſéquence, pouvoir ſe livrer publiquement aux plaiſirs de l'amour. Si la plûpart des Legiſlateurs ont condamné ces Principes cyniques & mis la pudeur au nombre des vertus, c'eſt, leur repondra-t'on, qu'ils ont craint que le ſpectacle fréquent de la jouiſſance ne jetât quelque dégoût ſur un plaiſir auquel ſont attachées la conſervation de l'eſpece & la durée du monde. Ils ont d'ailleurs ſenti, qu'en voilant quelques-uns des appas d'une femme, un vêtement la paroit de toutes les beautés dont peut l'embellir une vive imagination; que ce vêtement piquoit la curioſité, rendoit les careſſes plus délicieuſes, les faveurs plus flatteuſes, & multiplioit enfin les plaiſirs dans la race infortunée des hommes. Si Lycurgue avoit banni de Sparte une certaine eſpece de pudeur, & ſi les filles en preſence de tout un Peuple, y luttoient nues avec les jeunes Lacédemoniens; c'eſt que Lycurgue vouloit que les meres, rendues plus fortes par de ſemblables exercices, donnaſſent à l'Etat des enfans plus robuſtes. Il ſavoit que ſi l'habitude de voir des femmes nues émouſſoit le deſir d'en connoître les beautés cachees, ce deſir ne pouvoit pas s'eteindre, ſur-tout dans un pays où les maris n'obtenoient qu'en ſecret & furtivement les faveurs de leurs epouſes. D'ailleurs, Lycurgue, qui faiſoit de l'amour un des principaux reſſorts de ſa légiſlation, vouloit qu'il devint la recompenſe, & non l'occupation des Spartiates.

tés d'une femme, que le monde doit la plûpart de ſes plaiſirs; qu'au Malabar, où les jeunes agréables ſe préſentent demi nuds dans les aſſemblées, qu'en certains cantons de l'Amérique, où les femmes s'offrent ſans voile aux regards des hommes, les deſirs perdent tout ce que la curioſité leur communiqueroit de vivacité; qu'en ces Pays, la beauté avilie n'a de commerce qu'avec les beſoins: qu'au contraire, chez les Peuples où la pudeur ſuſpend un voile entre les deſirs & les nudités, ce voile myſtérieux eſt le taliſman qui retient l'amant aux genoux de ſa maîtreſſe; & que c'eſt enfin la pudeur qui met aux foibles mains de la beauté le ſceptre qui commande à la force. Sachez de plus, diroient ils à la femme galante, que les malheureux ſont en grand nombre; que les infortunés, ennemis nés de l'homme heureux, lui font un crime de ſon bonheur; qu'ils haiſſent en lui une félicité trop indépendante d'eux; que le ſpectacle de vos amuſemens eſt un ſpectacle qu'il faut éloigner de leurs yeux; & que l'indécence, en trahiſſant le ſecret de vos plaiſirs, vous expoſe à tous les traits de leur vengeance.

C'eſt en ſubſtituant ainſi le langage de l'intérêt au ton de l'injure, que les Mora-

liſtes pourroient faire adopter leurs maximes. Je ne m'étendrai pas davantage ſur cet article : je rentre dans mon ſujet ; & je dis que tous les hommes ne tendent qu'à leur bonheur ; qu'on ne peut les ſouſtraire à cette tendance ; qu'il ſeroit inutile de l'entreprendre, & dangereux d'y réuſſir ; que, par conſéquent, l'on ne peut les rendre vertueux qu'en uniſſant l'intérêt perſonnel à l'intérêt général. Ce principe poſé, il eſt évident que la morale n'eſt qu'une ſcience frivole, ſi l'on ne la confond avec la politique & la légiſlation : d'où je conclus que, pour ſe rendre utiles à l'univers, les Philoſophes doivent conſidérer les objets du point de vue d'où le Légiſlateur les contemple. Sans être armés du même pouvoir, ils doivent être animés du même eſprit. C'eſt au Moraliſte d'indiquer les loix, dont le Légiſlateur aſſure l'exécution par l'appoſition du ſceau de ſa puiſſance.

Parmi les Moraliſtes, il en eſt peu, ſans doute, qui ſoient aſſez fortement frappés de cette verité : parmi ceux même dont l'eſprit eſt fait pour atteindre aux plus hautes idées, il en eſt beaucoup qui, dans l'étude de la morale & les portraits qu'ils font des vices, ne ſont animés que par des

intérêts perſonnels & des haines particulieres. Ils ne s'attachent, en conſequence, qu'à la peinture des vices incommodes dans la ſociété; & leur eſprit, qui, peu à peu, ſe reſſerre dans le cercle de leur intérêt, n'a bientôt plus la force néceſſaire pour s'élever juſqu'aux grandes idées. Dans la ſcience de la morale, ſouvent l'élevation de l'eſprit tient à l'élevation de l'ame. Pour ſaiſir, en ce genre, les verités réellement utiles aux hommes, il faut être échauffé de la paſſion du bien général; & malheureuſement, en morale comme en religion, il eſt beaucoup d'hypocrites.

CHAPITRE XVI.

Des Moraliſtes Hypocrites.

J'Entends par *Hypocrite* celui qui, n'étant point ſoutenu dans l'étude de la morale par le deſir du bonheur de l'humanité, eſt trop fortement occupé de lui-même. Il eſt beaucoup d'hommes de cette eſpéce : on les reconnoît, d'une part, à l'indifférence avec laquelle ils conſiderent les vices deſtructeurs des Empires; & de l'autre, à l'emportement avec lequel ils ſe déchaînent contre des vices particuliers. C'eſt en vain que de pareils hommes ſe diſent inſpirés par la paſſion du bien public. Si vous étiez, leur répondra-t'on, réellement animés de cette paſſion, votre haine pour chaque vice ſeroit toujours proportionnée au mal que ce vice fait à la Société : &, ſi la vue des défauts les moins nuiſibles à l'Etat ſuffiſoit pour vous irriter, de quel œil conſidereriez-vous l'ignorance des moyens propres à former des Citoyens vaillans, magnanimes & dé-

intéreſſés ? De quel chagrin ſeriez vous affectés, lorſque vous appercevriez quelque défaut dans la Juriſprudence ou la diſtribution des Impôts, lorſque vous en découvririez dans la diſcipline militaire, qui décide ſi ſouvent du ſort des batailles & du ravage de pluſieurs Provinces ? Alors, pénétrés de la plus vive douleur, à l'exemple de Nerva, on vous verroit, déteſtant le jour qui vous rend témoin des maux de votre Patrie, vous-même en terminer le cours; ou, du moins, prendre exemple ſur ce Chinois vertueux, qui, juſtement irrité des vexations des Grands, ſe préſente à l'Empereur, lui porte ſes plaintes: *Je viens*, dit-il, *m'offrir au ſupplice auquel de pareilles repréſentations ont fait traîner ſix cens de mes Concitoyens; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions : la Chine poſſede encore dix-huit mille bons Patriotes, qui, pour la même cauſe, viendront ſucceſſivement te demander le même ſalaire.* Il ſe tait à ces mots; & l'Empereur, étonné de ſa fermeté, lui accorde la recompenſe la plus flatteuſe pour un homme vertueux; la punition des coupables & la ſuppreſſion des Impôts.

Voilà de quelle maniere ſe manifeſte l'amour du bien public. Si vous êtes, di-

rois-je à ces Cenſeurs, réellement animés de cette paſſion, votre haine pour chaque vice eſt proportionné au mal que ce vice fait à l'Etat : ſi vous n'êtes vivement affectés que des défauts qui vous nuiſent, vous uſurpez le nom de Moraliſtes, vous n'êtes que des Egoïſtes.

C'eſt donc par un détachement abſolu de ſes intérêts perſonnels, par une étude profonde de la Sçience de la légiſlation, qu'un Moraliſte peut ſe rendre utile à ſa Patrie. Il eſt alors en état de peſer les avantages & les inconveniens d'une loi ou d'un uſage, & de juger s'il doit être aboli ou conſervé. L'on n'eſt que trop ſouvent contraint de ſe prêter à des abus & même à des uſages barbares. Si, dans l'Europe, l'on a ſi long-tems toléré les duels; c'eſt qu'en des Pays où l'on n'eſt point, comme à Rome, animé de l'amour de la Patrie, où la valeur n'eſt point exercée par des guerres continuelles, les Moraliſtes n'imaginoient peut-être pas d'autres moiens & d'entretenir le courage dans le corps des Citoyens & de fournir l'Etat de vaillans Défenſeurs : ils croyoient, par cette tolérance, acheter un grand bien au prix d'un petit mal; ils ſe trompoient dans le cas particulier du duel; mais il en eſt mille

autres où l'on eſt réduit à cette option. Ce n'eſt ſouvent qu'au choix fait entre deux maux qu'on reconnoît l'homme de genie. Loin de nous tous ces pédans épris d'une fauſſe idée de perfection. Rien de plus dangereux, dans un Etat, que ces Moraliſtes déclamateurs & ſans eſprit, qui, concentrés dans une petite ſphere d'idées, répetent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs Mies, recommandent ſans ceſſe la modération des deſirs, & veulent, en tous les cœurs, anéantir les paſſions : ils ne ſentent pas que leurs préceptes, utiles à quelques particuliers placés dans certaines circonſtances, ſeroient la ruine des Nations qui les adopteroient.

En effet, ſi, comme l'hiſtoire nous l'apprend, les paſſions fortes, telles que l'orgueil & le patriotiſme chez les Grecs & les Romains, le fanatiſme chez les Arabes, l'avarice chez les Flibuſtiers, enfantent toujours les guerriers les plus redoutables; tout homme qui ne menera contre de pareils ſoldats que des hommes ſans paſſions, n'oppoſera que de timides agneaux à la fureur des loups. Auſſi la ſage nature a-t'elle enfermé dans le cœur de l'homme un préſervatif contre les raiſon-

nemens de ces Philoſophes. Auſſi les Nations, ſoumiſes d'intention à ces préceptes, s'y trouvent-elles toujours indociles dans le fait. Sans cette heureuſe indocilité, le peuple, ſcrupuleuſement attaché à leurs maximes, deviendroit le mépris & l'eſclave des autres peuples.

Pour déterminer juſqu'à quel point on doit exalter ou modérer le feu des paſſions, il faut de ces eſprits vaſtes qui embraſſent toutes les parties d'un gouvernement. Quiconque en eſt doué, eſt, pour ainſi dire, déſigné par la nature pour remplir, auprès du légiſlateur, la charge de Miniſtre penſeur (*a*), & juſtifier ce mot de Cicéron, qu'*un homme d'eſprit n'eſt jamais un ſimple Citoyen, mais un vrai Magiſtrat.*

Avant d'expoſer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus éten-

---

(*a*) On diſtingue, à la Chine, deux ſortes de Miniſtres : les uns ſont les Miniſtres *Signeurs* ; ils donnent les audiences & les ſignatures : les autres portent le nom de Miniſtres *Penſeurs* ; ils ſe chargent du ſoin de former les projets, d'examiner ceux qu'on leur préſente, & de propoſer les changemens que le tems & les circonſtances exigent qu'on faſſe dans l'adminiſtration.

dues & plus ſaines de la morale, je crois pouvoir remarquer, en paſſant, que ces mêmes idées jetteroient infiniment de lumieres ſur toutes les ſciences, & ſurtout ſur celle de l'hiſtoire dont les progrès ſont à la fois effet & cauſe des progrés de la morale.

Plus inſtruits du veritable objet de l'hiſtoire, alors les Ecrivains ne peindroient, de la vie privée d'un Roi, que les détails propres à faire ſortir ſon caractere ; ils ne décriroient plus ſi curieuſement ſes mœurs, ſes vices & ſes vertus domeſtiques ; ils ſentiroient que le Public demande aux Souverains compte de leurs Edits, & non de leurs ſoupers ; que le Public n'aime à connoître l'homme dans le Prince qu'autant que l'homme a part aux déliberations du Prince ; & qu'à des anecdotes pueriles, ils doivent, pour inſtruire & plaire, ſubſtituer le tableau agréable ou effrayant de la félicité ou de la miſere publique & des cauſes qui les ont produites. C'eſt à la ſimple expoſition de ce tableau qu'on devroit une infinité de reflexions & de réformes utiles.

Ce que je dis de l'Hiſtoire, je le dis de la Métaphyſique, de la Juriſpruden-

ce. Il eſt peu de ſciences qui n'aient quelque rapport à celle de la morale. La chaîne, qui les lie toutes entr'elles, a plus d'étendue qu'on ne penſe : tout ſe tient dans l'univers.

CHAPITRE XVII.

Des avantages qui réſultent des principes ci-deſſus établis.

JE paſſe rapidement ſur les avantages qu'en retireroient les particuliers : ils conſiſteroient à leur donner des idées nettes de cette même morale, dont les préceptes, juſqu'à préſent équivoques & contradictoires, ont permis aux plus inſenſés de juſtifier toujours la folie de leur conduite par quelques-unes de ces maximes.

D'ailleurs, plus inſtruit de ſes devoirs, le particulier ſeroit moins dépendant de l'opinion de ſes amis : à l'abri des injuſtices que lui font ſouvent commettre, à ſon inſu, les ſociétés dans leſquelles il vit, il ſeroit alors, en même tems, affranchi de la crainte puérile du ridicule ; fantôme qu'anéantit la préſence de la raiſon, mais qui eſt l'effroi de ces ames timides & peu éclairées qui ſacrifient leurs goûts, leur repos, leurs plaiſirs, & quelquefois même juſqu'à la vertu, à l'humeur & aux

caprices de ces atrabilaires, à la critique desquels on ne peut échapper quand on a le malheur d'en être connu.

Uniquement soumis à la raison & à la vertu, le particulier pourroit alors braver les préjugés, & s'armer de ces sentimens mâles & courageux qui forment le caractere distinctif de l'homme vertueux; sentimens qu'on desire dans chaque citoyen, & qu'on est en droit d'exiger des grands. Comment l'homme élevé aux premiers postes renversera-t'il les obstacles que certains préjugés mettent au bien général, & résistera-t'il aux menaces, aux cabales des gens puissans, souvent intéressés au malheur public, si son ame n'est inabordable à toutes especes de sollicitations, de craintes & de préjugés?

Il paroît donc que la connoissance des principes ci-dessus établis procure, du moins, cet avantage au particulier; c'est de lui donner une idée nette & sûre de l'honnête, de l'arracher à cet égard à toute espece d'inquiétude, d'assurer le repos de sa conscience, & de lui procurer, en conséquence, les plaisirs intérieurs & secrets attachés à la pratique de la vertu.

Quant aux avantages qu'en retireroit le public, ils seroient, sans doute, plus con-

ſidérables. Conſéquemment à ces mêmes principes, on pourroit, ſi je l'oſe dire, compoſer un Catechiſme de probité, dont les maximes ſimples, vraies, & à la portée de tous les eſprits, apprendroient aux Peuples que la vertu, invariable dans l'objet qu'elle ſe propoſe, ne l'eſt point dans les moyens propres à remplir cet objet; qu'on doit, par conſéquent, regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes; ſentir que c'eſt au beſoin de l'Etat à déterminer celles qui ſont dignes d'eſtime ou de mépris; & enfin au Légiſlateur, par la connoiſſance qu'il doit avoir de l'intérêt public, à fixer l'inſtant où chaque action ceſſe d'être vertueuſe & devient vicieuſe.

Ces principes une fois reçus, avec quelle facilité le Légiſlateur éteindroit-il les torches du fanatiſme & de la ſuperſtition, ſupprimeroit-il les abus, réformeroit-il les coutumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établiſſement, ſont devenues depuis ſi funeſtes à l'Univers? coutumes qui ne ſubſiſtent que par la crainte où l'on eſt de ne pouvoir les abolir ſans ſoulever les Peuples toujours accoutumés à prendre la pratique de certaines actions pour la vertu même, ſans allumer des guerres longues

& cruelles, & ſans occaſionner enfin de ces ſéditions qui, toujours hazardeuſes pour l'homme ordinaire, ne peuvent réellement être prévues & calmées que par des hommes d'un caractere ferme & d'un eſprit vaſte.

C'eſt donc en affoibliſſant la ſtupide vénération des Peuples pour les loix & les uſages anciens, qu'on met les Souverains en état de purger la terre de la plûpart des maux qui la déſolent, & qu'on leur fournit les moyens d'aſſurer la durée des Empires.

Maintenant, lorſque les intérêts d'un Etat ſont changés; & que des loix, utiles lors de ſa fondation, lui ſont devenues nuiſibles; ces mêmes loix, par le reſpect que l'on conſerve toujours pour elles, doivent néceſſairement entraîner l'Etat à ſa ruine. Qui doute que la deſtruction de la République Romaine n'ait été l'effet d'une ridicule vénération pour d'anciennes loix, & que cet aveugle reſpect n'ait forgé les fers dont Céſar chargea ſa Patrie? Après la deſtruction de Carthage, lorſque Rome atteignoit au faîte de la grandeur, les Romains, par l'oppoſition qui ſe trouvoit alors entre leurs intérêts, leurs mœurs & leurs loix, devoient ap-

percevoir la révolution dont l'Empire étoit menacé ; & ſentir que, pour ſauver l'Etat, la République en corps devoit ſe preſſer de faire, dans les loix & le gouvernement, la réforme qu'exigeoient les tems & les circonſtances, & ſur-tout ſe hâter de prévenir les changemens qu'y vouloit apporter l'ambition perſonnelle, la plus dangereuſe des légiſlatrices. Auſſi les Romains auroient ils eu recours à ce remede, s'ils avoient eu des idées plus nettes ſur la morale. Inſtruits par l'hiſtoire de tous les Peuples, ils auroient apperçu que les mêmes loix qui les avoient portés au dernier degré d'élevation, ne pouvoient les y ſoutenir ; qu'un Empire eſt comparable au vaiſſeau que certains vents ont conduit à certaine hauteur, où, repris par d'autres vents, il eſt en danger de périr, ſi, pour ſe parer du naufrage, le Pilote habile & prudent ne change promptement de manœuvre : verité politique qu'avoit connue M. Locke, qui, lors de l'établiſſement de ſa légiſlation à la Caroline, voulut que ſes loix n'euſſent de force que pendant un ſiecle, que, ce tems expiré, elles devinſſent nulles, ſi elles n'étoient de nouveau examinées & confirmées par la Nation. Il ſentoit qu'un gouvernement guerrier ou

commerçant ſuppoſoit des loix differentes ; & qu'une légiſlation propre à favoriſer le commerce & l'induſtrie, pouvoit devenir un jour funeſte à cette colonie, ſi ſes voiſins venoient à s'aguerrir, & que les circonſtances exigeaſſent que ce Peuple fût alorsplus militaire que commerçant.

Qu'on faſſe aux fauſſes Religions l'application de cette idée de Mr. Locke ; l'on ſera bientôt convaincu de la ſottiſe & de leur Inventeur & de leurs Sectateurs. Quiconque, en effet, examine les Religions (qui, à l'exception de la nôtre, ſont toutes faites de main d'homme) ſent qu'elles n'ont jamais été l'ouvrage de l'eſprit vaſte & profond d'un Légiſlateur, mais de l'eſprit étroit d'un particulier: qu'en conſéquence, ces fauſſes Religions n'ont jamais été fondées ſur la baſe des loix & le principe de l'utilité publique ; principe toujours invariable, mais qui, pliable dans ſes applications à toutes les diverſes poſitions où peut ſucceſſivement ſe trouver un peuple, eſt le ſeul principe que doivent admettre ceux qui veulent, à l'exemple des Anaſtaſe, des Ripperda, des Thamas-Koulin-Kan & des Gehan-Guir, tracer le plan d'une nouvelle Religion, & la rendre utile aux hommes. Si, dans

la compoſition des fauſſes Religions, on eût toujours ſuivi ce plan, on auroit conſervé à ces Religions tout ce qu'elles ont d'utile; on n'eût point détruit le Tartare ni l'Elyſée ; le Légiſlateur en eût toujours fait, à ſon gré, des tableaux plus ou moins agréables ou terribles, ſelon la force plus ou moins grande de ſon imagination. Ces Réligions, ſimplement dépouillées de ce qu'elles ont de nuiſible, n'euſſent point courbé les eſprits ſous le joug honteux d'une ſotte crédulité ; & que de crimes & de ſuperſtitions euſſent diſparu de la terre! On n'eût point vu l'habitant de la Grande Java, (*a*) perſuadé à la plus légere incommodité que l'heure fatale eſt venue, ſe preſſer de rejoindre le Dieu de ſes Peres, implorer la mort & conſentir à la recevoir; les Prêtres euſſent vainement voulu lui extorquer un pareil conſentement pour l'étrangler enſuite de leurs propres mains & ſe gorger de ſa chair. La Perſe n'eût point nourri cette ſecte abominable de Dervis qui demande l'aumône à main armée, qui tue impunément quiconque n'admet point ſes principes, qui leva une main homi-

(*a*) A l'Orient de Sumatra.

cide ſur un Sophi, & plongea le poignard dans le ſein d'Amurath. Des Romains, auſſi ſuperſtitieux que des Negres, (*b*) n'euſſent point rêglé leur courage ſur l'appétit des poulets ſacrés. Enfin, les Réligions n'auroient point, dans l'Orient, fécondé les germes de ces guerres (*c*)

(*b*) Lorſque les Guerriers du Congo vont à l'Ennemi, s'ils rencontrent, dans leur marche, un lievre, une corneille ou quelque autre animal timide, c'eſt, diſent-ils, le Genie de l'ennemi qui vient les avertir de ſa frayeur : ils le combattent alors avec intrépidité. Mais, s'ils ont entendu le chant du coq à quelque autre heure que l'heure ordinaire; ce chant, diſent-ils, eſt le préſage certain d'une défaite à laquelle ils ne s'expoſent jamais. Si le chant du coq eſt, à la fois, entendu des deux camps, il n'eſt point de courage qui y tienne, les deux armées ſe debandent & fuient. Au moment que le Sauvage de la nouvelle Orléans marche à l'ennemi avec le plus d'intrepidité, un ſonge ou l'abboyement d'un chien ſuffit pour le faire retourner ſur ſes pas.

(*c*) Les paſſions humaines ont quelquefois allumé de ſemblables guerres, dans le ſein même du Chriſtianiſme; mais rien de plus contraire à ſon eſprit, qui eſt un eſprit de déſintéreſſement & de paix; à ſa morale qui ne reſpire que la douceur & l'indulgence; à ſes maximes, qui préſcrivent par-tout la bienfaiſance & la charité; à la ſpiritualité des objets qu'il préſente; à la ſublimité de ſes motifs, enfin à la grandeur & à la nature des recompenſes qu'il propoſe.

longues & cruelles que les Sarraſins firent d'abord aux Chrétiens; que, ſous les drapeaux des Omar & des Hali, ces mêmes Sarraſins ſe firent entr'eux; &, qui, ſans doute, firent inventer la fable dont ſe ſervit un Prince de l'Indouſtan pour réprimer le zele indiſcret d'un Iman.

Soumets-toi, lui diſoit l'Iman, à l'ordre du Très-Haut. La terre va recevoir ſa ſainte Loi : la victoire marche par-tout devant Omar. Tu vois l'Arabie, la Perſe, la Syrie, l'Aſie entiere ſubjuguée, l'Aigle Romaine foulée aux pieds des Fideles, & le glaive de la terreur remis aux mains de Khaled. A ces ſignes certains, reconnois la vérité de ma Réligion, & plus encore à la ſublimité de l'Alcoran, à la ſimplicité de ſes Dogmes, à la douceur de notre Loi. Notre Dieu n'eſt point un Dieu cruel; il s'honore de nos plaiſirs. C'eſt, dit Mahomet, en reſpirant l'odeur des parfums, en éprouvant les voluptueuſes careſſes de l'amour, que mon ame s'allume de plus de ferveur & s'élance plus rapidement vers le Ciel. Infecte couronné, lutteras-tu longtems contre ton Dieu? Ouvre les yeux, vois les ſuperſtitions & les vices dont ton peuple eſt infecté : le priveras-tu toujours des lumieres de l'Alcoran?

Iman, répondit le Prince, il fut un tems où, dans la République des Caſtors, comme dans mon Empire, l'on ſe plaignit de quelques dépôts volés, & même de quelques aſſaſſinats: pour prévenir les crimes, il ſuffiſoit d'ouvrir quelques dépôts publics, d'élargir les grandes routes & d'établir quelques Maréchauſſées. Le Sénat des Caſtors étoit prêt à prendre ce parti, quand l'un d'eux, jetant la vue ſur l'azur du Firmament, s'écria tout-à coup : prenons exemple ſur l'homme. Il croit ce Palais des airs bâti, habité & régi par un Etre plus puiſſant que lui: cet Etre porte le nom de *Michapour*. Publions ce dogme; que le peuple des Caſtors s'y ſoumette. Perſuadons-lui qu'un génie eſt, par l'ordre de ce Dieu, mis en ſentinelle ſur chaque planette; que, de-là, contemplant nos actions, il s'occupe à diſpenſer les biens aux bons & les maux aux méchans: cette croyance reçue, le crime fuira loin de nous. Il ſe tait: on conſulte, on délibere; l'idée plaît par ſa nouveauté, on l'adopte; voilà la Religion établie, & les Caſtors vivans d'abord comme freres. Cependant, bientôt après, il s'éleve une grande controverſe. C'eſt la Loutre, diſent les uns;

c'eſt le Rat muſqué, répondent les autres, qui, le premier, préſenta à Michapour les grains de ſable dont il forma la terre. La diſpute s'échauffe; le peuple ſe partage; on en vient aux injures, des injures aux coups; le fanatiſme ſonne la charge. Avant cette Religion, il ſe commettoit quelques vols & quelques aſſaſſinats: la guerre civile s'allume, & la moitié de la Nation eſt égorgée. Inſtruit par cette fable, ne prétends donc pas, ô cruel Iman, ajouta ce Prince Indien, me prouver la vérité & l'utilité d'une Réligion qui déſole l'Univers.

Il réſulte de ce Chapitre que, ſi le Légiſlateur étoit autoriſé, conſéquemment aux principes ci-deſſus établis, à faire, dans les Loix, les Coutumes & les fauſſes Religions, tous les changemens qu'exigent les tems & les circonſtances, il pourroit tarir la ſource d'une infinité de maux, &, ſans doute, aſſurer le repos des peuples, en étendant la durée des Empires.

D'ailleurs, que de lumieres ces mêmes principes ne répandroient-ils pas ſur la morale, en nous faiſant appercevoir la dépendance néceſſaire qui lie les mœurs aux

loix d'un pays, & nous apprenant que la ſcience de la morale n'eſt autre choſe que la ſcience même de la légiſlation ? Qui doute que, plus aſſidus à cette étude, les moraliſtes ne puſſent alors porter cette ſcience à ce haut dégré de perfection que les bons eſprits ne peuvent maintenant qu'entrevoir, & peut-être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puiſſe jamais atteindre ? (*d*)

Si, dans preſque tous les Gouvernemens, toutes les Loix, incohérentes entr'elles, ſemblent être l'ouvrage du pur hazard, c'eſt que, guidés par des vues & des intérêts

---

(*d*) En vain diroit-on que ce grand œuvre d'une excellente légiſlation n'eſt point celui de la ſageſſe humaine, que ce projet eſt une chimere. Je veux qu'une aveugle & longue ſuite d'événemens dépendans tous les uns des autres, & dont le premier jour du monde développa le premier germe, ſoit la cauſe univerſelle de tout ce qui a été, eſt, & ſera : en admettant même ce principe, pourquoi repondrai-je, ſi dans cette longue chaine d'évenemens, ſont néceſſairement compris les ſages & les fous, les lâches & les Héros qui ont gouverné le monde, n'y comprendroit-on pas auſſi la découverte des vrais principes de la légiſlation, auxquels cette Science devra ſa perfection, & le monde ſon bonheur.

térêts différens, ceux qui les font s'embaraſſent peu du rapport de ces loix entr'elles. Il en eſt de la formation de ce corps entier des loix comme de la formation de certaines Iſles : des Payſans veulent vuider leur Champ des bois, des pierres, des herbes & des limons inutiles; pour cet effet, ils les jettent dans un fleuve, où je vois ces matériaux, chariés par les courans, s'amonceler autour de quelques roſeaux, s'y conſolider, & former enfin une terre ferme.

C'eſt cependant à l'uniformité de vues du Légiſlateur, à la dépendance des loix entr'elles, que tient leur excellence. Mais, pour établir cette dépendance, il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe ſimple, tel que celui de l'utilité du public, c'eſt-à-dire, du plus grand nombre d'hommes ſoumis à la même forme de gouvernement : principe dont perſonne ne connoît toute l'étendue ni la fécondité ; principe qui renferme toute la morale & la légiſlation, que beaucoup de gens répetent ſans l'entendre, & dont les Légiſlateurs même n'ont encore qu'une idée ſuperficielle, du moins ſi l'on en juge par le malheur de preſque tous les

Peuples de la terre (*e*).

(*e*) Dans la plûpart des Empires de l'Orient, on n'a pas même l'idée du droit public & du droit des gens. Quiconque voudroit éclairer les Peuples ſur ce point, s'expoſeroit preſque toujours à la fureur des Tyrans qui déſolent ces malheureuſes Contrées. Pour violer plus impunément les droits de l'humanité, ils veulent que leurs ſujets ignorent ce qu'en qualité d'hommes, ils ſont en droit d'attendre du Prince, & le contract tacite qui le lie à ſes peuples. Quelque raiſon qu'à cet égard ces Princes apportent de leur conduite, elle ne peut jamais être fondée que ſur le déſir pervers de tyranniſer leurs Sujets.

CHAPITRE XVIII.

De l'esprit, considéré par rapport aux siecles & aux Pays divers.

J'Ai prouvé que les mêmes actions, successivement utiles & nuisibles dans des siecles & des pays divers, étoient tour à tour estimées ou mépriſées. Il en est des idées comme des actions. La diversité des intérêts des Peuples, & les changemens arrivés dans ces mêmes intérêts, produisent des révolutions dans leurs goûts, occasionnent la création ou l'anéantissement subit & total de certain genre d'esprit, & le mépris, injuste ou légitime, mais toujours réciproque, qu'en fait d'esprit, les siecles & les pays divers ont toujours les uns pour les autres.

Propoſition dont je vais, dans les deux Chapitres suivans, prouver la verité par des exemples.

CHAPITRE XIX.

L'eſtime pour les differens genres d'eſprit eſt, dans chaque ſiecle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer.

POur faire ſentir l'extrême juſteſſe de cette proportion, prenons d'abord les Romans pour exemple. Depuis les Amadis juſqu'aux Romans de nos jours, ce genre a ſucceſſivement éprouvé mille changemens. En veut-on ſavoir la cauſe? Qu'on ſe demande pourquoi les Romans les plus eſtimés il y a trois cens ans, nous paroiſſent aujourd'hui ennuyeux ou ridicules; & l'on appercevra que le principal mérite de la plûpart de ces ouvrages dépend de l'exactitude avec laquelle on y peint les vices, les vertus, les paſſions, les uſages & les ridicules d'une nation.

Or, les mœurs d'une nation changent ſouvent d'un ſiecle à l'autre; ce changement doit donc en occaſionner dans le genre de ſes Romans & de ſon goût: une nation eſt donc, par l'intérêt de ſon amuſement, preſque toujours forcée de mé-

prifer dans un ſiecle ce qu'elle admiroit dans le ſiecle précédent (*a*). Ce que je dis des Romans peut s'appliquer à preſque tous les ouvrages. Mais, pour faire plus fortement ſentir cette vérité, peut-être faut-il comparer l'eſprit des ſiecles d'ignorance à l'eſprit de notre ſiecle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les Eccléſiaſtiques étoient alors les ſeuls qui ſuſſent écrire, je ne peux tirer mes exemples que de leurs ouvrages & de leurs ſermons. Qui les lira n'appercevra pas moins de difference entre ceux

---

(*a*) Ce n'eſt pas que ces anciens Romans ne ſoient encore agréables à quelques philoſophes, qui les regardent comme la vraie Hiſtoire des Mœurs d'un Peuple conſidéré dans un certain ſiécle & une certaine forme de Gouvernement. Ces Philoſophes convaincus qu'il y auroit une très-grande différence entre deux Romans, l'un écrit par un Sybarite, & l'autre par un Crotoniate, aiment à juger le caractere & l'eſprit d'une Nation par le genre de Roman qui la ſéduit. Ces ſortes de jugemens ſont d'ordinaire aſſez juſtes: un Politique habile pourroit, avec ce ſecours, aſſez préciſément déterminer les entrepriſes qu'il eſt prudent ou téméraire de tenter contre un Peuple. Mais le commun des hommes, qui lit les Romans moins pour s'inſtruire que pour s'amuſer, ne les conſidere pas ſous ce point de vue, & ne peut, en conſéquence, en porter le même jugement.

de Menot (*b*) & ceux du P. Bourdaloue, qu'entre le *Chevalier du Soleil* & *la Princeſſe de Cleves*. Nos mœurs ayant changé,

---

(*b*) Dans un des ſermons de ce Menot, il s'agit de la promeſſe du Meſſie. „ Dieu, dit-il, avoit, de „ toute éternité, déterminé l'Incarnation & le ſalut „ du Genre Humain; mais il vouloit que de grands „ Perſonnages, tels que les ſaints Peres, le demandaſſent. Adam, Enos, Enoch, Mathuſalem, Lamech, Noë, après l'avoir inutilement ſollicité, s'aviſerent de lui envoyer des Ambaſſadeurs. Le premier fut Moïſe, le ſecond David, le troiſiéme Iſaïe, „ & le dernier l'Egliſe. Ces Ambaſſadeurs n'ayant pas „ mieux réuſſi que les Patriarches eux-mêmes, ils crurent devoir députer des femmes. Madame Eve ſe „ préſenta la premiere, à laquelle Dieu fit réponſe: „ *Eve, tu as peché; tu n'es pas digne de mon fils.* Enſuite, Madame Sara qui dit : *O Dieu! aide nous.* „ Dieu lui dit : *Tu t'en es rendue indigne par l'incrédulité que tu marquas, lorſque je t'aſſurai que tu ſerois mere d'Iſaac.* La troiſiéme fut Madame Rebecca. Dieu lui dit : *Tu as fait, en faveur de Jacob, trop de tort à Eſau.* La quatriéme, Madame Judith, à qui Dieu dit : *Tu as aſſaſſiné.* La cinquiéme, Madame Eſther, à qui il dit : *Tu as été trop coquette; tu perdois trop de tems à t'attiffer pour plaire à Aſſuerus.* Enfin fut envoyée la chambriere, de l'âge de quatorze ans, laquelle, tenant „ la vue baſſe & toute honteuſe, s'agenouilla, puis „ vint à dire : *Que mon bien-aimé vienne dans mon jardin, afin qu'il y mange du fruit de ſes pommes*; & le „ jardin étoit le ventre virginal. Or, le fils ayant „ oui

nos lumieres s'étant augmentées, l'on ſe moqueroit aujourd'hui de ce qu'on admiroit autrefois. Qui ne riroit point du ſermon d'un Prédicateur de Bordeaux, qui, pour prouver toute la reconnoiſſance des trépaſſés pour quiconque fait prier Dieu pour eux, & donne, en conſéquence, de l'argent aux Moines, débitoit gravement en chaire *qu'au ſeul ſon de l'argent qui tombe dans le tronc ou le baſſin, & qui fait* tin, tin, tin, *toutes les ames du Purgatoire ſe prennent tellement à rire, qu'elles font* ha, ha, ha, hi, hi, hi (*c*)?

„ oui ces paroles, il dit à ſon pere : *Mon pere, j'ai* „ *aimé celle-ci dès ma jeuneſſe, & je veux l'avoir pour* „ *mere.* A l'inſtant, Dieu appelle Gabriel, & lui dit : „ *O Gabriel, va-t'en vîte en Nazareth, à Marie, & lui* „ *préſente de ma part ces lettres.* Et le fils y ajouta : „ *Dis-lui, de la mienne, que je la choiſis pour ma Me-* „ *re. Aſſure-la*, dit enſuite le ſaint Eſprit, *que j'ha-* „ *biterai en elle, qu'elle ſera mon Temple; & remets-lui* „ *ces lettres de ma part.*" Tous les autres ſermons de ce Menot ſont à peu près dans le même goût.

(*c*) Dans ces tems, l'ignorance étoit telle, qu'un Curé ayant un procès avec ſes Paroiſſiens, pour ſavoir aux frais de qui l'on paveroit l'Egliſe; ce Curé, lorſque le Juge étoit prêt à le condamner, s'a- „ vila de citer ce paſſage de Jérémie : *Paveant illi, & ego non paveam.* Le Juge ne ſut que répondre à la citation

Dans la ſimplicité des ſiecles d'ignorance, les objets ſe préſentent ſous un aſpect très-different de celui ſous lequel on les conſidere dans les ſiecles éclairés. Les tragedies de la Paſſion, édifiantes pour nos Ancêtres, nous paroîtroient à préſent ſcandaleuſes. Il en ſeroit de même de preſque toutes les queſtions ſubtiles qu'on agitoit alors dans les écoles de Théologie. Rien ne paroîtroit aujourd'hui plus indécent que des diſputes en regle, pour ſavoir ſi Dieu eſt habillé ou nud dans l'Hoſtie; ſi Dieu eſt tout-puiſſant, s'il a le pouvoir de pecher; ſi Dieu pouvoit prendre la nature de la femme, du diable, de l'âne, du rocher, de la citrouille; & mille autres queſtions encore plus extravagantes (*d*).

---

citation : il ordonna que l'Egliſe ſeroit pavée aux dépens des Paroiſſiens.

Il y eut un tems, dans l'Egliſe, où la Science & l'Art d'écrire furent regardés comme des choſes mondaines, indignes d'un Chrétien. On dit même, à ce ſujet, que les Anges fouetterent ſaint Jérôme pour avoir voulu imiter le ſtile de Ciceron. L'Abbé Carlaut prétend que c'eſt pour l'avoir mal imité.

(*d*) *Utrùm Deus potuerit ſuppoſitare mulierem, vel diabolum, vel aſinum, vel ſilicem, vel cucurbitam : & ſi ſuppoſitaſſet cucurbitam, quemadmodum fuerit concionatura, editura miracula, & quonammodo fuiſſet fixa cruci.* Apolog. p. Hérodot. Tom. III. p. 127.

Tout, jusqu'aux miracles, portoit, dans ces tems d'ignorance, l'empreinte du mauvais goût du siecle (*e*).

(*e*) Quelque chose qu'on dise en faveur des siécles d'ignorance, on ne fera jamais accroire qu'ils aient été favorables à la Religion; ils ne l'ont été qu'à la superstition. Aussi rien de plus ridicule que les déclamations qu'on fait ou contre les Philosophes ou contre les Académies de Province. Ceux qui les composent, dit-on, ne peuvent éclairer la terre; ils feroient mieux de la cultiver. De pareils hommes, repliquera-t'on, ne sont pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs, vouloir, pour l'intérêt de l'Agriculture, les enregistrer dans le rôle des Laboureurs, lorsqu'on entretient tant de mendians, de soldats, d'artisans de luxe & de domestiques, c'est vouloir rétablir les Finances d'un Etat par des ménages de bout de chandelles. J'ajouterai même qu'en supposant que ces Academies de Province ne fissent que peu de découvertes, on peut du moins les considérer comme les canaux par lesquels les connoissances de la Capitale se communiquent aux Provinces : or rien de plus utile que d'éclairer les hommes. *Les lumieres philosophiques*, dit Mr. l'Abbé de Fleury, *ne peuvent jamais nuire.* Ce n'est qu'en perfectionnant la raison humaine, ajoute Mr. Hume, que les Nations peuvent se flatter de perfectionner leur Gouvernement, leurs Loix & leur Police. L'esprit est comme le feu : il agit en tous sens; il y a peu de grands politiques & de grands Capitaines dans un Pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les Sciences & les Lettres. Comment se persuader

Entre pluſieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *Mémoires de l'Academie des Inſcriptions & belles-lettres*, (*f*) j'en choiſis un opéré en faveur d'un Moine. „ Ce Moine revenoit d'une maiſon „ dans laquelle il s'introduiſoit toutes les „ nuits. Il avoit, à ſon retour, une ri„ viere à traverſer : Satan renverſa le ba„ teau, & le Moine fut noyé, comme il „ commençoit l'invitatoire des Matines „ de la Vierge. Deux diables ſe ſaiſiſſent „ de ſon ame, & ſont arrêtés par deux „ Anges, qui la reclament en qualité de „ chrétienne. Seigneurs Anges, diſent

---

der qu'un Peuple qui ne ſait ni l'art d'écrire ni celui de raiſonner, puiſſe ſe donner de bonnes loix & s'affranchir du joug de cette ſuperſtition qui déſole les ſiécles d'ignorance? Solon, Lycurgue, & ce Pythagore qui forma tant de Légiſlateurs, prouvent combien les progrès de la raiſon peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces Academies de Province comme très-utiles. Je dirai de plus, que, ſi l'on conſidere les ſavans ſimplement comme des Commerçans, & ſi l'on compare les cent mille livres que le Roi diſtribue aux Academies & aux gens de Lettres, avec le produit de la Vente de nos livres à l'étranger, on peut aſſurer que cette eſpêce de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'Etat.

(*f*) *Hiſtoire de l'Academie des Inſcriptions & Belles-Lettres, tome XVIII.*

„ les diables, il eſt vrai que Dieu eſt
„ mort pour ſes amis, & ce n'eſt pas une
„ fable ; mais celui-ci étoit du nombre
„ des ennemis de Dieu : &, puiſque nous
„ l'avons trouvé dans l'ordure du peché,
„ nous allons le jetter dans le bourbier
„ de l'enfer ; nous ſerons bien récompen-
„ ſés de nos prévôts. Après bien de con-
„ teſtations, les Anges propoſent de por-
„ ter le differend au tribunal de la Vier-
„ ge. Les diables répondent qu'ils pren-
„ dront volontiers Dieu pour Juge, parce
„ qu'il jugeoit ſelon les loix : mais, pour
„ la Vierge, diſent-ils, nous n'en pou-
„ vons eſpérer de juſtice : elle briſeroit
„ toutes les portes de l'enfer, plûtôt que
„ d'y laiſſer un ſeul jour celui qui, de ſon
„ vivant, a fait quelques réverences à ſon
„ image. Dieu ne la contredit en rien ;
„ elle peut dire que la pie eſt noire &
„ que l'eau trouble eſt claire ; il lui ac-
„ corde tout : nous ne ſavons plus où
„ nous en ſommes ; d'un ambeſas elle fait
„ un terne, d'un double-deux un quine,
„ elle a le dez & la chance : le jour que
„ Dieu en fit ſa Mere fut bien fatal pour
„ nous. ”

L'on ſeroit, ſans doute, peu édifié d'un tel miracle ; & l'on riroit pareillement

de cet autre miracle, tiré des *Lettres édifiantes & curieuſes ſur la viſite de l'Evêque d'Halicarnaſſe*, & qui m'a paru trop plaiſant pour réſiſter au deſir de le placer ici.

Pour prouver l'excellence du Batême, l'Auteur raconte „ qu'autrefois, dans le „ Royaume d'Arménie, il y eut un Roi „ qui avoit beaucoup de haine contre les „ Chrétiens; c'eſt pourquoi il perſécuta „ la Religion d'une maniere bien cruelle. „ Il méritoit bien que Dieu l'eût alors „ puni: cependant Dieu, infiniment bon, „ qui ouvrit le cœur à S. Paul pour le „ convertir lorſqu'il perſécutoit les fideles, ouvrit auſſi le cœur à ce Roi pour „ qu'il connut la ſainte Religion. Auſſi „ arriva t'il que le Roi tenant ſon Conſeil dans le Palais, avec les Mandarins, „ pour délibérer ſur les moyens d'abolir „ entiérement la Religion Chrétienne „ dans le Royaume, le Roi & les Mandarins furent auſſitôt changés en Cochons. Tout le monde accourut aux „ cris de ces Cochons, ſans ſavoir quelle „ pouvoit être la cauſe d'une choſe auſſi „ extraordinaire. Alors il y eut un Chrétien, nommé Grégoire, qui avoit été „ mis à la queſtion le jour de devant,

„ qui accourut au bruit, & qui reprocha
„ au Roi ſa cruauté envers la Religion.
„ Au diſcours que fit Grégoire, les Co-
„ chons s'arrêterent, & s'étant tus, ils
„ leverent le muſeau en haut pour écou-
„ ter Grégoire, lequel interrogea tous les
„ Cochons en ces termes : Déſormais
„ êtes-vous réſolus de vous corriger? A
„ cette demande, tous les Cochons fi-
„ rent un coup de tête, & crierent *ouen*,
„ *ouen*, *ouen*, comme s'ils avoient dit
„ *oui*. Grégoire reprit ainſi la parole : ſi
„ vous êtes réſolus de vous corriger, ſi
„ vous vous repentez de vos pechés, &
„ que vous veuilliez être baptiſés pour
„ obſerver la Religion parfaitement, le
„ Seigneur vous regardera dans ſa miſé-
„ ricorde; ſinon vous ſerez malheureux
„ dans ce monde & dans l'autre. Tous
„ les Cochons frapperent de la tête, fi-
„ rent la révérence & crierent *ouen*, *ouen*,
„ *ouen*, comme s'ils avoient voulu dire
„ qu'ils le deſiroient ainſi. Grégoire,
„ voyant les Cochons humbles de cette
„ ſorte, prit de l'eau benite, & baptiſa
„ tous les Cochons : & il arriva ſur le
„ champ un grand miracle; car, à me-
„ ſure qu'il baptiſoit chaque Cochon,

„ auſſi-tôt il ſe changeoit en une perſon-
„ ne plus belle qu'auparavant.

Ces miracles, ces ſermons, ces tragédies & ces queſtions théologiques, qui maintenant nous paroîtroient ſi ridicules, étoient & devoient être admirés dans les ſiecles d'ignorance, parce qu'ils étoient proportionnés à l'eſprit du tems, & que les hommes admireront toujours des idées analogues aux leurs. La groſſiere imbécilité de la plûpart d'entr'eux ne leur permettoit pas de connoître la ſainteté & la grandeur de la Réligion ; dans preſque toutes les têtes, la Religion n'étoit, pour ainſi dire, qu'une ſuperſtition & qu'une idolatrie. A l'avantage de la Philoſophie, on peut dire que nous en avons des idées plus relevées. Quelque injuſte qu'on ſoit envers les Sciences, quelque corruption qu'on les accuſe d'introduire dans les mœurs, il eſt certain que celles de notre Clergé ſont maintenant auſſi pures qu'elles étoient alors dépravées, du moins ſi l'on conſulte & l'Hiſtoire & les anciens Prédicateurs. Maillard & Menot, les plus célebres d'entr'eux, ont toujours ce mot à la bouche: *Sacerdotes*, *Religioſi*, *concubinarii*. „ Damnés, infâmes, s'écrie Mail-
„ lard, dont les noms ſont inſcrits dans

„ les regiſtres du diable ; larrons, voleurs,
„ comme dit ſaint Bernard ; penſez-vous
„ que les Fondateurs de vos Bénéfices
„ vous les aient donnés pour ne faire
„ autre choſe que vivre à pot & à cuiller
„ avec des filles, & jouer au glic ? Et
„ vous Meſſieurs les gros Abbés, avec
„ vos Bénéfices, qui nourriſſez chevaux,
„ chiens & filles, demandez à ſaint Etien-
„ ne s'il a eu Paradis pour mener une
„ telle vie, faiſant grande chere, étant
„ toujours parmi les feſtins & banquets,
„ & donnant les biens de l'Egliſe & du
„ Crucifix aux filles de joie. (g)

(g) Ce Maillard, qui déclamoit de cette maniere contre le Clergé, n'étoit pas lui-même exempt des vices qu'il reprochoit à ſes confreres. On l'appelloit *le Docteur Gomorrhéen.* On avoit fait contre lui cette Epigramme, qui me paroit aſſez bien tournée pour le tems :

Notre maiſtre Maillard tout par tout met le nez,
Tantoſt va chez le Roy, tantoſt va chez la Royne ;
Il fait tout, il ſçait tout & à rien n'eſt idoine ;
Il eſt grand Orateur, Poëte des mieux nés,
Juge ſi bon qu'au feu mille en a condamnés,
Sophiſte auſſy aigu que les feſſes d'un Moine.
Mais il eſt ſi meſchant pour n'eſtre que Chanoine,
Qu'auprès de luy ſont ſaincts le diable & les damnés.

Je ne m'arrêterai pas davantage à conſidérer ces ſiecles groſſiers, où tous les hommes, ſuperſtitieux & braves, ne s'amuſoient que des contes des moines & des hauts faits de la Chevalerie. L'ignorance & la ſimplicité ſont toujours monotones : avant le renouvellement de la Philoſophie, les Auteurs, quoique nés dans des ſiecles différens, écrivoient tous ſur le même ton. Ce qu'on appelle le goût ſuppoſe connoiſſance. Il n'eſt point de goût, ni par conſéquent de révolutions de goût chez des peuples encore barbares ; ce n'eſt du moins que dans les ſiecles éclairés qu'elles ſont remarquables. Or ces ſortes de révolutions y ſont toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouvernement, dans les mœurs, les loix, & la poſition d'un peuple. Il eſt donc une dépendance ſecrettement établie entre le goût d'une Nation & ſes intérêts.

Pour éclaircir ce principe par quelques

Si je fourrer par tout a gloire il le repute,
Pourquoi dedans Poiſſy n'eſt il à la diſpute?
Il dit qu'à grand regret il en eſt éloigné ;
Car Beze il euſt vaincu, tout il eſt habile homme,
Pourquoi donc n'y eſt-il? Il eſt embeſoigné
Après les fondemens pour revaſtir Sodome.

applications, qu'on ſe demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables, telles que celles des Atrides, n'allumeroit plus en nous les mêmes tranſports qu'elle excitoit autrefois chez les Grecs ; & l'on verra que cette différence d'impreſſion tient à la différence de notre Religion, de notre Police, avec la Police & la Religion des Grecs.

Les anciens élevoient des Temples à la Vengeance : cette paſſion, miſe aujourd'hui au nombre des vices, étoit alors comptée parmi les vertus. La Police ancienne favoriſoit ce culte. Dans un ſiecle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce, l'unique moyen d'enchaîner la colere, la fureur & la trahiſon, étoit d'attacher le deshonneur à l'oubli de l'injure, de placer toujours le tableau de la vengeance à côté du tableau de l'affront : c'eſt ainſi qu'on entretenoit, dans le cœur des Citoyens, une crainte reſpective & ſalutaire, qui ſuppléoit au défaut de Police. La peinture de cette paſſion étoit donc trop analogue au beſoin, au préjugé des peuples anciens, pour n'y être pas conſidérée avec plaiſir.

Mais, dans le ſiecle où nous vivons,

dans un tems où la Police eſt à cet égard fort perfectionnée, où d'ailleurs nous ne ſommes plus aſſervis aux mêmes préjugés, il eſt évident qu'en conſultant pareillement notre intérêt, nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une paſſion qui, loin de maintenir la paix & l'harmonie dans la Société, n'y occaſionneroit que des déſordres & des cruautés inutiles. Pourquoi des tragédies, pleines de ces ſentimens mâles & courageux qu'inſpire l'amour de la Patrie, ne feroient-elles plus ſur nous que des impreſſions légeres ? C'eſt qu'il eſt très-rare que les peuples allient une certaine eſpece de courage & de vertu avec l'extrême ſoumiſſion ; c'eſt que les Romains devinrent bas & vils ſitôt qu'ils eurent un Maître ; & qu'enfin comme dit Homere :

L'affreux inſtant qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de ſa vertu premiere.

D'où je conclus que les ſiecles de liberté, dans leſquels s'engendrent les grands hommes & les grandes paſſions, ſont auſſi les ſeuls où les peuples ſoient

vraiment admirateurs des ſentimens nobles & courageux.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins goûté, l'étoit-il davantage du vivant de cet illuſtre Poëte? C'eſt qu'on ſortoit alors de la ligue, de la fronde, de ces tems de troubles où les eſprits, encore échauffés du feu de la ſédition, ſont plus audacieux, plus eſtimateurs des ſentimens hardis, & plus ſuſceptibles d'ambition; c'eſt que les caracteres que Corneille donne à ſes Héros, les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux, étoient par conſéquent plus analogues à l'eſprit du ſiécle, qu'ils ne le ſeroient maintenant qu'on rencontre peu de Héros (*b*), de Citoyens & d'ambitieux, qu'un calme heureux a ſuccedé à tant d'orages, & que les volcans de la ſédition ſont de toutes parts éteints.

Comment un Artiſan habitué à gémir ſous le faix de l'indigence & du mépris, un homme riche & même un grand Seigneur accoûtumé à ramper devant un homme en place, à le regarder avec le ſaint

---

(*b*) Les guerres civiles ſont un malheur auquel on doit ſouvent de grands hommes.

reſpect que l'Egyptien a pour ſes Dieux & le Negre pour ſon Fetiche, ſeroient-ils fortement frappés de ces vers où Corneille dit:

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque choſe?

De pareils ſentimens doivent leur paroître fous & giganteſques; ils n'en pourroient admirer l'élevation, ſans avoir ſouvent à rougir de la baſſeſſe des leurs: c'eſt pourquoi, ſi l'on en excepte un petit nombre d'eſprits & de caracteres élevés, qui conſervent encore pour Corneille une eſtime raiſonnée & ſentie, les autres admirateurs de ce grand Poëte l'eſtiment moins par ſentiment que par préjugé & ſur parole.

Tout changement arrivé dans le Gouvernement ou dans les mœurs d'un Peuple, doit néceſſairement amener des révolutions dans ſon goût. D'un ſiécle à l'autre, un Peuple eſt differemment frappé des mêmes objets, ſelon la paſſion differente qui l'anime.

Il en eſt des ſentimens des hommes comme de leurs idées; ſi nous ne concevons dans les autres que les idées analogues aux nôtres, nous ne pouvons, dit Sal-

luſte, être affectés que des paſſions qui nous affectent nous mêmes fortement (*i*).

Pour être touché de la peinture de quelque paſſion, il faut ſoi-même en avoir été le jouet.

Suppoſons que le Berger Tircis & Catilina ſe rencontrent, & ſe faſſent réciproquement confidence des ſentimens d'amour & d'ambition qui les agitent; ils ne pourront certainement pas ſe communiquer l'impreſſion differente qu'excitent en eux les différentes paſſions dont ils ſont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de ſi ſéduiſant le pouvoir ſuprême, & le ſecond ce que la conquête d'une femme a de ſi flatteur. Or, pour faire aux differens genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout Pays où les habitans n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement les mots de Patrie & de Citoyen, on ne plaît au Public qu'en préſentant ſur le théâtre des paſſions convenables à des Particuliers; telles, par exemple, que celle de l'amour. Ce n'eſt pas que tous les hom-

(*i*) Du récit d'une action héroïque, le Lecteur ne croit que ce qu'il eſt capable de faire lui-même; il rejette le reſte comme inventé.

mes y ſoient également ſenſibles : il eſt certain que des ames fieres & hardies, des ambitieux, des politiques ; des avares, des vieillards ou des gens chargés d'affaires, ſont peu touchés de la peinture de cette paſſion : & c'eſt préciſément la raiſon pour laquelle les piéces de Théâtre n'ont de ſuccès pleins & entiers que dans les Etats Républicains, où la haine des Tyrans, l'amour de la Patrie & de la liberté, ſont, ſi je l'oſe dire, des points de ralliement pour l'eſtime publique.

Dans tout autre Gouvernement, les Citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diverſité des intérêts perſonnels doit néceſſairement s'oppoſer à l'univerſalité des applaudiſſemens. Dans ces Pays, on ne peut prétendre qu'à des ſuccès plus ou moins étendus, en peignant des paſſions plus ou moins généralement intéreſſantes pour les Particuliers. Or, parmi les paſſions de cette eſpéce, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie ſur un beſoin de la nature, ne ſoit la plus univerſellement ſentie. Auſſi préfere-t'on maintenant, en France, le genre de Racine à celui de Corneille, qui, dans un autre ſiécle ou un Pays different tel que l'Angleterre, auroit vraiſemblablement la préference.

C'eſt une certaine foibleſſe de caractere, ſuite néceſſaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs, qui, nous privant de toute force & de toute élévation dans l'ame, nous fait déjà préferer les Comédies aux Tragédies, qui ne ſont plus maintenant que des Comédies d'un ſtyle élevé, & dont l'action ſe paſſe dans le Palais des Rois.

C'eſt l'heureux accroiſſement de l'autorité ſouveraine qui, déſarmant la ſédition, aviliſſant la condition des Bourgeois, a dû preſque entierement les bannir de la Scene comique, où l'on ne voit plus que des gens du bon air & du grand monde, leſquels y tiennent réellement la place qu'occupoient les gens d'une condition commune, & ſont proprement les Bourgeois du ſiécle.

On voit donc qu'en des tems differens, certains genres d'eſprit font ſur le Public des impreſſions très differentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les eſtimer. Or cet intérêt public eſt quelquefois d'un ſiécle à l'autre, aſſez different de lui-même, pour occaſionner, comme je vais le prouver, la création ou l'anéantiſſement ſubit de certains genres d'idées & d'ouvrages, tels ſont tous les ou-

vrages de controverſe, ouvrages maintenant auſſi ignorés qu'ils étoient & devoient être autrefois connus & admirés.

En effet, dans un tems où les Peuples, partagés ſur leur croyance, étoient animés de l'eſprit de fanatiſme, où chaque Secte, ardente à ſoutenir ſes opinions, vouloit, armée de fer ou d'argumens, les annoncer, les prouver, les faire adopter à l'univers; les controverſes étoient, premierement quant au choix du ſujet, des ouvrages trop généralement intéreſſans, pour n'être pas univerſellement eſtimés: d'ailleurs, ces ouvrages devoient être faits, du moins de la part de certains héretiques, avec toute l'adreſſe & l'eſprit imaginables; car enfin, pour perſuader des contes de *Peau d'âne* & de la Barbe bleue, comme ſont quelques héreſies, (*k*) il étoit impoſſible que les Controverſiſtes n'employaſſent dans leurs Ecrits, toute la ſoupleſſe, la force & les reſſources de la Logique, que leurs ouvrages ne fuſſent des chefs-d'œuvre de ſubtilité, & peut-être, en ce genre, le dernier effort de l'eſprit humain.

(*k*) Voyez l'Hiſtoire des Héréſies par ſaint Epiphane.

humain. Il eſt donc certain que, tant par l'importance de la matiere, que par la maniere de la traiter, les Controverſiſtes devoient alors être regardés comme les Ecrivains les plus eſtimables.

Mais, dans un ſiécle où l'eſprit de fanatiſme a preſque entierement diſparu; où les Peuples & les Rois, inſtruits par les malheurs paſſés, ne s'occupent plus des diſputes théologiques; où d'ailleurs les principes de la vraie Religion s'affermiſſent de jour en jour, ces mêmes Ecrivains ne doivent plus faire la même impreſſion ſur les eſprits. Auſſi l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs Ecrits qu'avec le dégoût qu'il éprouveroit à la lecture d'une Controverſe Péruvienne, dans laquelle on examineroit ſi Manco-Capac eſt ou n'eſt pas fils du Soleil.

Pour confirmer ce que je viens de dire par un fait paſſé ſous nos yeux, qu'on ſe rappelle le Fanatiſme avec lequel on diſputoit ſur la prééminence des Modernes ſur les Anciens. Ce Fanatiſme fit alors la réputation de pluſieurs diſſertations médiocres compoſées ſur ce ſujet : & c'eſt l'indifférence avec laquelle on a conſidéré cette diſpute, qui depuis a laiſſé dans l'oubli les diſſertations de l'Illuſtre Mr. de

la Motte & du ſavant Abbé Terraſſon: diſſertations qui, regardées à juſte titre comme des chefs d'œuvre & des modeles en ce genre, ne ſont cependant preſque plus connues que des gens de lettres.

Ces exemples ſuffiſent pour prouver que c'eſt à l'intérêt public, différemment modifié ſelon les différens ſiecles, qu'on doit attribuer la création & l'anéantiſſement de certains genres d'idées & d'ouvrages.

Il ne me reſte plus qu'à montrer comment ce même intérêt public, malgré les changemens journellement arrivés dans les mœurs, les paſſions & les goûts d'un peuple, peut cependant aſſurer à certains genres d'ouvrages l'eſtime conſtante de tous les ſiecles.

Pour cet effet, il faut ſe rappeller que le genre d'eſprit le plus eſtimé dans un ſiecle & dans un pays, eſt ſouvent le plus mépriſé dans un autre ſiecle & dans un autre pays; que l'eſprit, par conſéquent, n'eſt proprement que ce qu'on eſt convenu de nommer eſprit. Or, parmi les conventions faites à ce ſujet, les unes ſont paſſageres, & les autres durables. On peut donc réduire à deux eſpeces toutes les différentes ſortes d'eſprits: l'une, dont

l'utilité momentanée eſt dépendante des changemens ſurvenus dans le commerce, le gouvernement, les paſſions, les occupations & les préjugés d'un peuple, n'eſt, pour ainſi dire, qu'un *eſprit de mode* (*l*) l'autre, dont l'utilité éternelle, inaltérable, indépendante des mœurs & des gouvernemens divers, tient à la nature même de l'homme, & par conſéquent toujours invariable, & peut être regardée comme le vrai eſprit, c'eſt-à-dire comme l'eſprit le plus deſirable.

Tous les genres d'eſprit réduits ainſi à ces deux eſpeces, je diſtinguerai, en conſéquence, deux différentes ſortes d'ouvrages.

Les uns ſont faits pour avoir un ſuccès brillant & rapide ; les autres un ſuccès étendu & durable. Un Roman ſatyrique, où l'on peindra, par exemple, d'une maniere vraie & maligne, les ridicules des

(*l*) J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choſes : je comprends, par conſequent, ſous ce même mot, les ouvrages qui nous paroiſſent les plus durables : telles ſont les fauſſes Réligions, qui ſucceſſivement remplacées les unes par les autres, doivent, rélativement à l'étendue des ſiécles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

grands, ſera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature, qui grave dans tous les cœurs le ſentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les grands & les petits : ces derniers ſaiſiſſent donc, avec tout le plaiſir & la ſagacité poſſible, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces grands paroiſſent indignes de leur ſupériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un ſuccès rapide & brillant, mais peu étendu & peu durable : peu étendu, parce qu'il a néceſſairement pour limites les pays où ces ridicules prennent naiſſance ; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt du ſouvenir des hommes les ridicules anciens & les Auteurs qui les ont peints ; parce qu'enfin, ennuyée de la contemplation du même ridicule, la malignité des petits cherche, dans de nouveaux défauts, de nouveaux motifs de juſtifier ſes mépris pour les grands. Leur impatience, à cet égard, hâte donc encore la chûte de ces ſortes d'ouvrages dont la célébrité ſouvent n'égale pas la durée du ridicule.

Tel eſt le genre de réuſſite que doivent

avoir les Romans ſatyriques. A l'égard d'un ouvrage de morale ou de Métaphyſique, ſon ſuccès ne peut être le même : le deſir de s'inſtruire, toujours plus rare & moins vif que celui de cenſurer, ne peut fournir, dans une nation, ni un ſi grand nombre de Lecteurs, ni des Lecteurs ſi paſſionnés. D'ailleurs, les principes de ces ſciences, avec quelque clarté qu'on les préſente, exigent toujours des Lecteurs une certaine attention qui doit encore en diminuer conſiderablement le nombre.

Mais ſi le mérite de cet ouvrage de Morale ou de Métaphyſique eſt moins rapidement ſenti que celui d'un ouvrage ſatyrique, il eſt plus généralement reconnu; parce que des Traités, tels que ceux de Locke ou de Nicole, où il ne s'agit ni d'un Italien, ni d'un François, ni d'un Anglois, mais de l'homme en général, doivent néceſſairement trouver des Lecteurs chez tous les Peuples du monde, & même les conſerver dans chaque ſiecle. Tout ouvrage qui ne tire ſon mérite que de la fineſſe des obſervations faites ſur la nature de l'homme & des choſes, ne peut ceſſer de plaire en aucun tems.

J'en ai dit aſſez pour faire connoître la vraie cauſe des differentes eſpeces d'eſti-

me attachées aux differens genres d'eſprit: s'il reſte encore quelque doute ſur ce ſujet, on peut, par de nouvelles applications des principes ci-deſſus établis, acquerir de nouvelles preuves de leur verité.

Veut-on ſavoir, par exemple, quels ſeroient les divers ſuccès de deux Ecrivains, dont l'un ſe diſtingueroit uniquement par la force & la profondeur de ſes penſées, & l'autre par la maniere heureuſe de les exprimer ? Conſéquemment à ce que j'ai dit, la réuſſite du premier doit être plus lente ; parce qu'il eſt beaucoup plus de juges de la fineſſe, des graces, des agrémens d'un tour ou d'une expreſſion, & enfin de toutes les beautés de ſtyle, qu'il n'eſt de juges de la beauté des idées. Un Ecrivain poli, comme Malherbe, doit donc avoir des ſuccès plus rapides qu'étendus, & plus brillans que durables. Il en eſt deux cauſes : la premiere, c'eſt qu'un ouvrage, traduit d'une langue dans une autre, perd toujours, dans la traduction, la fraîcheur & la force de ſon coloris ; & ne paſſe par conſéquent aux étrangers que dépouillé des charmes du ſtyle, qui, dans ma ſuppoſition, en faiſoient le principal agrément : la ſeconde, c'eſt que la langue

vieillit insensiblement; c'est que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs; & qu'un ouvrage, enfin dépourvu, dans le pays même où il a été composé, des beautés qui l'y rendoient agréable, ne doit tout au plus conserver à son Auteur qu'une estime de tradition.

Pour obtenir un succès entier, il faut, aux graces de l'expression, joindre le choix des idées. Sans cet heureux choix, un ouvrage ne peut soutenir l'épreuve du tems, & sur-tout d'une traduction, qu'on doit regarder comme le creuset le plus propre à séparer l'or pur du clinquant. Aussi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées, trop commun à nos anciens Poëtes, le mépris injuste que quelques gens raisonnables ont conçu pour la Poësie.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit : c'est qu'entre les ouvrages dont la célebrité doit s'étendre dans tous les siecles & les pays divers, il en est qui, plus vivement & plus généralement intéressans pour l'humanité, doivent avoir des succès plus prompts & plus grands. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeller que, parmi les hommes, il en est peu qui n'aient éprouvé quelque passion;

que la plûpart d'entr'eux ſont moins frappés de la profondeur d'une idée que de la beauté d'une deſcription ; qu'ils ont, comme l'expérience le prouve, preſque tous, plus ſenti que vu, mais plus vu que réfléchi (*m*) ; qu'ainſi la peinture des paſſions doit être plus généralement agréable, que la peinture des objets de la nature ; & la deſcription poétique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs que les ouvrages philoſophiques. A l'égard même de ces derniers ouvrages, les hommes étant communément moins curieux de la connoiſſance de la botanique, de la géographie & des beaux arts, que de la connoiſſance du cœur humain, les Philoſophes excellens en ce dernier genre doivent être plus généralement connus & eſtimés que les Botaniſtes, les Géographes & les grands Critiques. Auſſi, M. de la Motte (qu'il me ſoit encore permis de le citer pour exemple) eût-il été, ſans contredit, plus généralement eſtimé, s'il eût appliqué à des ſujets plus intéreſſans la même fineſſe, la même élégance & la

(*m*) Voilà pourquoi, dans la Grece, dans Rome, & dans preſque tous les Pays, le ſiécle des Poëtes a toujours annoncé & précedé celui des Philoſophes.

même netteté qu'il a portées dans ſes diſcours ſur l'Ode, la Fable & la Tragédie.

Le Public, content d'admirer les chefs-d'œuvre des grands Poëtes, fait peu de cas des grands Critiques; leurs ouvrages ne ſont lus, jugés & appréciés, que par les gens de l'Art auxquels ils ſont utiles. Voilà la vraie cauſe du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation & le mérite de M. de la Motte.

Voyons maintenant quels ſont les ouvrages qui doivent, au ſuccès rapide & brillant, unir le ſuccès étendu & durable.

On n'obtient à la fois ces deux eſpeces de ſuccès que par des ouvrages où, conformement à mes principes, l'on a ſu joindre, à l'utilité momentanée, l'utilité durable: tels ſont certains genres de Poemes, de Romans, de pieces de Théâtre & d'écrits moraux ou politiques: ſur quoi il eſt bon d'obſerver que ces ouvrages, bientôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés, du tems & du pays où ils ſont faits, ne conſervent, aux yeux de la poſtérité, que les ſeules beautés communes à tous les ſiecles & à tous les pays; & qu'Homere, par cette raiſon, doit nous paroître moins agréable

qu'il ne le parut aux Grecs de ſon tems. Mais cette perte, & ſi je l'oſe dire, ce déchet en mérite, eſt plus ou moins grand, ſelon que les beautés durables qui entrent dans la compoſition d'un ouvrage, & qui y ſont toujours inégalement mêlangées aux beautés du jour, l'emportent plus ou moins ſur ces dernieres. Pourquoi les *Femmes ſavantes* de l'illuſtre Moliere ſont-elles déjà moins eſtimées que ſon *Avare*, ſon *Tartuffe* & ſon *Miſantrope*? L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces pieces; l'on n'a point, en conſéquence, déterminé le degré d'eſtime qui leur eſt dû: mais l'on a éprouvé qu'une Comédie, telle que l'*Avare*, dont le ſuccès eſt fondé ſur la peinture d'un vice toujours ſubſiſtant & toujours nuiſible aux hommes, renfermoit néceſſairement, dans ſes détails, une infinité de beautés analogues au choix heureux de ce ſujet, c'eſt à-dire, de beautés durables; qu'au contraire, une Comédie telle que les *Femmes ſavantes*, dont la réuſſite n'eſt appuyée que ſur un ridicule paſſager, ne pouvoit étinceller que de ces beautés momentanées, qui, plus analogues à la nature de ce ſujet, & peut-être plus propres à faire des impreſſions vives ſur le public,

n'en pouvoient faire d'auſſi durables. C'eſt pourquoi l'on ne voit guere, chez les différentes Nations, que les pieces de caractere paſſer avec ſuccès d'un Théâtre à l'autre.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que l'eſtime accordée aux divers genres d'eſprit, eſt, dans chaque ſiecle, toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer.

CHAPITRE XX.

De l'esprit, considéré par rapport aux différens Pays.

CE que j'ai dit des siecles divers, je l'applique aux Pays différens : & je prouve que l'estime ou le mépris, attachés aux mêmes genres d'esprit, est, chez les différens peuples, toujours l'effet de la forme différente de leur gouvernement, & par conséquent de la diversité de leurs intérêts.

Pourquoi l'éloquence est-elle si fort en estime chez les Républicains? C'est que, dans la forme de leur gouvernement, l'éloquence ouvre la carriere des richesses & des grandeurs. Or, l'amour & le respect que tous les hommes ont pour l'or & les dignités doit nécessairement se réfléchir sur les moyens propres à les acquérir. Voilà pourquoi, dans les Républiques, on honore non seulement l'éloquence, mais encore toutes les Sciences qui, telles que la Politique, la Jurisprudence, la Morale,

la Poéſie, ou la Philoſophie, peuvent ſervir à former des Orateurs.

Dans les Pays deſpotiques, au contraire, ſi l'on fait peu de cas de cette même eſpece d'éloquence, c'eſt qu'elle ne mene point à la fortune ; c'eſt qu'elle n'eſt, dans ces Pays, de preſque aucun uſage, & qu'on ne ſe donne pas la peine de perſuader lorſqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectoient ils tant de mépris pour le genre d'eſprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe? C'eſt qu'une République pauvre & petite, qui ne pouvoit oppoſer que ſes vertus & ſa valeur à la puiſſance redoutable des Perſes, devoit mépriſer tous les Arts, propres à amolir le courage, qu'on eut, peut être, avec raiſon, déifiés à Tyr ou à Sidon.

D'où vient a t'on moins d'eſtime en Angleterre pour la ſcience militaire, qu'à Rome & dans la Grece on n'en avoit pour cette même ſcience? C'eſt que les Anglois, maintenant plus Carthaginois que Romains, ont, par la forme de leur gouvernement & par leur poſition phyſique, moins beſoin de grands Généraux que d'habiles Négocians; c'eſt que l'eſprit de commerce, qui néceſſairement amene à ſa ſuite

le goût du luxe & de la molleſſe, doit chaque jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or & de l'induſtrie, doit chaque jour diminuer leur eſtime pour l'Art de la guerre & même pour le courage : vertu que, chez un peuple libre, ſoutient longtems l'orgueil national; mais qui, s'affoibliſſant néanmoins de jour en jour, eſt, peut-être, la cauſe éloignée de la chûte ou de l'aſſerviſſement de cette Nation. Si les écrivains célebres, au contraire, comme le prouve l'exemple de Locke & des Adiſſon, ont été juſqu'à préſent plus honorés en Angleterre que par-tout ailleurs, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'on ne faſſe très-grand cas du mérite dans un Pays où chaque Citoyen a part au maniement des affaires générales, où tout homme d'eſprit peut éclairer le public ſur ſes véritables intérêts. C'eſt la raiſon pour laquelle on rencontre ſi communément, à Londres, des gens inſtruits ; rencontre plus difficile à faire en France, non que le climat Anglois, comme on l'a prétendu, ſoit plus favorable à l'eſprit que le nôtre : la liſte de nos hommes célebres, dans la guerre, la politique, les ſciences & les arts, eſt peut-être plus nombreuſe que la leur. Si les Seigneurs Anglois ſont en général plus

éclairés que les nôtres, c'eſt qu'ils ſont forcés de s'inſtruire ; c'eſt qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir ſur la leur, ils en ont, à cet égard, un très-conſidérable ſur nous ; avantage qu'ils conſerveront juſqu'à ce que le luxe ait entiérement corrompu les principes de leur gouvernement, les ait ſenſiblement pliés au joug de la ſervitude, & leur ait appris à préférer les richeſſes aux talens. Juſqu'aujourd'hui, c'eſt, à Londres, un mérite de s'inſtruire ; à Paris, c'eſt un ridicule. Ce fait ſuffit pour juſtifier la réponſe d'un Etranger que M. le Duc d'Orléans, Régent, interrogeoit ſur le caractere & le génie différent des Nations de l'Europe : *La ſeule maniere*, lui dit l'Etranger, *de répondre à Votre Alteſſe Royale eſt de lui répéter les premiéres queſtions que, chez les divers Peuples, l'on fait le plus communément ſur le compte d'un homme qui ſe préſente dans le monde. En Eſpagne*, ajouta-t'il, *on demande* : Eſt ce un grand de la premiere claſſe ? *en Allemagne* : Peut-il entrer dans les Chapitres ? *En France* ; Eſt il bien à la Cour ? *En Hollande* : Combien a-t'il d'or ? *En Angleterre* : Quel homme eſt-ce ?

Le même intérêt général qui, dans les Etats républicains, & ceux dont la conſtitution eſt mixte, préſide à la diſtribution de l'eſtime, eſt auſſi, dans les Empires ſoumis au deſpotiſme, le diſtributeur unique de cette même eſtime. Si, dans ces Gouvernemens, l'on fait peu de cas de l'eſprit, & ſi l'on a plus de conſidération à Iſpahan, à Conſtantinople, pour l'Eunuque, l'Icoglan ou le Bacha, que pour l'homme de mérite; c'eſt qu'en ces Pays on n'a nul intérêt d'eſtimer les grands hommes: ce n'eſt pas que ces grands hommes n'y fuſſent utiles & deſirables: mais aucun des particuliers, dont l'aſſemblage forme le public, n'ayant intérêt à le devenir, on ſent que chacun d'eux eſtimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être.

Qui pourroit, dans ces Empires, engager un particulier à ſupporter la fatigue de l'étude & de la méditation néceſſaires pour perfectionner ſes talens? Les grands talens ſont toujours ſuſpects aux gouvernemens injuſtes: les talens n'y procurent ni les dignités ni les richeſſes. Or les richeſſes & les dignités ſont cependant les ſeuls biens viſibles à tous les yeux, les ſeuls qui ſoient réputés vrais biens &

ſoient univerſellement deſirés. En vain diroit-on qu'ils ſont quelquefois faſtidieux à leurs poſſeſſeurs: ce ſont, ſi l'on veut, des décorations quelquefois déſagréables aux yeux de l'Acteur, & qui néanmoins paroîtront toujours admirables du point de vue d'où le Spectateur les contemple: c'eſt pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Auſſi les hommes illuſtres ne croiſſent-ils que dans les Pays où les honneurs & les richeſſes ſont le prix des grands talens; auſſi les Pays deſpotiques ſont-ils, par la raiſon contraire, toujours ſtériles en grands hommes. Sur quoi j'obſerverai que l'or eſt maintenant d'un ſi grand prix aux yeux de toutes les Nations, que, dans des gouvernemens infiniment plus ſages & plus éclairés, la poſſeſſion de l'or eſt preſque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches, enorgueillis par les hommages univerſels, ſe croient ſupérieurs (*n*)

(*n*) Séduits par leur propre vanité & les éloges de mille flatteurs, les plus mediocres d'entr'eux ſe croient, du moins, fort au-deſſus de quiconque n'eſt pas ſupérieur en ſon genre. Ils ne ſentent pas qu'il en eſt des gens d'eſprit comme des Coureurs: Un tel, diſent-ils entr'eux,

à l'homme de talent; ſe félicitent, d'un ton ſuperbement modeſte, d'avoir préféré l'utile à l'agréable; & d'avoir, au défaut d'eſprit, fait, diſent-ils, emplette de bon ſens, qui, dans la ſignification qu'ils attachent à ce mot, eſt le vrai, le bon & le ſuprême eſprit! De telles gens doivent toujours prendre les Philoſophes pour des ſpéculateurs viſionnaires, leurs écrits pour des ouvrages ſérieuſement frivoles, & l'ignorance pour un mérite.

Les richeſſes & les dignités ſont trop généralement deſirées, pour qu'on honore jamais les talens chez les peuples où les prétentions au mérite ſont excluſives des prétentions à la fortune. Or, pour faire fortune, dans quel pays l'homme d'eſprit n'eſt-il pas contraint à perdre, dans l'antichambre d'un protecteur, un tems que, pour exceller en quelque genre que ce

---

entr'eux, ne court pas. Cependant ce n'eſt ni l'impotent ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la courſe.

Si l'on ſe tait ſur la médiocrité d'eſprit de la plûpart de ces gens ſi vains de leurs richeſſes, c'eſt qu'on ne ſonge pas même à les citer. Le ſilence ſur notre compte eſt toujours un mauvais ſigne; c'eſt qu'on n'a point à ſe venger de notre ſupériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

ſoit, il faudroit employer à des études opiniâtres & continues ? Pour obtenir la faveur des grands, à quelles flatteries, à quelles baſſeſſes ne doit-il pas ſe plier ? S'il naît en Turquie, il faut qu'il s'expoſe aux dedains d'un Muphti ou d'une Sultane ; en France, aux bontés outrageantes d'un grand Seigneur (*o*) ou d'un homme en place, qui, mépriſant en lui un genre d'eſprit trop different du ſien, le regardera comme un homme inutile à l'Etat, incapable d'affaires ſérieuſes, & tout au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuſes bagatelles. D'ailleurs, ſecrettement jaloux de la réputation des gens de mérite (*p*), & ſen-

(*o*) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens ; mais, à travers leur bonté, comme à travers les trous du manteau de Diogene, on apperçoit la vanité.

(*p*) „ En entrant dans le monde, diſoit un jour „ Mr. le Préſident de Monteſquieu, on m'annonça „ comme un homme d'eſprit, & je reçus un accueil „ aſſez favorable des gens en place : mais lorſque, „ par les ſuccès des *Lettres Perſannes*, j'eus peut être „ prouvé que j'en avois, & que j'eus obtenu quelque eſtime de la part du Public, celle des gens en „ place ſe refroidit ; j'eſſuyai mille dégoûts. Comptez, ajoutoit-il, qu'intérieurement bleſſés de la réputation d'un homme célebre, c'eſt pour s'en venger „ qu'ils l'humilient ; & qu'il faut ſoi-même mériter „ beaucoup d'éloges, pour ſupporter patiemment l'éloge d'autrui."

ſible à leur cenſure, l'homme en place les reçoit chez lui moins par goût que par faſte, uniquement pour montrer qu'il a de tout dans ſa maiſon. Or, comment imaginer qu'un homme, animé de cette paſſion pour la gloire, qui l'arrache aux douceurs du plaiſir, s'aviliſſe juſqu'à ce point? Quiconque eſt né pour illuſtrer ſon ſiecle eſt toujours en garde contre les Grands; il ne ſe lie du moins qu'avec ceux dont l'eſprit & le caractere, faits pour eſtimer les talens & s'ennuyer dans la plûpart des ſociétes, y recherche, y rencontre l'homme d'eſprit avec le même plaiſir que ſe rencontrent, à la Chine, deux François qui s'y trouvent amis à la premiere vue.

Le caractere propre à former les hommes illuſtres les expoſe donc néceſſairement à la haine, ou du moins à l'indifférence des Grands & des hommes en place, & ſur-tout chez des peuples, tels que les Orientaux, qui, abrutis par la forme de leur gouvernement & par leur religion, croupiſſent dans une honteuſe ignorance, & tiennent, ſi je l'oſe dire, le milieu entre l'homme & la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'eſtime pour le mérite eſt, dans l'Orient, fon-

dé ſur le peu d'intérêt que les peuples ont d'eſtimer les talens ; pour faire mieux ſentir la puiſſance de cet intérêt, appliquons ce principe à des objets qui nous ſoient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt public, modifié ſelon la forme de notre gouvernement, nous donne, par exemple, tant de dégoût pour le genre de la diſſertation ; pourquoi le ton nous en paroît inſupportable : & l'on ſentira que la diſſertation eſt pénible & fatigante; que les Citoyens ayant, par la forme de notre gouvernement, moins beſoin d'inſtruction que d'amuſement, ils ne deſirent, en général, que la ſorte d'eſprit qui les rend agréables dans un ſouper; qu'ils doivent, en conſéquence, faire peu de cas de l'eſprit de raiſonnement ; & reſſembler tous, plus ou moins, à cet homme de la cour, qui, moins ennuyé qu'embarraſſé des raiſonnemens qu'un homme ſage apportoit en preuve de ſon opinion, s'écria vivement : *Ah ! Monſieur, je ne veux pas qu'on me prouve.*

Tout doit ceder chez nous à l'intérêt de la pareſſe. Si, dans la conſervation, l'on ne ſe ſert que de phraſes découſues & hyperboliques ; ſi l'exagération eſt de-

venue l'éloquence particuliere de notre ſiecle & de notre nation ; ſi l'on n'y fait nul cas de la juſteſſe & de la préciſion des idées & des expreſſions, c'eſt que nous ne ſommes nullement intéreſſés à les eſtimer. C'eſt par ménagement pour cette même pareſſe que nous regardons le goût comme un don de la nature, comme un inſtinct ſupérieur à toute connoiſſance raiſonnée, & enfin comme un ſentiment vif & prompt du bon & du mauvais; ſentiment qui nous diſpenſe de tout examen, & réduit toutes les regles de la critique aux deux ſeuls mots de *délicieux* ou de *déteſtable*. C'eſt à cette même pareſſe que nous devons auſſi quelques-uns des avantages que nous avons ſur les autres nations. Le peu d'habitude de l'application, qui bientôt nous en rend tout-à-fait incapables, nous fait deſirer, dans les ouvrages, une netteté qui ſupplée à cette incapacité d'attention : nous ſommes des enfans, qui voulons dans nos lectures, être toujours ſoutenus par la liſiere de l'ordre. Un Auteur doit donc maintenant ſe donner toutes les peines imaginables pour en épargner à ſes lecteurs; il doit ſouvent répeter d'après Alexandre : O *Athéniens*, *qu'il m'en coûte pour être loué de vous !* Or la néceſſité d'être clairs pour être lus, nous

rend, à cet égard, ſupérieurs aux Ecrivains Anglois : ſi ces derniers font peu de cas de cette clarté, c'eſt que leurs lecteurs y ſont moins ſenſibles, & que des eſprits plus exercés à la fatigue de l'attention, peuvent ſuppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui, dans une ſcience telle que la Métaphyſique, doit nous donner quelques avantages ſur nos voiſins. Si l'on a toujours appliqué à cette ſcience le proverbe, *Point de merveille ſans voile*, & ſi ſes ténebres l'ont rendue long-tems reſpectable, maintenant notre pareſſe n'entreprendroit plus de les percer, ſon obſcurité la rendroit mépriſable : nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle eſt encore revêtue, qu'on la dégage des nuages myſtérieux qui l'environnent. Or ce deſir, qu'on ne doit qu'à la pareſſe, eſt l'unique moyen de faire une ſcience de choſes de cette même Métaphyſique, qui juſqu'à préſent n'a été qu'une ſcience de mots. Mais, pour ſatisfaire ſur ce point le goût du public, il faut, comme le remarque l'illuſtre Hiſtoriographe de l'Academie de Berlin, que les eſprits „ briſant les entraves d'un reſpect „ trop ſuperſtitieux, connoiſſent les limi- „ tes qui doivent éternellement ſéparer

„ la raiſon de la religion, & que les exa-
„ minateurs, follement révoltés contre
„ tout ouvrage de raiſonnement, ne
„ condamnent plus la Nation à la fri-
„ volité."

Ce que j'ai dit ſuffit, je penſe, pour nous découvrir en même tems la cauſe de notre amour pour les hiſtoriettes & les Romans, de notre habileté en ce genre, de notre ſupériorité dans l'art frivole & cependant aſſez difficile de dire des riens, & enfin de la préference que nous donnons à l'eſprit d'agrément ſur tout autre genre d'eſprit; préference qui nous accoutume à regarder l'homme d'eſprit comme divertiſſant, à l'avilir en le confondant avec le pantomime; préference enfin qui nous rend le peuple le plus galant, le plus aimable, mais le plus frivole de l'Europe.

Nos mœurs données, nous devons être tels. La route de l'ambition eſt, par la forme de notre gouvernement, fermée à la plûpart des Citoyens; il ne leur reſte que celle du plaiſir. Entre les plaiſirs, celui de l'amour eſt le plus vif; pour en jouir, il faut ſe rendre agréable aux femmes; dès que le beſoin d'aimer ſe fait ſentir, celui de plaire doit donc s'allumer en notre ame. Malheureuſement, il en eſt des

amans

amans comme de ces insectes aîlés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent ; ce n'est qu'en empruntant la ressemblance de l'objet aimé, qu'un amant parvient à lui plaire. Or, si les femmes, par l'éducation qu'on leur donne, doivent acquérir plus de frivolités & de graces, que de force & de justesse dans les idées, nos esprits, se modelant sur les leurs, doivent, en conséquence, se ressentir des mêmes vices.

Il n'est que deux moyens de s'en garantir. Le premier, c'est de perfectionner l'éducation des femmes, de donner plus de hauteur à leur ame, plus d'étendue à leur esprit. Nul doute qu'on ne l'élevât aux plus grandes choses, si l'on avoit l'amour pour précepteur, & que la main de la beauté jettât dans notre ame les semences de l'esprit & de la vertu. Le second moyen (& ce n'est pas certainement celui que je conseillerois), ce seroit de débarrasser les femmes d'un reste de pudeur, dont le sacrifice les met en droit d'exiger le culte & l'adoration perpétuelle de leurs amans. Alors les faveurs des femmes, devenues plus communes, paroîtroient moins précieuses; alors les hommes, plus indépendans, plus sages, ne perdroient près d'el-

les que les heures conſacrées aux plaiſirs de l'amour, & pourroient, par conſéquent, étendre & fortifier leur eſprit par l'étude & la méditation. Chez tous les peuples & dans tous les pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des Romaines ou des Sultanes; le milieu entre ces deux partis eſt le plus dangereux.

Ce que j'ai dit ci-deſſus prouve que c'eſt à la diverſité des gouvernemens &, par conſéquent, des intérêts des Peuples, qu'on doit attribuer l'étonnante variété de leurs caractéres, de leur génie & de leur goût. Si l'on croit quelquefois appercevoir un point de ralliement pour l'eſtime génerale; ſi, par exemple, la ſçience militaire eſt, chez preſque tous les Peuples, regardée comme la premiere; c'eſt que le grand Capitaine eſt, preſqu'en tous les Pays, l'homme le plus utile, du moins juſqu'à la convention d'une paix univerſelle & inaltérable. Cette paix une fois confirmée, on donneroit, ſans contredit, aux hommes célebres dans les Sçiences, les Loix, les Lettres & les beaux Arts, la préference ſur le plus grand Capitaine du monde : d'où je conclus que l'intérêt géneral eſt, dans chaque Nation, le diſpenſateur unique de ſon eſtime.

C'eſt à cette même cauſe, comme je vais le prouver, qu'on doit attribuer le mépris, injuſte ou légitime, mais toujours réciproque, que les Nations ont pour leurs mœurs, leurs uſages & leurs caracteres differens.

CHAPITRE XXI.

Le mépris reſpectif des Nations tient à l'intérêt de leur vanité.

IL en eſt des Nations comme des particuliers : ſi chacun de nous ſe croit infaillible, place la contradiction au rang des offenſes, & ne peut eſtimer ni admirer dans autrui que ſon propre eſprit, chaque Nation n'eſtime pareillement dans les autres que les idées analogues aux ſiennes ; toute opinion contraire eſt donc entr'elles un germe de mépris.

Qu'on jette un coup d'œil rapide ſur l'Univers : Ici, c'eſt l'Anglois qui nous prend pour des têtes frivoles, lorſque nous le prenons pour une tête brûlée. Là, c'eſt l'Arabe qui, perſuadé de l'infaillibilité de ſon Kalife, rit de la ſotte crédulité du Tartare, qui croit le Grand Lama immortel. Dans l'Afrique, c'eſt le Negre qui, toujours en adoration devant une Racine, une patte de Crabe, ou la corne d'un Animal, ne voit dans la terre qu'une maſſe immenſe de Divinités, & ſe

moque de la diſette où nous ſommes de Dieux; tandis que le Muſulman, peu inſtruit, nous accuſe d'en reconnoître trois. Plus loin, ce ſont les habitans de la montagne de Bata : ils ſont perſuadés que tout homme qui mange avant ſa mort un coucou roti, eſt un ſaint; ils ſe moquent en conſéquence de l'Indien. Quoi de plus ridicule, lui diſent ils, que d'approcher une Vache du lit d'un malade, & d'imaginer que, ſi la Vache, dont on tire la queue, vient à piſſer, & qu'il tombe quelques gouttes de ſon urine ſur le moribond, ce moribond eſt un ſaint? Quoi de plus abſurde aux Bramines que d'exiger de leurs nouveaux convertis que, pendant ſix mois, ils ſe tiennent pour toute nourriture à la fiente de Vache. (*a*)

C'eſt toujours ſur une ſemblable différence des mœurs & des coûtumes qu'eſt fondé le mépris reſpectif des Nations. C'eſt

(*a*) *Théâtre de l'Idolatrie, par Abraham Roger.*

La vache, au raport de Vincent le Blanc, eſt réputée ſainte & ſacrée au Calicut. Il n'eſt point d'être qui, géneralement, ait plus de réputation de ſainteté : il paroit que la coûtume de manger, par pénitence, de la fiente de vache, eſt fort ancienne en Orient.

par ce motif (*b*) que l'habitant d'Antioche mépriſoit jadis, dans l'Empereur Julien, cette ſimplicité de mœurs & cette frugalité qui lui méritoient l'admiration des Gaulois. La différence de Religion, & par conſéquent d'opinion, déterminoit, dans le même tems, des Chrétiens, plus zélés que juſtes, à noircir, par les plus infâmes calomnies, la mémoire d'un Prince qui, diminuant les impôts, rétabliſſant la diſcipline militaire & ranimant la vertu expirante des Romains, a ſi juſtement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands Empereurs. (*c*)

Qu'on jette les yeux de toutes parts; tout eſt plein de ces injuſtices. Chaque Nation, convaincue qu'elle ſeule poſſede la ſageſſe, prend toutes les autres pour folles; & reſſemble aſſez au Marianois (*d*) qui, perſuadé que ſa langue eſt la

---

(*b*) Bleſſé de nos mépris, „ Je ne connois de ſau-„ vage, dit le Caraïbe, que l'Européan, qui n'a-„ dopte aucun de mes uſages." *De l'origine & des mœurs des Caraïbes, par La Borde.*

(*c*) On grava, à Tarſe, ſur le tombeau de Julien : *Ci git Julien, qui perdit la vie ſur les bords du Tigre. Il fut un excellent Empereur & un vaillant guerrier.*

(*d*) *Voyages de la Compagnie des Indes Hollandoiſe.*

ſeule de l'Univers, en conclut que les autres hommes ne ſavent pas parler.

S'il deſcendoit du Ciel un ſage, qui, dans ſa conduite, ne conſultât que les lumieres de la raiſon; ce Sage paſſeroit univerſellement pour fou. Il ſeroit, dit Socrate, vis-à-vis des autres hommes, comme un Médecin que des Pâtiſſiers accuſeroient, devant un tribunal d'enfans, d'avoir défendu les pâtés & les tartelettes, & qui sûrement y paroîtroit coupable au premier chef. En vain appuieroit-il ſes opinions ſur les démonſtrations les plus fortes; toutes les Nations ſeroient, à ſon égard, comme ce peuple de boſſus, chez lequel, diſent les Fabuliſtes Indiens, paſſa un Dieu beau, jeune & bienfait: ce Dieu, ajoutent-ils, entre dans la Capitale; il s'y voit environné d'une multitude d'habitans; ſa figure leur paroît extraordinaire; les ris & les brocards annoncent leur étonnement: on alloit pouſſer plus loin les outrages, ſi, pour l'arracher à ce danger, un des habitans, qui ſans doute avoit vu d'autres hommes que des boſſus, ne ſe fût tout-à-coup écrié: Eh! mes amis, qu'allons-nous faire? N'inſultons point ce malheureux contrefait: ſi le Ciel nous a fait à tous le don de la beauté, s'il a orné notre dos

d'une montagne de chair ; pleins de reconnoiſſance pour les immortels, allons au Temple en rendre graces aux Dieux. Cette Fable eſt l'hiſtoire de la vanité humaine.

Tout peuple admire ſes défauts, & mépriſe les qualités contraires : pour réuſſir dans un Pays, il faut être porteur de la boſſe de la Nation chez laquelle on voyage.

Il eſt, dans chaque Pays, peu d'Avocats qui plaident la cauſe des Nations voiſines, peu d'hommes qui reconnoiſſent en eux le ridicule dont ils accuſent l'Étranger ; & qui prennent exemple ſur je ne ſais quel Tartare qui fit, à ce ſujet, adroitement rougir le Grand Lama lui-même de ſon injuſtice.

Ce Tartare avoit parcouru le Nord, viſité le Pays des Lappons, & même acheté du vent de leurs ſorciers (*e*). De retour en ſon pays, il raconte ſes aventures : le grand Lama veut les entendre, il pâme de rire à ce recit. De quelle folie, diſoit-il, l'eſprit humain n'eſt il pas capable ! que de coûtumes bizarres ! quelle

(*e*) Les Lappons ont des ſorciers qui vendent aux Voyageurs des cordelettes, dont le nœud, délié à certaine hauteur, doit donner un certain vent.

crédulité dans les Lappons! Sont-ce des hommes ? Oui, vraiment, répondit le Tartare : Apprends même quelque chose de plus étrange ; c'est que ces Lappons, si ridicules avec leurs Sorciers, ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. Impie! répond le grand Lama, ôses-tu bien prononcer ce blasphême, & comparer ma religion avec la leur? Pere éternel, reprit le Tartare, avant que l'imposition sacrée de ta main sur ma tête m'ait lavé de mon péché, je te représenterai que, par tes ris, tu ne dois pas engager tes Sujets à faire un profane usage de leur raison. Si l'œil sévere de l'examen & du doute se portoit sur tous les objets de la croyance humaine, qui sait si ton culte même seroit à l'abri des railleries de l'incrédule? Peut-être que ta sainte urine & tes saints excrémens, que tu distribues en présent aux Princes de la terre, leur paroîtroient moins précieux ; peut-être n'y trouveroient-ils plus la même faveur (*f*), n'en saupoudreroient-ils plus

(*f*) On donne au grand Lama le nom de *Pere éternel*. Les Princes sont friands de ses excrémens. *Histoire générale des Voyages, tome VII.*

leurs ragoûts, & n'en mêleroient-ils plus dans leurs sauces. Déjà l'impiété nie à la Chine les neuf Incarnations de Vishnou. Toi, dont la vue embrasse le passé, le présent & l'avenir, tu nous l'as répété souvent ; c'est au Talisman d'une croyance aveugle que tu dois ton immortalité & ta puissance sur la terre : sans la soumission entiere à tes dogmes, obligé de quitter ce séjour de tenebres, tu remonterois au Ciel, ta patrie. Tu sais que les Lamas, soumis à ta puissance, doivent un jour t'élever des Autels dans toutes les parties du monde : qui peut t'assurer qu'ils exécutent ce projet sans le secours de la crédulité humaine ; & que, sans elle, l'examen, toujours impie, ne prît les Lamas pour des Sorciers Lappons qui vendent du vent aux sots qui l'achetent? Excuse donc, ô Fo vivant, les discours que me dicte l'intérêt de ton culte ; & que le Tartare apprenne de toi à respecter l'ignorance & la crédulité dont le Ciel, toujours impénetrable dans ses vues, paroît se servir pour te soumettre la terre.

Peu d'hommes font, à cet exemple, sentir à leur Nation le ridicule dont elle se couvre aux yeux de la raison, lorsque, sous un nom étranger, elle rit de sa pro-

pre folie : mais il eſt encore moins de Nations qui ſuſſent profiter de pareils avis. Toutes ſont ſi ſcrupuleuſement attachées à l'intérêt de leur vanité, qu'en tout pays l'on ne donnera jamais le nom de ſages qu'à ceux *qui*, comme diſoit Mr. de Fontenelle, *ſont fous de la folie commune*. Quelque bizarre que ſoit une fable, elle eſt toujours crue de quelque nation ; & quiconque en doute eſt traité de fou par cette même Nation. Dans le Royaume de Juida, où l'on adore le ſerpent, quel homme oſeroit nier le conte que les Marabous font d'un cochon qui, diſent-ils, inſulta à la divinité du ſerpent (g) & le mangea. Un ſaint Marabou, ajoutent-ils, s'en apperçoit, en porte ſes plaintes au Roi. Sur le champ, arrêt de mort contre tous les cochons : l'exécution s'enſuit ; & la race en alloit être anéantie, lorſque les Peuples repréſenterent au Roi que, pour un coupable, il n'étoit pas juſte de punir tant d'innocens : ces remontrances ſuſpendent la colere du Prince, on appaiſe le grand Marabou, le maſſacre ceſſe, & les cochons ont ordre, à l'avenir, d'être

(g) *Voyages de Guinée & de la Cayenne, par le Pere Labat.*

plus reſpectueux envers la divinité. Voilà, s'écrient les Marabous, comme le ſerpent fait allumer la colere des Rois, pour ſe venger des impies : que l'univers reconnoiſſe ſa divinité, à ſon temple, à ſon ſacrificateur, à l'ordre de Marabou deſtiné à le ſervir, enfin aux vierges conſacrées à ſon culte. Si, retiré au fond de ſon ſanctuaire, le dieu ſerpent, inviſible aux yeux même du Roi, ne reçoit ſes demandes & ne rend ſes réponſes que par l'organe des Prêtres, ce n'eſt point aux mortels à porter ſur ces myſteres un œil profane : leur devoir eſt de croire, de ſe proſterner & d'adorer.

En Aſie, au contraire, lorſque les Perſes, tout ſouillés (*b*) du ſang des ſerpens immolé au Dieu du Bien, couroient au temple des Mages ſe vanter de cet acte de piété, s'imagine-t'on qu'un homme qui les auroit arrêtés pour leur prouver le ridicule de leur opinion en eût été bien reçu? Plus une opinion eſt folle, plus il eſt honnête & dangereux d'en démontrer la folie.

Auſſi M. de Fontenelle a-t'il toujours répeté que, *s'il tenoit toutes les vérités*

(*b*) Beauſobre. *Hiſt. du Manichéiſme.*

dans ſa main, il ſe garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes. En effet, ſi la découverte d'une ſeule a, dans l'Europe même, fait traîner Galilée dans les priſons de l'Inquiſition, à quel ſupplice ne condamneroit on pas celui qui les révéleroit toutes (*i*)?

Parmi les Lecteurs raiſonnables qui rient dans cet inſtant de la ſottiſe de l'eſprit humain, & qui s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être n'en eſt il aucun qui, dans le ſiecle de ce Philoſophe, n'en eût ſollicité la mort. Ils euſſent alors eu des opinions différentes: & dans quelles cruautés ne nous précipite pas le barbare & fanatique attachement pour nos opinions? Combien cet attachement n'a-t'il pas ſemé de maux ſur la terre? attachement cependant dont il ſeroit également juſte, utile & facile de ſe défaire.

Pour apprendre à douter de ſes opinions, il ſuffit d'examiner les forces de ſon eſprit, de conſidérer le tableau des ſotti-

---

(*i*) Penſer, dit Ariſtippe, c'eſt s'attirer la haine irréconciliable des ignorans, des foibles, des ſuperſtitieux & des hommes corrompus, qui tous ſe déclarent hautement contre tous ceux qui veulent ſaiſir, dans les choſes, ce qu'il y a de vrai & d'eſſentiel.

ſes humaines, de ſe rappeller que ce fut ſix cens ans après l'établiſſement des univerſités qu'il en ſortit enfin un homme extraordinaire (*k*), que ſon ſiecle perſécuta, & mit enſuite au rang des demi-dieux, pour avoir enſeigné aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auroient des idées claires ; verité dont peu de gens ſentent toute l'étendue : pour la plûpart des hommes, les principes ne renferment point de conſéquences.

Quelle que ſoit la vanité des hommes, il eſt certain que, s'ils ſe rappelloient ſouvent de pareils faits ; ſi, comme M. de Fontenelle, ils ſe diſoient ſouvent à eux-mêmes : *Perſonne n'échappe à l'erreur, ſerois-je le ſeul homme infaillible ? ne ſeroit-ce pas dans les choſes mêmes que je ſoutiens avec le plus de fanatiſme que je me tromperois ?* Si les hommes avoient cette idée habituellement préſente à l'eſprit, ils ſeroient plus en garde contre leur vanité, plus attentifs aux objections de leurs adverſaires, plus à portée d'appercevoir la vérité ; ils ſeroient plus doux, plus tolérans, & ſans doute auroient une moins haute opinion de leur ſageſſe. Socrate répétoit ſouvent :

(*k*) DESCARTES.

Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſais rien. On ſait tout dans notre ſiecle, excepté ce que Socrate ſavoit. Les hommes ne ſe ſurprennent ſi ſouvent en erreur, que parce qu'ils ſont ignorans ; & qu'en général leur folie la plus incurable, c'eſt de ſe croire ſages.

Cette folie, commune à toutes les nations & produite en partie par leur vanité, leur fait non ſeulement mépriſer les mœurs & les uſages differens des leurs, mais leur fait encore regarder comme un don de la nature la ſupériorité que quelques-unes d'entr'elles ont ſur les autres : ſupériorité qu'elles ne doivent qu'à la conſtitution politique de leur état.

CHAPITRE XXII.

Pourquoi les Nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.

LA vanité eſt encore le principe de cette erreur : & quelle Nation peut triompher d'une pareille erreur? Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'un François accoutumé à parler aſſez librement, à rencontrer çà & là quelques hommes vraiment Citoyens, quitte Paris, & débarque à Conſtantinople ; quelle idée ſe formera-t'il des Pays ſoumis au deſpotiſme, lorſqu'il conſidérera l'aviliſſement où s'y trouve l'humanité? Qu'il appercevra partout l'empreinte de l'eſclavage? Qu'il verra la tyrannie infecter de ſon ſouffle les germes de tous les talens & de toutes les vertus, porter l'abrutiſſement, la crainte ſervile & la dépopulation du Caucaſe juſqu'à l'Egypte? Qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans ſon Serrail, tandis que le Perſan bat ſes Troupes &

ravage ſes Provinces, le tranquille Sultan, indifférent aux calamités publiques, boit ſon ſorbet, careſſe ſes femmes, fait étrangler ſes Bachas & s'ennuie? Frappé de la lâcheté & de la ſervitude de ces peuples, à la fois animé du ſentiment de l'orgueil & de l'indignation; quel François ne ſe croira pas d'une nature ſupérieure au Turc? En eſt il beaucoup qui ſentent que le mépris pour une Nation eſt toujours un mépris injuſte? Que c'eſt de la forme plus ou moins heureuſe des gouvernemens que dépend la ſupériorité d'un peuple ſur un autre? & qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponſe qu'un Perſe fit à un Soldat Lacédémonien, qui lui reprochoit la lâcheté de ſa Nation: Pourquoi m'inſulter? lui diſoit-il; ſache qu'il n'eſt plus de Nation partout où l'on reconnoît un Maitre abſolu. Un Roi eſt l'ame univerſelle d'un état deſpotique; c'eſt ſon courage ou ſa foibleſſe qui fait languir ou qui vivifie cet Empire. Vainqueurs ſous Cyrus, ſi nous ſommes vaincus ſous Xerxès, c'eſt que Cyrus eût à fonder le Trône où Xerxès s'eſt aſſis en naiſſant; c'eſt que Cyrus eut, en naiſſant, des égaux; c'eſt que Xerxès fut toujours environné d'eſclaves: & les plus vils, tu le ſais, habitent le Pa-

lais des Rois. C'eſt donc la lie de la Nation que tu vois aux premiers poſtes ; c'eſt l'écume des Mers qui s'eſt élevée ſur leur ſurface. Reconnois l'injuſtice de tes mépris. Et ſi tu en doutes, donne-nous les Loix de Sparte, prends Xerxès pour Maître ; tu ſeras le lâche, & moi le Héros.

Rappellons-nous le moment où le cri de la guerre avoit réveillé toutes les Nations de l'Europe, où ſon tonnerre ſe faiſoit entendre du Nord au Midi de la France : (*l*) ſuppoſons qu'en ce moment un Républicain, encore tout échauffé de l'eſprit de Citoyen, arrive à Paris, & ſe préſente dans la bonne compagnie ; quelle ſurpriſe pour lui de voir chacun y traiter avec indifférence les affaires publiques, & ne s'y occuper vivement que d'une mode, d'une Hiſtoire galante, ou d'un petit chien !

Frappé, à cet égard, de la différence qui ſe trouve entre notre Nation & la ſienne, il n'eſt preſque point d'Anglois qui ne ſe croie un être d'une nature ſupérieure ; qui ne prenne les François pour

(*l*) Dans la derniere guerre, lorſque les ennemis entrerent en Provence.

des têtes frivoles, & la France pour le Royaume Babiole: ce n'eſt pas qu'il ne pût facilement s'appercevoir que c'eſt non ſeulement à la forme de leur gouvernement que ſes compatriotes doivent cet eſprit de patriotiſme & d'élévation inconnu à tout autre Pays qu'aux Pays libres, mais qu'ils le doivent encore à la poſition phyſique de l'Angleterre.

En effet, pour ſentir que cette liberté dont les Anglois ſont ſi fiers & qui renferme réellement le germe de tant de vertus, eſt moins le prix de leur courage qu'un don du hazard, conſidérons le nombre infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angleterre: & l'on ſera convaincu que, ſi les Mers, en embraſſant cet Empire, ne l'euſſent rendu inacceſſible aux peuples voiſins; ces peuples, en profitant des diviſions des Anglois, ou les euſſent ſubjugués, ou du moins euſſent fourni à leurs Rois des moyens de les aſſervir; & qu'ainſi leur liberté n'eſt point le fruit de leur ſageſſe. Si, comme ils le prétendent, ils ne la tenoient que d'une fermeté & d'une prudence particuliere à leur Nation; après le crime affreux commis dans la perſonne de Charles I, n'auroient-ils pas du moins tiré de ce crime le parti le plus avanta-

geux? Auroient-ils ſouffert que, par des ſervices & des proceſſions publiques, on mît au rang des Martyrs un Prince qu'il étoit de leur intérêt, diſent quelques-uns d'entr'eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général; & dont le ſupplice, néceſſaire au monde, devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit de ſoumettre les peuples à une autorité arbitraire & tyrannique? Tout Anglois ſenſé conviendra donc que c'eſt à la poſition phyſique de ſon Pays qu'il doit ſa liberté; que la forme de ſon gouvernement ne pourroit ſubſiſter telle qu'elle eſt en terre ferme, ſans être infiniment perfectionnée; & que l'unique & légitime ſujet de ſon orgueil ſe réduit au bonheur d'être né inſulaire plûtôt qu'habitant du continent.

Un particulier fera ſans doute un pareil aveu, mais jamais un peuple. Jamais un peuple ne donnera à ſa vanité les entraves de la raiſon: plus d'équité dans ſes jugemens ſuppoſeroit une ſuſpenſion d'eſprit, trop rare dans les particuliers, pour la trouver jamais dans une nation.

Chaque peuple mettra donc toujours au rang des dons de la nature les vertus qu'il tient de la forme de ſon gouvernement.

L'intérêt de ſa vanité le lui conſeillera : & qui réſiſte au conſeil de l'intérêt ?

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit conſidéré par rapport aux pays divers, c'eſt que l'intérêt eſt le diſpenſateur unique de l'eſtime ou du mépris que les nations ont pour leurs mœurs, leurs coutumes & leurs genres d'eſprit differens.

La ſeule objection qu'on puiſſe oppoſer à cette concluſion eſt celle-ci : ſi l'intérêt, dira-t'on, étoit le ſeul diſpenſateur de l'eſtime accordée aux differens genres de ſcience & d'eſprit, pourquoi la morale, utile à toutes les nations, n'eſt-elle pas la plus honorée ? Pourquoi le nom des Deſcartes, des Newton eſt il plus célebre que ceux des Nicole, des La Bruyere & de tous les Moraliſtes, qui peut être ont, dans leurs ouvrages, fait preuve d'autant d'eſprit ? C'eſt, répondrai-je, que les grands Phyſiciens ont, par leurs découvertes, quelquefois ſervi l'univers ; & que la plûpart des Moraliſtes n'ont été, juſqu'à préſent, d'aucun ſecours à l'humanité. Que ſert de répéter ſans ceſſe qu'il eſt beau de mourir pour la patrie ? Un apophtegme ne fait point un héros. Pour mériter l'eſtime, les Moraliſtes devoient employer, à la

recherche des moyens propres à former des hommes braves & vertueux, le tems & l'eſprit qu'ils ont perdu à compoſer des maximes ſur la vertu. Lorſqu'Omar écrivoit aux Syriens, *J'envoie contre vous des hommes auſſi avides de la mort que vous l'êtes des plaiſirs*; alors les Sarraſins, trompés par les preſtiges de l'ambition & de la crédulité, ne voyoient, dans le ciel, que le partage de la valeur & de la victoire; &, dans l'enfer, que celui de la lâcheté & de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent Fanatiſme; & ce ſont les paſſions & non les maximes de morale qui forment les hommes courageux. Les Moraliſtes devoient le ſentir; & ſavoir que, ſemblable au Sculpteur, qui, d'un tronc d'arbre, fait un Dieu ou un banc, le Légiſlateur forme à ſon gré des héros, des génies & des gens vertueux. J'en atteſte les Moſcovites, transformés en hommes par Pierre le Grand.

En vain les peuples, follement amoureux de leur légiſlation, cherchent-ils, dans l'inexécution de leurs loix, la cauſe de leurs malheurs. L'inexécution des loix, dit le Sultan Mahmouth, eſt toujours la preuve de l'ignorance du Légiſlateur. La récompenſe, la punition, la gloire & l'in-

famie, ſoumiſes à ſes volontés, ſont quatre eſpeces de divinités avec leſquelles il peut toujours opérer le bien public, & créer des hommes illuſtres en tous les genres.

Toute l'étude des Moraliſtes conſiſte à déterminer l'uſage qu'on doit faire de ces récompenſes & de ces punitions, & les ſecours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt perſonnel à l'intérêt général. Cette union eſt le chef-d'œuvre que doit ſe propoſer la morale. Si les Citoyens ne pouvoient faire leur bonheur particulier ſans faire le bien public, il n'y auroit alors de vicieux que les fous; tous les hommes ſeroient néceſſités à la vertu; & la félicité des nations ſeroit un bienfait de la morale: or, qui doute que, dans cette ſuppoſition, cette ſcience ne fut infiniment honorée; & que les Ecrivains excellens en ce genre ne fuſſent, du moins par l'équitable & reconnoiſſante poſtérité, mis au rang des Solon, des Lycurgue & des Confucius?

Mais repliquera-t'on, l'imperfection de la morale & la lenteur de ſes progrès ne peut être qu'un effet du peu de proportion qui ſe trouve entre l'eſtime accordée aux Moraliſtes, & les efforts d'eſprit néceſſaires pour perfectionner cette ſcience. L'inté-

rêt général, ajoutera t'on, ne préſide donc pas à la diſtribution de l'eſtime publique?

Pour répondre à cette objection, il faut, dans les obſtacles inſurmontables qui ſe ſont juſqu'à préſent oppoſés à l'avancement de la morale, chercher les cauſes de l'indifference avec laquelle on a juſqu'à préſent regardé une ſcience dont les progrès annoncent toujours ceux de la légiſlation, & que, par conſéquent, tous les peuples ont intérêt de perfectionner.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Des cauſes qui, juſqu'à préſent, ont retardé les progrés de la morale.

SI la Poëſie, la Géométrie, l'Aſtronomie, & généralement toutes les ſciences tendent plus ou moins rapidement à leur perfection, lorſque la morale ſemble à peine ſortir du berceau; c'eſt que les hommes, forcés, en ſe raſſemblant en ſociété, de ſe donner & des loix & des mœurs, ont dû ſe faire un ſyſtême de morale avant que l'obſervation leur en eût découvert les vrais principes. Le ſyſtême fait, l'on a ceſſé d'obſerver: auſſi nous n'avons pour ainſi dire, que la morale de l'enfance du monde; & comment la perfectionner?

Pour hâter les progrès d'une ſcience, il ne ſuffit pas que cette ſcience ſoit utile au public; il faut que chacun des Citoyens, qui compoſent une nation, trouve quelque avantage à la perfectionner. Or, dans les révolutions qu'ont éprouvé tous les peuples de la terre, l'intérêt public, c'eſt

à-dire, celui du plus grand nombre, ſur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne morale, ne s'étant pas toujours trouvé conforme à l'intérêt du plus puiſſant; ce dernier, indifférent au progrès des autres ſciences, a dû s'oppoſer efficacement à ceux de la morale.

L'ambitieux, en effet, qui s'eſt le premier élevé au-deſſus de ſes concitoyens; le tyran qui les a foulés à ſes pieds; le fanatique, qui les y tient proſternés; tous ces divers fléaux de l'humanité, toutes ces différentes eſpeces de ſcélérats, forcés, par leur intérêt particulier, d'établir des loix contraires au bien général, ont bien ſenti que leur puiſſance n'avoit pour fondement que l'ignorance & l'imbécillité humaine : auſſi ont-ils toujours impoſé ſilence à quiconque en découvrant aux nations les vrais principes de la morale, leur eût révélé tous leurs malheurs & tous leurs droits, & les eût armées contre l'injuſtice.

Mais, répliquera-t'on, ſi dans les premiers ſiecles du monde, lorſque les Deſpotes tenoient les Nations aſſervies ſous un Sceptre de fer, il étoit alors de leur intérêt de voiler aux peuples les vrais principes de la morale; principes qui, les ſou-

levant contre les Tyrans, eût fait à chaque Citoyen un devoir de la vengeance: aujourd'hui que le Sceptre n'eſt plus le prix du crime; que, remis d'un conſentement unanime entre les mains des Princes, l'amour des peuples l'y conſerve; que la gloire & le bonheur d'une Nation, réfléchis ſur le Souverain, ajoutent à ſa grandeur & à ſa félicité: quels ennemis de l'humanité, dira-t'on, s'oppoſent encore aux progrès de la morale?

Ce ne ſont plus les Rois, mais deux autres eſpeces d'hommes puiſſans. Les premiers ſont les fanatiques, & je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux: ceux-ci ſont les ſoutiens des maximes de la Religion; ceux-là en ſont les deſtructeurs: les uns ſont amis de (*a*) l'humanité; les autres, doux au-dehors &

(*a*) Ils diroient volontiers aux perſécuteurs, comme les Scythes à Alexandre: *Tu n'es donc pas Dieu, puiſque tu fais du mal aux hommes?* Si les chrétiens, à l'occaſion de Saturne ou du Moloch Carthaginois auquel on ſacrifioit des hommes, ont tant de fois répété que la cruauté d'une pareille religion étoit une preuve de ſa fauſſeté; combien de fois nos Prêtres fanatiques n'ont ils pas donné lieu aux herétiques de retorquer, contr'eux, cet argument? Parmi nous, que de Prêtres de Moloch!

barbares au dedans, ont la voix de Jacob & les mains d'Esaü : indifférens aux actions honnêtes ; ils se jugent vertueux, non sur ce qu'ils font, mais seulement sur ce qu'ils croient ; la crédulité des hommes est, selon eux, l'unique mesure de leur probité. (*b*) Ils haïssent mortellement, disoit la Reine Christine, quiconque n'est pas leur dupe; & leur intérêt les y nécessite: ambitieux, hypocrites & discrets, ils sentent que, pour s'asservir les peuples, ils doivent les aveugler : aussi ces impies crient ils sans cesse à l'impiété, contre tout homme né pour éclairer les Nations ; toute vérité nouvelle leur est suspecte; ils ressemblent aux enfans que tout effraie dans les ténébres.

La seconde espece d'hommes puissans, qui s'opposent aux progrès de la morale, sont les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en est qui, naturellement portés au vrai, ne sont ennemis des vérités nouvelles, que parce qu'ils sont paresseux, & qu'ils voudroient se soustraire à la fatigue d'attention nécessaire pour les examiner. Il en est d'autres qu'animent des motifs

(*b*) Aussi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un héretique.

dangereux, & ceux-ci ſont les plus à craindre; ce ſont des hommes dont l'eſprit eſt dépourvu de talens, & l'ame de vertus; auxquels, pour être de grands ſcélérats, il ne manque que du courage: incapables de vues élevées & neuves, ces derniers croient que leur conſidération tient au reſpect imbécille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions & les erreurs reçues; furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'Empire, ils arment (*c*) contre lui les paſſions & les

(*c*) L'intérêt eſt toujours le motif caché de la perſécution: nul doute que l'intolérance ne ſoit, chrétiennement & politiquement, un mal. On n'en eſt point à ſe repentir de la révocation de l'édit de Nantes. Ces diſputes, dira t'on, ſont dangereuſes. Oui, quand l'autorité y prend part: alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le Magiſtrat ne s'en mêle point, les Théologiens s'accommoderont, après s'être dit quelques injures. Ce fait eſt prouvé par la paix dont on jouit dans les pays tolérans. Mais, replique-t'on, cette tolérance convenable à certains gouvernemens ſeroit peut-être funeſte à d'autres: les Turcs, dont la religion eſt une religion de ſang & le gouvernement une tyrannie, ne ſont-ils pas encore plus tolérans que nous? On voit des Egliſes à Conſtantinople, & point de moſquées à Paris; ils ne tourmentent point les Grecs ſur leur croyance, & leur tolérance n'allume point de guerre.

préjugés même qu'ils mépriſent, & ne ceſſent d'effaroucher les foibles eſprits par le mot de *nouveauté*.

A conſidérer cette queſtion en qualité de chrétien, la perſécution eſt un crime. Preſque partout, l'Evangile, les Apôtres & les Peres, prêchent la douceur & la tolérance. S. Paul & S. Chryſoſtôme diſent qu'un Evêque doit s'aquitter de ſa place en gagnant les hommes par la perſuaſion & non par la contrainte; les Evêques, ajoutent-ils, ne regnent que ſur ceux qui le veulent, bien différens, en cela, des Rois qui regnent ſur ceux qui ne le veulent pas.

On condamna, en Orient, le concile qui avoit conſenti à faire brûler Bogomile.

Quel exemple de modération ſaint Baſile ne donna-t'il pas, dans le quatriéme ſiecle de l'Egliſe, lorſqu'on agitoit la queſtion de la divinité du Saint Eſprit; queſtion qui cauſoit, alors, tant de trouble? Ce ſaint, dit S. Grégoire de Nazianze, quoiqu'attaché à la verité du dogme de la divinité du Saint Eſprit, conſentit alors, qu'on ne donnât point le titre de Dieu à la troiſiéme perſonne de la Trinité.

Si cette condeſcendance ſi ſage, ſuivant le ſentiment de M. de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zelés, s'ils accuſerent S. Baſile de trahir la vérité par ſon ſilence; cette même condeſcendance fut approuvée par les hommes les plus célebres & les plus pieux de ce tems-là, entr'autres par le grand S. Athanaſe, que l'on ne ſoupçonnoit point de manquer de fermeté.

Ce fait eſt détaillé dans M. de Tillemont, *Vie de S. Baſile, art.* 63, 64 & 65. Cet auteur ajoute que le

concile

Comme ſi les vérités devoient bannir les vertus de la terre; que tout y fût tellement à l'avantage du vice, qu'on ne pût être vertueux ſans être imbécille; que la

---

concile écuménique de Conſtantinople approuva la conduite de S. Baſile en l'imitant.

S. Auguſtin dit qu'on ne doit ni condamner ni punir celui qui n'a pas, de Dieu, la même idee que nous; à moins, dit-il, que ce ne fût par haine pour Dieu; ce qui eſt impoſſible. S. Athanaſe, dans ſes epitres *ad ſolitarios*, *tom. I.*, *p.* 855, dit que les perſécutions des Ariens ſont la preuve qu'ils n'ont ni pieté, ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t'il, eſt de perſuader & non de contraindre; il faut prendre exemple ſur le Sauveur qui laiſſe à chacun la liberté de le ſuivre. Il dit plus haut, *pag.* 830, que pour faire adopter ſes opinions, le diable, pere du menſonge, a beſoin de haches & de coignées; mais le Sauveur eſt la douceur même: il frappe; ſi on ouvre, il entre; ſi on le refuſe, il ſe retire. Ce n'eſt point avec des épées, des dards, des priſons, des ſoldats, & enfin à main armée, qu'on enſeigne la vérité, mais par la voix de la perſuaſion.

On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raiſons. Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, on en rit, on ne le perſécute point. Le feu & les gibets ont ſouvent ſervi d'argumens aux Théologiens; ils ont, à cet égard, donné priſe ſur eux aux hérétiques & aux incredules. Jesus-Christ ne faiſoit violence à perſonne; il diſoit ſeulement: *Voulés-vous me ſuivre?* L'intérêt n'a pas toujours permis à ſes Miniſtres d'imiter ſa modération.

morale en démontrât la néceſſité; & que l'étude de cette ſcience devînt par conſéquent funeſte à l'Univers; ils veulent qu'on tienne les peuples proſternés devant les préjugés reçus, comme devant les Crocodiles ſacrés de Memphis. Fait on quelque découverte en morale? C'eſt à nous ſeuls, diſent-ils, qu'il faut la révéler; nous ſeuls, à l'exemple des initiés de l'Egypte, devons en être les dépoſitaires: que le reſte des humains ſoit enveloppé des ténebres du préjugé; l'état naturel de l'homme eſt l'aveuglement.

Aſſez ſemblables à ces Médecins, qui, jaloux de la découverte de l'émétique, abuſerent de la crédulité de quelques Prélats pour excommunier un remede dont les ſecours ſont ſi prompts & ſi ſalutaires, ils abuſent de la crédulité de quelques hommes honnêtes, mais dont la probité ſtupide & ſéduite pourroit, ſous un gouvernement moins ſage, traîner au ſupplice la probité éclairée d'un Socrate.

Tels ſont les moyens dont ſe ſont ſervis ces deux eſpeces d'hommes, pour impoſer ſilence aux eſprits éclairés. En vain, pour leur réſiſter, s'appuieroit-on de la faveur publique. Lorſqu'un Citoyen eſt animé de la paſſion de la vérité & du bien

général, je ſais qu'il s'exhale toujours de ſon ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au public, & que ce public devient ſon protecteur : mais comme, ſous le bouclier de la reconnoiſſance & de l'eſtime publique, on n'eſt pas à l'abri des perſécutions de ces fanatiques ; parmi les gens ſages, il en eſt très-peu d'aſſez vertueux pour oſer braver leur fureur.

Voilà quels obſtacles inſurmontables ſe ſont, juſqu'à préſent, oppoſés aux progrès de la morale, & pourquoi cette ſcience, preſque toujours inutile, a, conſéquemment à mes principes, toujours mérité peu d'eſtime.

Mais ne peut-on faire ſentir aux Nations l'utilité qu'elles tireroient d'une excellente morale? & ne pourroit-on pas hâter les progrès de cette ſcience en honorant davantage ceux qui la cultivent? Vu l'importance de la matiere, au riſque d'une digreſſion, je vais traiter ce ſujet.

CHAPITRE XXIV.

Des moyens de perfectionner la Morale.

IL ſuffit, pour cet effet, de lever les obſtacles que mettent à ſes progrès les deux eſpeces d'hommes que j'ai cités. L'unique moyen d'y réuſſir eſt de les démaſquer; de montrer, dans les Protecteurs de l'ignorance, les plus cruels ennemis de l'humanité; d'apprendre aux Nations que les hommes ſont, en général, encore plus ſtupides que méchans; qu'en les guériſſant de leurs erreurs, on les guériroit de la plûpart de leurs vices; & que s'oppoſer, à cet égard, à leur guériſon, c'eſt commettre un crime de lèſe humanité.

Tout homme qui, dans l'hiſtoire, conſidere le tableau des miſeres publiques, s'apperçoit bientôt que c'eſt l'ignorance qui, plus barbare encore que l'intérêt, a verſé le plus de calamités ſur la terre. Frappé de cette vérité, on eſt toujours tenté de s'écrier: heureuſe la Nation où, du moins, les Citoyens ne ſe permettroient que des crimes d'intérêt! Combien l'ignorance les mul-

tiplie-t'elle ! Que de ſang n'a-t'elle pas fait répandre ſur les Autels (*a*) ! Cependant l'homme eſt fait pour être vertueux : en ef-

---

(*a*) Un Roi du Mexique, dans la conſécration d'un temple, fit ſacrifier, en quatre jours, ſix mille quatre cens huit hommes, au rapport de Gemelli Carreri, *tom. VI. pag* 56.

Dans l'Inde, les brachmanes de l'école de Niagam profiterent de leur faveur auprès des Princes, pour faire maſſacrer les Baudhiſtes dans pluſieurs Royaumes : Ces Baudhiſtes ſont Athées & les autres Déiſtes. Balta fut le Prince qui fit répandre le plus de ſang : pour ſe purifier de ce crime, il ſe brûla en grande ſolemnité ſur la côte d'Oricha. Il eſt à remarquer que ce furent les Déiſtes qui firent couler le ſang humain. Voyez *les lettres du Pere Pons Jéſuite.*

Les Prêtres de Meroe, dans l'Ethiopie, dépêchoient quand il leur plaiſoit, un courrier au Roi, pour lui ordonner de mourir. Voyez *Diodore.*

Quiconque tue le Roi de Sumatra, eſt élu Roi. C'eſt, diſent les peuples, par cet aſſaſſinat que le Ciel déclare ſes volontés. Chardin rapporte qu'il a entendu un Predicateur, qui, déclamant ſur le faſte des Sophis, diſoit qu'ils étoient Athées à brûler ; qu'il s'étonnoit qu'on les laiſſat vivre ; & que de tuer un Sophi, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conſerver la vie à dix hommes de bien. Combien de fois a-t'on fait parmi nous le même raiſonnement !

C'eſt, ſans doute, à la vûe de tant de ſang, répandu par le fanatiſme, que l'Abbé de Longuerue, ſi profond dans l'hiſtoire, diſoit que, ſi l'on mettoit, dans les deux baſſins d'une balance, le bien & le mal que

fet, ſi c'eſt dans le plus grand nombre que réſide eſſentiellement la force, & dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que conſiſte la juſtice, il eſt évident que la juſtice eſt, par ſa nature, toujours armée du pouvoir néceſſaire pour réprimer le vice & néceſſiter les hommes à la vertu.

Si le crime audacieux & puiſſant met ſi ſouvent à la chaîne la juſtice & la vertu, & s'il opprime les Nations, ce n'eſt que par le ſecours de l'ignorance : c'eſt elle qui, cachant à chaque Nation ſes véritables intérêts, empêche l'action & la réunion de ſes forces, & met, par ce moyen, le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les peuples dans les ténébres de l'ignorance ? L'on n'a point juſqu'à préſent aſſez fortement inſiſté ſur cette vérité ; non qu'on doive renverſer en un jour tous les Autels de l'erreur; je ſais avec quel ménagement on doit avan-

---

que les religions ont fait, le mal l'emporteroit ſur le bien. *Tom. I. pag.* 11.

Ne prenez point de maiſon, dit, à ce ſujet, une ſentence perſane, *dans un quartier dont le menu peuple ſoit ignorant & dévot.*

cer une opinion nouvelle ; je ſais même qu'en les détruiſant, on doit reſpecter les préjugés, & qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue, il faut envoyer, comme les colombes de l'arche, quelques vérités à la découverte, pour voir ſi le déluge des préjugés ne couvre point encore la face du monde, ſi les erreurs commencent à s'écouler, & ſi l'on apperçoit çà & là dans l'univers quelques iſles où la vertu & la vérité puiſſent prendre terre pour ſe communiquer aux hommes.

Mais tant de précautions ne ſe prennent qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à des hommes qui, jaloux de la domination, veulent abrutir les Peuples pour les tyranniſer ? Il faut d'une main hardie, briſer le taliſman d'imbécilité auquel eſt attachée la puiſſance de ces Génies malfaiſans ; découvrir aux Nations les vrais principes de la Morale ; leur apprendre qu'inſenſiblement entraînées vers le bonheur apparent ou réel, la douleur & le plaiſir ſont les ſeuls moteurs de l'univers moral ; & que le ſentiment de l'amour de ſoi eſt la ſeule baſe ſur laquelle on puiſſe jetter les fondemens d'une Morale utile.

Comment ſe flatter de dérober aux hom-

mes la connoiſſance de ce principe? Pour y réuſſir, il faut donc leur défendre de ſonder leurs cœurs, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'hiſtoire, où l'on voit les Peuples de tous les ſiécles & de tous les Pays, uniquement attentifs à la voix du plaiſir, immoler leurs ſemblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur ſenſualité & à leur amuſement. J'en prends à témoin, & ces viviers où la gourmandiſe barbare des Romains noyoit des Eſclaves & les donnoit en pâture à leurs poiſſons, pour en rendre la chair plus délicate; & cette iſle du Tibre où la cruauté des Maîtres tranſportoit les eſclaves infirmes, vieux & malades, & les y laiſſoit perir dans le ſupplice de la faim: j'en atteſte encore les débris de ces vaſtes & ſuperbes arènes, ou ſont gravés les faſtes de la barbarie humaine; où le Peuple le plus policé de l'univers ſacrifioit des milliers de gladiateurs au ſeul plaiſir que produit le ſpectacle des combats; où les femmes accouroient en foule; où ce ſexe, nourri dans le luxe, la molleſſe & les plaiſirs, ce ſexe qui, fait pour l'ornement & les délices de la terre, ſemble ne devoir reſpirer que la volupté, portoit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs

bleſſés, de tomber, en mourant, dans une attitude agréable. Ces faits, & mille autres pareils, ſont trop avérés, pour ſe flatter d'en dérober aux hommes la véritable cauſe. Chacun ſait qu'il n'eſt pas d'une autre nature que les Romains, que la difference de ſon éducation produit la différence de ſes ſentimens, & le fait frémir au ſeul récit d'un ſpectacle que l'habitude lui eût ſans doute rendu agréable, s'il fut né ſur les bords du Tibre. En vain quelques hommes, dupes de leur pareſſe à s'examiner, & de leur vanité à ſe croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particuliere de leur nature les ſentimens humains dont ils ſeroient affectés à un pareil ſpectacle: l'homme ſenſé convient que la nature, comme le dit Paſcal (*b*), & comme le prouve l'expérience, n'eſt rien autre choſe que notre premiere habitude. Il eſt donc abſurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut.

Mais ſuppoſons qu'on y réuſſit : quel avantage en retireroient les Nations ? On ne feroit certainement que voiler aux yeux

(*b*) Sextus Empiricus avoit dit, avant lui, que nos principes naturels ne ſont peut-être que nos principes accoutumés.

des gens grossiers le sentiment de l'amour de soi ; on n'empêcheroit point l'action de ce sentiment sur eux ; on n'en changeroit point les effets ; les hommes ne seroient point autres qu'ils sont : cette ignorance ne leur seroit donc point utile. Je dis de plus qu'elle leur seroit nuisible : c'est, en effet, à la connoissance du principe de l'amour de soi, que les Sociétés doivent la plupart des avantages dont elles jouissent : cette connoissance, toute imparfaite qu'elle est encore, a fait sentir aux Peuples la nécessité d'armer de puissance la main des Magistrats ; elle a fait confusément appercevoir au Législateur la nécessité de fonder sur la base de l'intérêt personnel les principes de la probité. Sur quelle autre base, en effet, pourroit-on les appuyer ? Seroit-ce sur les principes de ces fausses Religions, qui, dira-t'on, toutes fausses qu'elles sont, pourroient être utiles au bonheur temporel des hommes (*c*) ? Mais la plûpart de ces Religions sont trop absurdes pour donner de pareils étais à la vertu. On ne l'appuiera

(*c*) Ciceron ne le pensoit pas ; puisque, tout homme en place qu'il étoit, il croyoit devoir montrer au peuple le ridicule de la religion païenne.

pas non plus ſur les principes de la vraie Religion; non que la morale n'en ſoit excellente, que ſes maximes n'élévent l'ame juſqu'à la ſainteté, & ne la rempliſſent d'une joie intérieure, avant-goût de la joie céleſte; mais parce que ces principes ne pourroient convenir qu'au petit nombre de chrétiens repandus ſur la terre; & qu'un Philoſophe qui, dans ſes Ecrits, eſt toujours cenſé parler à l'univers, doit donner à la vertu des fondemens ſur leſquels toutes les Nations puiſſent également bâtir, & par conſéquent l'édifier ſur la baſe de l'intérêt perſonnel. Il doit ſe tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe, que des motifs d'intérêt temporel, maniés avec adreſſe par un Légiſlateur habile, ſuffiſent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs qui, dans leur Réligion, admettent le dogme de la néceſſité, principe deſtructif de toute Religion, & qui peuvent, en conſéquence, être regardés comme des Déiſtes; l'exemple des Chinois matérialiſtes (*d*); celui des Saducéens qui nioient l'immorta-

(*d*) Le Pere le Comte & la plupart des Jeſuites conviennent que tous les lettrés ſont Athées. Le célebre Abbé de Longuerue eſt de ce ſentiment.

lité de l'ame, & qui recevoient chez les Juifs le titre de juſtes par excellence; enfin l'exemple des Gymnoſophiſtes, qui, toujours accuſés d'athéiſme, & toujours reſpectés pour leur ſageſſe & leur retenue, rempliſſoient, avec la plus grande exactitude, les devoirs de la Société; tous ces exemples, & mille autres pareils, prouvent que l'eſpoir ou la crainte des peines ou des plaiſirs temporels, ſont auſſi efficaces, auſſi propres à former des hommes vertueux, que ces peines & ces plaiſirs éternels qui, conſiderés dans la perſpective de l'avenir, font communément une impreſſion trop foible pour y ſacrifier des plaiſirs criminels, mais préſens.

Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel? Ils n'inſpirent aucune de ces pieuſes & ſaintes cruautés que condamne (*e*) notre Reli-

(*e*) Lorſque Bayle dit que la religion, humble, patiente & bienfaiſante dans les premiers ſiecles, eſt devenue depuis une religion ambitieuſe & ſanguinaire; qu'elle fait paſſer au fil de l'épée tout ce qui lui réſiſte; qu'elle appelle les bourreaux, invente les ſupplices, envoie des bulles pour exciter les peuples à la révolte, anime les conſpirations, & enfin ordonne le meurtre des Princes; Bayle prend l'œuvre de l'homme pour

gion, cette loi d'amour & d'humanité, mais dont ſes Miniſtres ont fait ſi ſouvent uſage; cruautés qui ſeront à jamais la honte des ſiecles paſſés, l'horreur & l'étonnement des ſiecles à venir.

De quelle ſurpriſe, en effet, ne doit point être ſaiſi, & le Citoyen vertueux, & le Chrétien pénétré de cet eſprit de charité tant recommandé dans l'Evangile, lorſqu'il jette un coup d'œil ſur l'univers paſſé! Il y voit differentes Religions évoquer toutes le fanatiſme, & s'abbreuver de ſang humain (*f*).

---

pour celui de la religion; & les chrétiens n'ont que trop ſouvent été des hommes. Lorſqu'ils étoient en petit nombre, ils ne parloient que de tolérance: leur nombre & leur crédit s'étant accrus, ils prêcherent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce ſujet que, ſi les chrétiens ne détrônerent pas les Néron & les Dioclétien, ce n'eſt pas qu'ils n'en euſſent le droit, mais ils n'en avoient pas la force: auſſi faut-il convenir qu'ils en ont fait uſage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les Empereurs détruiſirent le paganiſme, qu'ils combattirent les hereſies, qu'ils prêcherent l'évangile aux Friſons, aux Saxons, & dans tout le Nord.

Tous ces faits prouvent qu'on n'abuſe que trop ſouvent des principes d'une religion ſainte.

(*f*) Dans l'enfance du monde, le premier uſage que l'homme fait de ſa raiſon, c'eſt de ſe créer des

Là, ce ſont différentes ſectes de Chrétiens acharnées les unes contre les autres qui déchirent l'Empire de Conſtantinople : plus loin, s'éleve en Arabie une Religion nouvelle ; elle commande aux Sarrazins de parcourir la terre le fer & la flamme à la main. Aux irruptions de ces barbares, il voit ſuccéder la guerre contre les Infideles : ſous l'Etendard des Croiſés, des nations entieres déſertent l'Europe pour inonder l'Aſie, pour exercer ſur leur route les plus affreux brigandages, & courir s'enſevelir dans les ſables de l'Arabie & de l'Egypte. C'eſt enſuite le fanatiſme qui met les armes à la main des Princes Chrétiens ; il ordonne aux Catholiques le maſſacre des Héretiques ; il fait reparoître ſur la terre ces tortures inventées par les Pha-

---

Dieux cruels ; c'eſt par l'effuſion du ſang humain qu'il penſe ſe les rendre propices ; c'eſt dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du deſtin. Après d'horribles imprécations le Germain voue à la mort tous ſes ennemis ; ſon ame ne s'ouvre plus à la pitié, la commiſération lui paroîtroit un ſacrilege.

Pour calmer la colere des Nereïdes, des Peuples policés attachent Andromede au rocher ; pour appaiſer Diane & s'ouvrir la route de Troie, Agamemnon lui-même traîne Iphigenie à l'autel, Calchas la frappe & croit honorer les Dieux.

laris, les Buſiris & les Néron ; il dreſſe, il allume, en Eſpagne, les buchers de l'inquiſition, tandis que les pieux Eſpagnols quittent leurs ports, traverſent les mers, pour planter la croix & la déſolation en Amérique (g). Qu'on jette les yeux ſur le Nord, le Midi, l'Orient & l'Occident du monde, par-tout l'on voit le couteau ſacré de la Religion levé ſur le ſein des femmes, des enfans, des vieillards; & la terre, fumante du ſang des victimes immolées aux faux dieux ou à l'être ſuprême, n'offrir de toutes parts que le vaſte, le dégoûtant & l'horrible charnier de l'intolérance. Or quel homme vertueux, & quel Chrétien, ſi ſon ame tendre eſt remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'Evangile, s'il eſt ſenſible aux plaintes des malheureux, & s'il a quelquefois eſſuyé leurs larmes, ne ſeroit point, à ce ſpectacle, touché de compaſſion pour

---

(g) Auſſi, dans une épître qu'on ſuppoſe adreſſée à Charles-Quint, on fait ainſi parler un Americain :

. . . Ce n'eſt point nous qui ſommes les barbares :
Ce ſont, Seigneur, ce ſont vos Cortez, vos Pizarres,
Qui, pour nous mettre au fait d'un ſyſtême nouveau,
Aſſemblent, contre nous, le Prêtre & le Bourreau.

l'humanité (*b*), & n'eſſaieroit point de fonder la probité, non ſur des principes auſſi reſpectables que ceux de la Religion, mais ſur des principes dont il ſoit moins facile d'abuſer, tels que ſont les motifs d'intérêt perſonnel?

Sans être contraires aux principes de notre Religion, ces motifs ſuffiſent pour néceſſiter les hommes à la vertu. La Religion des Païens, en peuplant l'Olympe de ſcélerats, étoit ſans contredit moins propre que la nôtre à former des hommes juſtes: qui peut cependant douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux

---

(*b*) C'eſt à l'occaſion de la perſecution, que Thémiſte le Senateur, dans un écrit adreſſé à l'Empereur Valens, lui dit: „ Eſt-ce un crime de penſer autrement „ que vous? Si les chrétiens ſont diviſés entr'eux, les „ Philoſophes le ſont bien. La verité a une infinité „ de faces, ſous leſquelles on peut l'enviſager. Dieu „ a gravé dans tous les cœurs du reſpect pour ſes „ attributs; mais chacun eſt le maître de temoigner „ ce reſpect de la maniere qu'il croit la plus agrea- „ ble à la divinité: perſonne n'eſt en droit de le gê- „ ner ſur ce point.

S. Gregoire de Nazianze eſtimoit beaucoup ce Themiſte; c'eſt à lui qu'il écrit: „ Vous êtes le ſeul, ô „ Themiſte, qui luttiez contre la decadence des let- „ tres: vous êtes à la tête des gens éclairés; vous ſa- „ vez philoſopher dans les plus hautes places, join- „ dre l'étude au pouvoir, & les dignités à la ſcience,

que nous ? qui peut nier que les Maréchaussées n'aient désarmé plus de brigands que la Religion ? que l'Italien, plus dévot que le François, n'ait, le chapelet en main, fait plus d'usage du stylet & du poison ? & que, dans les tems où la dévotion est plus ardente & la police plus imparfaite, il ne se commette infiniment plus de crimes (*i*) que dans les siecles où la dévotion s'attiédit & la police se perfectionne ?

C'est donc uniquement par de bonnes loix (*k*) qu'on peut former des hommes

---

(*i*) Il est peu de gens que la religion retienne. Que de crimes commis même par ceux qui sont chargés de nous guider dans les voies du salut ! La saint Barthelemy, l'assassinat de Henry III, le massacre des templiers, &c, &c, en sont la preuve.

(*k*) Eusebe, *préparation évangélique*, *livre VI*, *ch.* 10, rapporte ce fragment remarquable d'un Philosophe Syrien, nommé Bardezanes : *Apud Seras, lex est quâ cædes, scortatio, furtum & simulachrorum cultus omnis prohibetur ; quare in amplissima regione, non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulterum, non furem in jus raptum, non homicidam, non toxicum.* „ Chez les Seres, la loi defend le meurtre, la forni- „ cation, le vol & toute espece de culte religieux ; de „ sorte que, dans cette vaste region, on ne voit ni „ temple, ni adultere, ni maquerelle, ni fille de joie, „ ni voleur, ni assassin, ni empoisonneur. " Preuve que

vertueux. Tout l'art du Légiſlateur conſiſte donc à forcer les hommes, par le ſenti-

---

que les loix ſuffiſent pour contenir les hommes.

On ne finiroit point, ſi l'on vouloit donner la liſte de tous les peuples qui, ſans idée de Dieu, ne laiſſent pas de vivre en ſociété, & plus ou moins heureuſement, ſelon l'habileté plus ou moins grande de leur légiſlateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui, les premiers, s'offriront à ma memoire.

Les Marianois, avant qu'on leur prêchât l'évangile, n'avoient, dit le Pere Gobien Jeſuite, ni autels, ni temples, ni ſacrifices, ni Prêtres : ils avoient ſeulement chez eux quelques foubes, nommés *macanas*, qui prédiſoient l'avenir. Ils croient cependant un enfer & un paradis : l'enfer eſt une fournaiſe ou le Diable bat les ames avec un marteau, comme le fer dans la forge : le Paradis eſt un lieu plein de coco, de ſucre, & de femmes. Ce n'eſt ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'enfer ou le paradis ; ceux qui meurent d'une mort violente ont l'enfer pour partage, & les autres le paradis. Le Pere Gobien ajoute qu'au ſud des iſles Marianes, ſont trente-deux iſles habitées par des peuples qui n'ont abſolument ni religion, ni connoiſſance de la divinité, & qui ne s'occupent qu'à boire, manger, &c.

Les Caraïbes, au rapport de la Borde employé à leur converſion, n'ont ni Prêtres, ni autels, ni ſacrifices, ni idée de la divinité. Ils veulent être bien payés par ceux qui veulent les faire chrétiens. Ils croient que le premier homme, nomme *Longuo*, avoit un gros nombril d'où ſortirent les hommes. Ce Longuo eſt le premier

sentiment de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours juſtes les uns envers les autres. Or, pour compoſer de pareilles loix, il faut connoître le cœur humain; & préliminairement ſavoir que les hommes, ſen-

---

premier Agent; il avoit fait la terre ſans montagnes, qui, ſelon eux, furent l'ouvrage d'un déluge. L'Envie fut une des premieres créatures; elle répandit beaucoup de maux ſur la terre : elle ſe croyoit très-belle; mais, ayant vu le Soleil, elle alla ſe cacher & ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnoiſſent aucune divinité. *Lett. édiff. recueil* 24.

Les Giagues, ſelon le Pere Cavaſſy, ne reconnoiſſent aucun être diſtinct de la matiere, & n'ont pas même, dans leur langue, de mot pour exprimer cette idée : leur ſeul culte eſt celui de leurs ancêtres, qu'ils croient toujours vivans : ils s'imaginent que leur Prince commande à la pluie.

Dans l'Indouſtan, dit le Pere Pons Jeſuite, il eſt une ſecte de brachmanes qui penſe que l'eſprit s'unit à la matiere & s'y embarraſſe; que la ſageſſe, qui purifie l'ame, & qui n'eſt autre choſe que la ſcience de la verité, produit la delivrance de l'eſprit, par le moyen de l'analyſe. Or l'eſprit, ſelon ces brachmanes, ſe dégage tantôt d'une forme, tantôt d'une qualité, par ces trois verités : *Je ne ſuis en aucune choſe, aucune choſe n'eſt en moi, le moi n'eſt point.* Lorſque l'eſprit ſera delivre de toutes ſes formes, voilà la fin du monde. Ils ajoutent que, loin d'aider l'eſprit à ſe dégager de ſes formes, les religions ne font que ſerrer les liens dans leſquels il s'embarraſſe.

ſibles pour eux ſeuls, indifferens pour les autres, ne ſont nés ni bons ni méchans, mais prêts à être l'un ou l'autre, ſelon qu'un intérêt commun les réunit ou les diviſe; que le ſentiment de préférence que chacun éprouve pour ſoi, ſentiment auquel eſt attachée la conſervation de l'eſpece, eſt gravé par la nature d'une maniere ineffaçable (*l*); que la ſenſibilité phyſique a produit en nous l'amour du plaiſir & la haine de la douleur; que le plaiſir & la douleur ont enſuite dépoſé & fait éclorre dans tous les cœurs le germe de l'amour de ſoi, dont le développement a donné naiſſance aux paſſions, d'où ſont ſortis tous nos vices & toutes nos vertus.

C'eſt par la méditation de ces idées préliminaires, qu'on apprend pourquoi les paſſions, dont l'arbre défendu n'eſt, ſelon quelques Rabbins, qu'une ingénieuſe image, portent également ſur leur tige les fruits du bien & du mal; qu'on apperçoit le méchaniſme qu'elles emploient à la production de nos vices & de nos vertus; &

(*l*) Le Soldat & le Corſaire deſirent la guerre; & perſonne ne leur en fait un crime. On ſent qu'à cet égard leur intérêt n'eſt point aſſez lié à l'intérêt général.

qu'enfin un Légiſlateur découvre le moyen de néceſſiter les hommes à la probité, en forçant les paſſions à ne porter que des fruits de vertu & de ſageſſe.

Or ſi l'examen de ces idées, propre à rendre les hommes vertueux, nous eſt interdit par les deux eſpéces d'hommes puiſſans, cités ci-deſſus, l'unique moyen de hâter les progrès de la morale ſeroit donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir, dans ces Protecteurs de la ſtupidité, les plus cruels ennemis de l'humanité; de leur arracher le ſceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, & dont ils ſe ſervent pour commander aux Peuples abrutis. Sur quoi j'obſerverai que ce moyen ſimple & facile dans la ſpéculation, eſt très difficile dans l'exécution; non qu'il ne naiſſe des hommes qui, à des eſprits vaſtes & lumineux, uniſſent des ames fortes & vertueuſes. Il eſt des hommes qui, perſuadés qu'un Citoyen ſans courage eſt un Citoyen ſans vertu, ſentent que les biens & la vie même d'un Particulier ne ſont, pour ainſi dire, entre ſes mains, qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de reſtituer, lorſque le ſalut du Public l'exige : mais de pareils hommes ſont toujours en trop petit nombre pour éclairer le Public; d'ail-

leurs, la vertu eſt toujours ſans force, lorſque les mœurs d'un ſiécle y attachent la rouille du ridicule. Auſſi la morale & la légiſlation, que je regarde comme une ſeule & même ſçience, ne feront-elles que des progrès inſenſibles.

C'eſt uniquement le laps du tems qui pourra rappeller ces ſiécles heureux, déſignés par les noms d'Aſtrée ou de Rhée, qui n'étoit que l'ingénieux emblême de la perfection de ces deux Sçiences.

CHAPITRE XXV.

De la probité, par rapport à l'univers.

S'Il exiſtoit une probité par rapport à l'univers, cette probité ne ſeroit que l'habitude des actions utiles à toutes les Nations : or il n'eſt point d'action qui puiſſe immédiatement influer ſur le bonheur ou le malheur de tous les Peuples. L'action la plus génereuſe, par le bienfait de l'exemple, ne produit pas, dans le monde moral, un effet plus ſenſible que la pierre, jetée dans l'Océan, n'en produit ſur les mers, dont elle éleve néceſſairement la ſurface.

Il n'eſt donc point de probité pratique, par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui ſe réduiroit au deſir conſtant & habituel du bonheur des hommes, & par conſéquent au vœu ſimple & vague de la félicité univerſelle, je dis que cette eſpéce de probité n'eſt encore qu'une chimere Platonicienne. En effet, ſi l'oppoſition des intérêts des Peuples les tient, les uns à l'égard des autres,

dans un état de guerre perpétuelle; ſi les paix conclues entre les Nations ne ſont proprement que des trèves comparables au tems qu'après un long combat deux vaiſſeaux prennent pour ſe ragréer & recommencer l'attaque; ſi les Nations ne peuvent étendre leurs conquêtes & leur commerce qu'aux dépens de leurs voiſins; enfin ſi la félicité & l'aggrandiſſement d'un Peuple eſt preſque toujours attaché au malheur & à l'affoibliſſement d'un autre; il eſt évident que la paſſion du patriotiſme, paſſion ſi deſirable, ſi vertueuſe & ſi eſtimable dans un Citoyen, eſt, comme le prouve l'exemple des Grecs & des Romains, abſolument excluſive de l'amour univerſel.

Il faudroit, pour donner l'être à cette eſpece de probité, que les Nations, par des loix & des conventions réciproques, s'unîſſent entr'elles, comme les familles qui compoſent un Etat; que l'intérêt particulier des Nations fût ſoumis à un intérêt plus général; & qu'enfin l'amour de la Patrie, en s'éteignant dans les cœurs, y allumât le feu de l'amour univerſel: ſuppoſition qui ne ſe réaliſera de longtems. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique, ni même de probité

d'intention, par rapport à l'Univers; & c'eſt en ce point que l'eſprit differe de la probité.

En effet, ſi les actions d'un particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur univerſel, & ſi les influences de ſa vertu ne peuvent ſenſiblement s'étendre au-delà des limites d'un Empire, il n'en eſt pas ainſi de ſes idées : qu'un homme découvre un ſpécifique, qu'il invente une machine, telle qu'un moulin à vent, ces productions de ſon eſprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde. (*a*)

D'ailleurs, en matiere d'eſprit, comme en matiere de probité, l'amour de la pa-

---

(*a*) Auſſi l'eſprit eſt-il le premier des avantages, & peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes que la vertu d'un particulier. C'eſt à l'eſprit qu'il eſt réſervé d'établir la meilleure légiſlation, de rendre par conſéquent les hommes le plus heureux qu'il eſt poſſible. Il eſt vrai que même le Roman de cette légiſlation n'eſt pas encore fait, & qu'il s'écoulera bien des ſiécles avant qu'on en réaliſe la fiction : mais enfin, en s'armant de la patience de Mr. l'Abbé de Saint Pierre, on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable exiſtera.

Il faut bien que les hommes ſentent confuſément que l'eſprit eſt le premier des dons, puiſque l'envie permet à chacun d'être le panégyriſte de ſa probité, & non de ſon eſprit.

trie n'eſt point excluſif de l'amour univerſel. Ce n'eſt point aux dépens de ſes voiſins qu'un peuple acquiert des lumieres: au contraire, plus les Nations ſont éclairées, plus elles ſe réfléchiſſent réciproquement d'idées, & plus la force & l'activité de l'eſprit univerſel s'augmente. D'où je conclus que, s'il n'eſt point de probité relative à l'Univers, il eſt du moins certains genres d'eſprit qu'on peut conſidérer ſous cet aſpect.

CHAPITRE XXVI.

De l'esprit, par rapport à l'Univers.

L'Esprit, considéré sous ce point de vue, ne sera, conformément aux définitions précédentes, que l'habitude des idées intéressantes pour tous les peuples, soit comme instructives, soit comme agréables.

Ce genre d'esprit est, sans contredit, le plus desirable. Il n'est aucun tems où l'espece d'idées réputée *esprit* par tous les peuples, ne soit vraiment digne de ce nom. Il n'en est pas ainsi du genre d'idées, auquel une Nation donne quelquefois le nom d'esprit. Il est, pour chaque Nation, un tems de stupidité & d'avilissement, pendant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'esprit; elle prodigue alors ce nom à certains assemblages d'idées à la mode, & toujours ridicules aux yeux de la postérité: ces siecles d'avilissement sont ordinairement ceux du despotisme. Alors, dit un Poëte, Dieu prive les Nations de la moitié de leur intelligence, pour les

endurcir contre les miſeres & le ſupplice de la ſervitude.

Parmi les idées propres à plaire à tous les peuples, il en eſt d'inſtructives ; ce ſont celles qui appartiennent à certains genres de ſcience & d'art : mais il en eſt auſſi d'agréables ; telles ſont, premierement, les idées & les ſentimens admirés dans certains morceaux d'Homere, de Virgile, de Corneille, du Taſſe, de Milton ; dans leſquels, comme je l'ai déjà dit, ces illuſtres Ecrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une Nation ou d'un ſiecle en particulier, mais à celle de l'humanité ; telles ſont, en ſecond lieu, les grandes images dont ces Poëtes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce ſoit, il eſt des beautés propres à plaire univerſellement, je choiſis ces mêmes images pour exemple : Et je dis que la grandeur eſt, dans les tableaux poétiques, une cauſe univerſelle de plaiſir ; (*a*) non

(*a*) Si les grands tableaux ne nous frappent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une cauſe étrangere à leur grandeur. C'eſt, le plus ſouvent, parce que ces tableaux ſe trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet deſagréable.

que tous les hommes en ſoient également frappés : il en eſt même d'inſenſibles aux beautés de deſcription comme aux charmes de l'harmonie, & qu'il ſeroit, à cet égard, auſſi injuſte qu'inutile de vouloir déſabuſer : ils ont, par leur inſenſibilité, acquis le droit malheureux de nier un plaiſir qu'ils n'éprouvent pas : mais ces hommes ſont en petit nombre.

En effet, ſoit que le deſir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait ſouhaiter toutes les perfections comme des

---

ble. Sur quoi j'obſerverai qu'il eſt très-rare, à la lecture d'une Deſcription poëtique, de recevoir uniquement l'impreſſion pure que doit faire ſur nous la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainſi qu'à la beauté des objets auſquels ils ſont le plus communément unis ; c'eſt à cette cauſe qu'on doit attribuer la plûpart de nos dégoûts & de nos enthouſiaſmes injuſtes. Un Proverbe uſité dans les places publiques, fût-il d'ailleurs excellent, nous paroît toujours bas ; parce qu'il ſe lie néceſſairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en ſervent.

Peut-on douter que, par la même raiſon, les contes d'eſprits & de revenans ne redoublent pendant la nuit, aux yeux du voyageur égaré, les horreurs d'une forêt ? que, ſur les pyrénées, au milieu des déſerts, des abyſmes & des rochers, l'imagination frappée de l'eſtampe du combat des Titans, ne croie y reconnoître

moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets, dont la contemplation ſemble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force & d'élevation à nos idées; ſoit que par eux-mêmes les grands objets faſſent ſur nos ſens une impreſſion plus forte, plus continue & plus agréable, ſoit enfin quelqu'autre cauſe, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la reſſerre; qu'elle ſe trouve gênée dans les gorges d'une Montagne, ou dans l'enceinte d'un grand mur; qu'elle aime au contraire à parcourir une vaſte plaine, à s'étendre ſur la ſurface

---

reconnoître les montagnes d'Oſſa & de Pelion, & ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces Géans? Qui doute que le ſouvenir de ce bocage, décrit par le Camoëns, où les Nymphes, nues, fugitives & pourſuivies par les deſirs ardens, tombent aux pieds des Portugais, où l'amour étincelle en leurs yeux, circule en leurs veines, où les paroles ſe confondent, où l'on n'entend enfin que le murmure des ſoupirs de l'amour heureux? qui doute, dis-je, que le ſouvenir d'une Deſcription ſi voluptueuſe n'embelliſſe à jamais tous les bocages?

Voilà la raiſon pour laquelle il eſt ſi difficile de ſéparer du plaiſir total que nous recevons à la préſence d'un objet, tous les plaiſirs particuliers qui ſont, pour ainſi dire, réfléchis de la part des objets auſquels ils ſe trouvent unis.

des mers, à ſe perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui eſt grand a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes: cette eſpece de beautés l'emporte, dans les deſcriptions, infiniment ſur toutes les autres beautés, qui dépendantes, par exemple, de la juſteſſe des proportions, ne peuvent être ni auſſi vivement ni auſſi généralement ſenties, puiſque toutes les Nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, ſi l'on oppoſe aux caſcades que l'art proportionne, aux ſouterrains qu'il creuſe, aux terraſſes qu'il éleve, les cataractes du Fleuve Saint-Laurent, les cavernes creuſées dans l'Ethna, les maſſes énormes de rochers entaſſés ſans ordre ſur les Alpes; ne ſent-on pas que le plaiſir produit par cette prodigalité, cette magnificence rude & groſſiere que la nature met dans tous ſes ouvrages, eſt infiniment ſupérieur au plaiſir qui réſulte de la juſteſſe des proportions ?

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit ſur une montagne, pour y contempler le Firmament : quel eſt le charme qui l'y attire ? eſt-ce la ſymmétrie agréable dans laquelle les Aſtres ſont ran-

gés? Mais, ici, dans la voie lactée, ce ſont des Soleils ſans nombre amoncelés, ſans ordre, les uns ſur les autres; là, ce ſont de vaſtes Deſerts. Quelle eſt donc la ſource de ſes plaiſirs? l'immenſité même du Ciel. En effet, quelle idée ſe former de cette immenſité, lorſque des mondes enflammés ne paroiſſent que des points lumineux ſemés cà & là dans les plaines de l'Ether, lorſque des ſoleils plus avant engagés dans les profondeurs du Firmament, n'y ſont apperçus qu'avec peine? L'imagination qui s'élance de ces dernieres ſpheres, pour parcourir tous les mondes poſſibles, ne doit-elle pas s'engloutir dans les vaſtes & immeſurables concavités des Cieux; ſe plonger dans le raviſſement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entiere, ſans cependant la fatiguer? C'eſt auſſi la grandeur de ces décorations, qui, dans ce genre, a fait dire que l'art étoit ſi inférieur à la nature; ce qui, en termes intelligibles, ne ſignifie rien autre choſe, ſinon que les grands tableaux nous paroiſſent préférables aux petits.

Dans les Arts ſuſceptibles de ce genre de beautés, tels que la Sculpture, l'Architecture & la Poéſie, c'eſt l'énormité

des maſſes qui place le Coloſſe de Rhodes & les Pyramides de Memphis au rang des merveilles du monde. C'eſt la grandeur des deſcriptions qui nous fait regarder Milton du moins comme l'imagination la plus forte & la plus ſublime. Auſſi ſon ſujet, peu fertile en beautés d'une autre eſpece, l'étoit-il infiniment en beautés de deſcriptions. Devenu, par ce ſujet, l'Architecte du Paradis terreſtre, il avoit à raſſembler, dans le court eſpace du jardin d'Eden, toutes les beautés que la nature a diſperſées ſur la terre pour l'ornement de mille Climats divers. Porté, par le choix de ce même ſujet, ſur les bords de l'abyſme informe du cahos, il avoit à en tirer cette matiere premiere propre à former l'Univers, à creuſer le lit des Mers, à couronner la Terre des montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les Soleils, à les allumer, à déployer autour d'eux le pavillon des Cieux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde, & cette fraîcheur printaniere dont ſa vive imagination embellit la nature nouvellement éclose. Il avoit donc non ſeulement à nous préſenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs & les plus variés,

qui, pour l'imagination des hommes ſont encore deux cauſes univerſelles de plaiſir.

Il en eſt de l'imagination comme de l'eſprit : c'eſt par la contemplation & la combinaiſon, ſoit des tableaux de la nature, ſoit des idées philoſophiques, que perfectionnant leur imagination ou leur eſprit, les Poëtes & les Philoſophes parviennent également à exceller dans des genres très-différens, & dans leſquels il eſt également rare &, peut-être, également difficile de réuſſir.

Quel homme, en effet, ne ſent pas que la marche de l'eſprit humain doit être uniforme, à quelque ſcience ou à quelque art qu'on l'applique ? Si pour plaire à l'eſprit, dit M. de Fontenelle, il faut l'occuper ſans le fatiguer ; ſi l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes & premieres, dont la nouveauté, l'importance & la fecondité fixent fortement ſon attention ; ſi l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui préſentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le ſujet ſoit un, ſimple, & par conſéquent facile à embraſſer, & où la variété ſe trouve identifiée à la ſimplicité, (*b*) c'eſt pareillement à la triple com-

(*b*) Il eſt bon de remarquer que la ſimplicité, dans un

binaiſon, de la grandeur, de la nouveauté, de la variété & de la ſimplicité dans les tableaux, qu'eſt attaché le plus grand plaiſir de l'imagination. Si, par exemple, la vue ou la deſcription d'un grand Lac nous eſt agréable, celle d'une Mer calme & ſans bornes nous eſt ſans doute plus agréable encore; ſon immenſité eſt pour nous la ſource d'un plus grand plaiſir. Cependant, quelque beau que ſoit ce ſpectacle, ſon uniformité devient bientôt ennuyeuſe. C'eſt pourquoi, ſi, enveloppée de nuages noirs, & portée par les aquilons, la tempête, perſonnifiée par l'imagination du Poëte, ſe détache du midi en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux; qui doute que la ſucceſſion rapide, ſimple & variée des tableaux effrayans que préſente le bouleverſement des Mers, ne faſſe, à chaque inſtant, ſur notre imagination, des impreſſions nouvelles, ne fixe fortement notre attention, ne nous occupe ſans nous fatiguer, & ne nous plaiſe par conſéquent davantage? Mais, ſi la nuit vient encore redoubler les horreurs de cette même tempête;

---

un ſujet & dans une image, eſt une perfection relative à la foibleſſe de notre eſprit.

& que les montagnes d'eau, dont la chaîne termine & ceintre l'horizon, ſoient à l'inſtant éclairées par les lueurs répétées & réfléchies des éclairs & des foudres; qui doute que cette Mer obſcure, changée tout-à coup en une Mer de feu, ne forme, par la nouveauté unie à la grandeur & à la variété de cette image, un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination? Auſſi l'art du Poëte, conſidéré purement comme deſcripteur, eſt de n'offrir à la vue que des objets en mouvement; & même de frapper, s'il peut, dans ſes deſcriptions, pluſieurs ſens à la fois. La peinture du mugiſſement des eaux, du ſifflement des vents & des éclats du tonnerre pourroit elle ne pas ajouter encore à la terreur ſecrette, &, par conſéquent, au plaiſir que nous fait éprouver le ſpectacle d'une Mer en furie? Au retour du Printems, lorſque l'aurore deſcend dans les jardins de Marly, pour entr'ouvrir le calice des fleurs, en cet inſtant les parfums qu'elles exhalent, le gazouillement de mille oiſeaux, le murmure des caſcades, n'augmente-t'il pas encore le charme de ces boſquets enchantés? Tous les ſens ſont autant de portes par leſquelles les impreſſions agréables peuvent entrer dans

nos ames : plus on en ouvre à la fois, plus il y pénetre de plaiſir.

On voit donc que, s'il eſt des idées généralement utiles aux nations comme inſtructives (telles ſont celles qui appartiennent directement aux ſciences), il en eſt auſſi d'univerſellement utiles comme agréables; & que, différent, en ce point, de la probité, l'eſprit d'un Particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

La concluſion de ce diſcours c'eſt que, tant en matiere d'eſprit qu'en matiere de morale, c'eſt toujours, de la part des hommes, l'amour ou la reconnoiſſance qui loue, la haine ou la vengeance qui mépriſe. L'intérêt eſt donc le ſeul diſpenſateur de leur eſtime : l'eſprit, ſous quelque point de vue qu'on le conſidere, n'eſt donc jamais qu'un aſſemblage d'idées neuves, intéreſſantes, & par conſéquent utiles aux hommes, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables.

FIN DU TOME I.

Aleph 21641628
05-29757 v.1

M2 21
1212